

Université de Montréal

Titre :

L'engagement social en question :

Le développement identitaire et ses implications actuelles.

Par

François Malenfant

Faculté de théologie et de sciences des religions

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

en Théologie pratique

Novembre, 2005

© François Malenfant, 2005



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Identification du jury

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire est intitulé :

L'engagement social en question,
Le développement identitaire et ses implications actuelles.

Présenté par :

François Malenfant

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. Marc Girard, président-rapporteur

Mme Nicole Bouchard, directrice de recherche

M. Pierre-André Tremblay, co-directeur

M. Michel Beaudin, examinateur externe

Mémoire accepté le : 17 octobre 2005

SOMMAIRE

Cette recherche en théologie pratique porte sur l'engagement social. Elle a été réalisée auprès de personnes engagées au sein d'une coalition régionale appelée *Solidarité populaire*. Elle vise à mieux comprendre l'engagement de ces personnes ainsi que les facteurs favorisant leur mobilisation. Elle se divise en quatre grandes sections qui sont l'observation, la problématisation, l'interprétation théologique et l'intervention.

L'observation a permis de mieux comprendre l'importance de la constitution de l'identité de personnes engagées socialement. Celle-ci se forme grâce à un processus complexe de socialisation. Les alliances entre les personnes représentantes de groupes provenant de secteurs variés permettent une circulation efficace de l'information, d'une analyse sociale et d'une vision du changement social. La coalition agit également comme relais à deux niveaux : au niveau local en reliant les organisations et les personnes entre elles et au niveau supra local en reliant les personnes et les organisations à un mouvement social. Au plan moral, elle est un lieu où les individus vont puiser des repères pour les guider et les mobiliser vers l'action. Elle nourrit un idéal de projet de solidarité se concrétisant à deux niveaux : l'un interne au mouvement social, l'autre visant l'ensemble de la société.

La problématisation nous a conduit à mieux saisir la redéfinition actuelle des liens sociaux. Nous avons découvert le rôle central de l'individu autour duquel s'organisent de petites communautés affinitaires reliées avec d'autres dans un réseau de relations. La dimension identitaire prend tout son sens dans cet univers où l'affectuel, le besoin de s'identifier à une communauté locale et sociétale et de retrouver des repères tant au plan cognitif qu'au plan moral viennent donner sens à une expérience, à un engagement. La problématisation vient appuyer l'hypothèse que la mobilisation sociale est possible dans notre contexte sociétal et que la coalition est un moyen efficace pour y parvenir. La corrélation entre notre observation et la problématisation nous conduit à situer l'enjeu fondamental de cette expérience (la problématique) non pas sur la difficulté de mobilisation sociale ou le manque de sens de l'engagement mais plutôt sur la personne engagée socialement et les exigences que comporte la réalité dans laquelle celle-ci est investie. Il est question ici plus précisément du dilemme causé par cet écart entre un idéal (construit chez elles à travers leurs liens sociaux) et la réalité de leur expérience. Cet idéal est composé d'un modèle de solidarité vécu dans une communauté d'appartenance et projeté dans la société en général.

L'interprétation théologique se réalise par une corrélation critique entre la problématique de l'engagement social et un texte de l'Évangile de Luc (24, 13-35) qui manifeste de manière symbolique l'expérience d'une communauté aux prises avec un dilemme semblable. C'est-à-dire un fossé qui s'est creusé entre un idéal de libération et la réalité de la mort de leur libérateur. Notre étude nous démontre que la cohérence du récit se retrouve autour d'une opposition fondamentale qui s'articule dans ce qui est voilé et le dévoilement qui s'ensuit. Le problème n'est donc pas seulement dans la réalité qui concerne les disciples mais dans leur regard porté sur celle-ci. Le fait d'avoir le regard voilé les désoriente et les conduit à une impasse. De notre interprétation du texte sont ressortis trois éléments fondamentaux qui ont permis aux disciples de retrouver une vision donnant sens à leur expérience et qui deviendront des hypothèses de solution à la problématique soulevée : la capacité de modifier les cadres de référence, la référence à des repères fondamentaux et l'intégration symbolique des dilemmes par des rites. De plus, nous ajoutons à cette interpellation de la tradition une autre piste qui est la distance du sujet avec son engagement qui peut être prise en diversifiant ses lieux d'implication et d'intérêt.

La dernière étape de la démarche praxéologique, l'intervention, se résume en la validation des hypothèses soulevées auprès de quelques intervenants impliqués dans cette pratique. Si cette validation s'avère positive, nous tenterons dans le cadre de notre travail de développer un outil nous permettant de mieux accompagner les personnes dans leur expérience d'engagement social.

Mots clés

Théologie pratique, conscientisation, projet de société, changement social, valeur, espérance, réseau, repères fondamentaux, rite.

ABSTRACT

This research in practical theology revolves around social involvement. It was carried out with individuals involved in a regional coalition called *Solidarité populaire*. The purpose of the research is to better understand the commitment of these individuals and the factors that contribute to their mobilization. The research is divided in four sections: observation, problematisation, theological interpretation and intervention.

The observation allowed us to better understand the importance of the identity formation in socially involved individuals. This identity is developed through a complex process of socialization. The alliances between the individuals representing groups coming from different sectors allow an efficient circulation of information, of a social analysis and of a social change vision. The coalition acts also as a relay on two levels: on a local level, by linking together the organizations and the individuals, and on a supra local level, by linking the individuals and the organizations to a social movement. It is also a place where individuals seek references to guide them and mobilize them towards action. It nourishes the ideal of a solidarity project which is concretised in two ways: first, inside the social movement, and secondly in the whole society.

The problematisation led us to conceive the current redefinition of social relations. We discovered the central role of the individual, around which small communities with affinities organize themselves, linked with others in a network of relations. The identity dimension finds its sense in this universe where the affect, the need to identify to a local and societal community and to find references on a cognitive and a moral level give a sense to an experience or a commitment. The problematisation supports the theory that social mobilization is possible in the context of our society and that the coalition is an efficient way to achieve it. The correlation between our observation and the problematisation leads us to place the fundamental stake of this experience (the problematic) not on the difficulty of the social mobilization or the lack of sense of commitment, but rather on the individual who is socially involved and on the demanding reality which he/she is invested in. In particular, we refer here to the dilemma caused by a gap between an ideal (built through their social relations) and the reality of their experience. This ideal is formed of a model of solidarity that is experienced in a community and projected in the society in general.

The theological interpretation is accomplished by a critical correlation between the problematic of social involvement and a text of Luke's gospel (24, 13-35) which symbolises a community's

experience of a similar dilemma. This dilemma is in fact the gap that widened between an ideal of liberation and the reality of their liberator's death. Our research shows that the coherence of the story is based on the basic opposition articulated in what is veiled and the unveiling that follows. Therefore, the problem lies not only in the reality that concerns the disciples but in the way they see this reality. They are disoriented by their veiled perception and this leads them in a impasse. Our interpretation of this text brought out three fundamental elements which allowed the disciples to regain a perception giving sense to their experience. These elements will become solution hypothesis to the problematic that is raised: the capacity to modify the reference frames, the reference to the fundamentals references and the symbolic integration of dilemmas by rites. Furthermore, we will add to the interpellation of tradition another idea, that is the distance of the subject with his/her involvement, distance that can be taken by diversifying his/her fields of involvement and interest.

The last step of the praxeological process, the intervention, amounts to the validation of the hypothesis brought up with a few individuals involved in this practice. If this validation turns out to be positive, we will attempt, in our work, to develop a tool allowing us to accompany in a better way the individuals in their experience of social involvement.

Keywords:

Practical theology, conscientisation, society project, social change, value, hope, network, fundamentals references, rite.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	I
ABSTRACT	III
TABLE DES MATIÈRES	V
LISTE DES TABLEAUX	X
LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS	XI
DÉDICACE.....	XII
REMERCIEMENTS	XIII
INTRODUCTION	1
OBSERVATION	5
LA MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE	6
<i>La collecte des données</i>	6
Le « prétest »	6
L’observation participante.....	8
Le focus group.....	10
L’échantillon de recherche	14
La recherche du Centre de pastorale en monde ouvrier	15
<i>L ’analyse des données</i>	17
La préparation du matériel.....	18
La préanalyse.....	18
L’exploitation (ou le codage) du matériel	18

Le choix des unités d'enregistrement et de numération	19
L'analyse et l'interprétation des résultats.....	20
 PRÉSENTATION DE LA COALITION	20
La naissance de la coalition.....	20
Le contexte sociopolitique.....	21
Les membres qui la composent.....	22
Ses objectifs :.....	22
Ses actions	22
Ses moyens d'action.....	24
 LES FACTEURS QUI INFLUENCENT LA MOBILISATION DES REPRÉSENTANTS.....	25
<i>La constitution de l'identité des engagés sociaux.....</i>	25
L'identité	25
La communauté	32
Le ressourcement.....	34
La motivation	36
Le plaisir.....	39
<i>La conscientisation</i>	39
La conscientisation	39
L'information et la sensibilisation.....	42
La transmission.....	43
<i>Les alliances</i>	45

Le partage entre les organisations	45
Créer des alliances.....	45
La recherche du pouvoir.....	46
L'influence de l'organisation et de leur permanent.....	47
La force du groupe	48
LE PROJET DE SOCIÉTÉ	49
<i>La vision d'acteurs du changement social.....</i>	49
Le changement social	49
Faire des actions	51
Les petites réalisations.....	54
Changer les mentalités.....	55
<i>Les valeurs fondamentales que contient le projet de société.....</i>	57
La justice sociale	57
La solidarité.....	58
La démocratie.....	61
<i>Ce qui ravive l'espérance des représentants</i>	62
Les croyances	62
L'espérance	64
LA JUSTIFICATION DU CHOIX DES POINTES D'OBSERVATION.....	65
LA PROBLÉMATISATION.....	72
<i>L'identité comme facteur de mobilisation dans la société contemporaine.</i>	73

Les nouveaux mouvements sociaux	73
Qu'est-ce que l'identité ?.....	75
Quel type de communauté retrouvons-nous actuellement ?	79
Quel mode d'engagement ?	80
Le réseau.....	82
La fonction des rites	83
Du rituel au religieux.....	84
<i>Retour sur les données de l'observation.....</i>	85
<i>Question d'approfondissement</i>	88
INTERPRÉTATION THÉOLOGIQUE	91
<i>L'herméneutique de la tradition chrétienne</i>	92
Le choix d'un texte.....	92
Une première lecture en lien avec notre observation.	92
L'analyse discursive	93
Images et figures du temps	94
Les images et les figures des lieux	95
Les figures et les représentations des acteurs	96
Les thèmes :.....	98
La cohérence :	99
Précisions supplémentaires sur le texte	99
L'interprétation du texte :	100

<i>L'herméneutique chrétienne du temps présent</i>	<i>102</i>
La capacité de modifier les cadres de référence	102
La référence à des repères fondamentaux.....	104
L'intégration symbolique des dilemmes par des rites	106
Une autre piste soulevée par notre recherche.....	107
L'INTERVENTION.....	108
LES EFFETS DE L'INTERPRÉTATION SUR LA PRATIQUE.....	108
PLAN D'INTERVENTION AUPRÈS DE LA COALITION.....	110
QUELQUES RECOMMANDATIONS À PRENDRE EN CONSIDÉRATION POUR ORIENTER LA PRATIQUE	110
CONCLUSION.....	114
SOURCES DOCUMENTAIRES	XIV
APPENDICES	XIX
ANNEXE I.....	XX
ANNEXE II	XXIX

LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU DES INFORMATEURS	17
---------------------------------------	-----------

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

A.É.Q. Assemblée des évêques du Québec

BJ Bible de Jérusalem

CPMO Centre de pastorale en monde ouvrier

NMS nouveaux mouvements sociaux

Solidarité populaire Solidarité populaire Saguenay-Lac-Saint-Jean

DÉDICACE

À mon fils Émile.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont contribué à mon travail et celles qui m'ont encouragé tout au long de ma démarche :

Les personnes à la codirection, Nicole Bouchard et Pierre-André Tremblay, pour leur service indispensable.

Les informatrices et informateurs qui m'ont accordé de leur temps et m'ont fait confiance.

Deux personnes interviewées qui ont accepté de lire mon analyse et de la commenter.

La coalition *Solidarité populaire Saguenay-Lac-Saint-Jean* pour son ouverture envers cette recherche.

Le diocèse de Chicoutimi pour son soutien financier.

Le CPMO pour son ouverture à ma participation comme observateur à leur table ronde de Chicoutimi et pour le don de leur compte-rendu intégral de l'entrevue réalisée.

Et, enfin, à ma conjointe Isabelle pour son ouverture, sa compréhension et son soutien. À mes beaux-parents Gaston et Claudette pour les nombreux services rendus.

INTRODUCTION

Pour réaliser un parcours de recherche et le mener à terme il est primordial que la problématique abordée corresponde à des intérêts tant personnels que professionnels de la part du chercheur. L'engagement dans ce parcours - qui s'est échelonné sur quelques années - s'enracine dans des préoccupations fondamentales. Il s'agissait d'unir dans un projet de recherche significatif nos acquis et intérêts tant personnels que professionnels.

C'est d'abord une expérience de travail en tant qu'animateur dans deux zones pastorales du diocèse de Chicoutimi qui m'a conduit vers le monde sociocommunautaire. J'ai commencé à développer des alliances avec d'autres milieux de vie que la paroisse et j'ai découvert un lieu ouvert à mon implication et où les possibilités d'œuvrer pour le changement social sont multiples. Mon cheminement m'a entraîné à la pastorale sociale diocésaine où mon engagement dans ce champ d'intervention s'est intensifié. Il s'en est suivi un besoin de mieux comprendre l'expérience d'engagement social et en l'occurrence par l'apport d'une plus grande objectivation. Ce besoin était associé à un désir d'en apprendre davantage sur la mobilisation sociale. En toile de fond, plusieurs questionnements m'animaient.

Le premier questionnement concerne le contexte social présent où l'on observe à certains égards un repli sur la vie privée, sur l'individu, d'une part, et d'autre part, une remise en question de l'organisation collective de notre société ayant pour but d'assurer le bien commun. Disons que ces deux réalités ne sont pas sans être reliées entre elles. Les tenants de l'idéologie libérale prônent le retour à la responsabilisation des individus plutôt que de la prise en charge collective des problèmes. Ces derniers voient également dans l'entrepreneuriat privé le salut de nos sociétés. Chaque personne devient donc responsable de sa propre réussite et c'est ainsi que nous atteindrons la prospérité et le bien-être collectif.

Contre l'égocentrisme peut-on espérer l'ouverture à l'autre, la préoccupation collective dans une approche solidaire et non paternaliste ? Par exemple, rechercher des alternatives qui contribueront à l'amélioration du tissu social dans la perspective où cela sera utile à des personnes qui en auront besoin mais aussi, éventuellement, à moi en tant que membre de la collectivité. Donc, le premier questionnement est le suivant : l'individualisme, la société de consommation, le néolibéralisme sont-ils destinés à s'imposer inéluctablement ? Pouvons-nous croire dans des résurgences d'organisations collectives, de mouvements citoyens et de mobilisation qui se préoccupent du bien commun, du sort des personnes en situations

difficiles, de la collectivité et finalement croire encore au politique pour assurer un meilleur avenir collectif ?

Le second questionnement est en lien avec le premier. Dans une époque que d'aucuns ont qualifié de fin des idéologies est-il possible de croire au changement social et de rêver d'une société meilleure, c'est-à-dire où la pauvreté serait vaincue et où la dignité et les droits de toutes les personnes seraient retrouvés ? Une société où il y aurait plus de solidarité entre ses membres ? Et si une telle chose était possible, avons-nous le pouvoir de contribuer à son édification ? Cela pose la question du changement social et de son corollaire : l'utopie. La question fondamentale est la suivante : est-il possible de réaliser ce changement par la volonté et l'action des acteurs sociaux ? Ou bien sommes-nous les instruments d'une conjoncture inéluctable attribuable à des déterminants sociaux qui nous dépassent ? Nous ferons le pari que tel n'est pas le cas et que beaucoup de changements sont la résultante d'engagements personnels même si d'autres facteurs interviennent dans le cours de l'histoire.

Mais par où commencer et surtout quel terrain choisir ? En effet, ces questions sont si vastes qu'elles donnent vite le vertige à qui s'y aventure trop rapidement. Dès le départ de notre parcours, nous avons éprouvé le besoin de nous ancrer dans une pratique. Celle qui nous a paru la plus significative était celle liée à une coalition régionale nommée *Solidarité populaire Saguenay-Lac-Saint-Jean*¹. Cette coalition est composée d'organismes provenant du mouvement populaire communautaire autonome, du mouvement syndical et du milieu pastoral. Plusieurs raisons nous ont fait pencher en faveur du choix de cet organisme comme terrain. Tout d'abord, nous possédons une bonne connaissance de ce milieu pour y participer activement depuis plusieurs années. Également, l'expérience qui y est vécue est positive et elle a une histoire, des luttes, des échecs, des réalisations.

Notre question de recherche s'énonce comme suit : quel sens prend l'engagement sociopolitique dans la coalition *Solidarité populaire* pour les personnes qui y participent ? Par sens, nous entendons le projet de société véhiculé par la coalition et les valeurs qu'il sous-tend. Nous nous

¹ Afin de simplifier la lecture, dans la suite du texte « Solidarité populaire » sera utilisé pour Solidarité populaire Saguenay-Lac-Saint-Jean.

attarderons à ce qui est plus significatif dans les réalisations et ce qui ravive l'espérance des membres. Et quels sont les facteurs qui influencent la mobilisation de ces différents acteurs ?

Au plan méthodologique, notre approche sera centrée sur le récit des membres de la coalition. Nous avons ainsi recueilli trois récits de membres de la coalition et procédé à deux «focus group». Un «prétest» a d'abord été réalisé le 14 mars 2000 avec deux personnes à partir de la réalisation d'une carte des relations suivie d'un échange libre sur l'analyse faite par chacune concernant les résultats de l'exercice. Par la suite, nous avons élaboré notre questionnaire de recherche et réalisé les «focus group» ainsi qu'une entrevue en juin 2001. En tout, dix personnes ont été rejoindes. Ces entrevues ont été transcrrites sous forme de compte-rendu intégral qui a servi de support à l'élaboration de notre observation. S'ajoute à ces données, le compte-rendu intégral d'un «focus group» réalisé dans la région dans le cadre d'une recherche menée par le Centre de pastorale en monde ouvrier (CPMO).

Notre démarche s'inscrit dans l'horizon de la praxéologie. C'est donc une démarche réflexive sur l'expérience de personnes engagées socialement dans une coalition. Cette démarche réflexive part donc de la pratique et se conclut par un retour sur celle-ci en vue de l'améliorer. Cela se déroule en quatre temps. Dans un premier volet, celui de l'observation nous regroupons l'ensemble de nos analyses autour de six thèmes principaux à savoir : la constitution de l'identité des engagés sociaux, la conscientisation, les alliances, la vision d'acteurs du changement social, les valeurs fondamentales que contient leur projet de société, ce qui ravive l'espérance des personnes. Par la suite, notre travail de problématisation propose un éclairage nouveau sur les grandes pointes de l'observation. Il convient donc de clarifier ces concepts en nous référant à la tradition sociologique. Plus concrètement, nous aborderons principalement le concept d'identité ainsi que quelques concepts plus secondaires qui lui sont associés : la dimension communautaire et le réseau. Notons quelques auteurs clés sur lesquels nous nous sommes appuyés pour la définition de ces concepts : Alberto Melucci, Patrice Mann, Denis Cuche, Michel Maffesoli, Jacques Ion, Danièle Hervieu-Léger, Érik Neveu. De plus, nous nous sommes inspiré d'une thèse de doctorat en développement régional réalisée par Martine Duperré.

L'interprétation théologique, la deuxième partie de notre travail de compréhension, interroge l'expérience judéo-chrétienne. C'est un temps de mise en corrélation de l'observation et de la problématique, d'une part et, d'autre part, des éléments qui composent la tradition chrétienne. Dans cette section, nous tenterons de dégager l'apport de la théologie et nous verrons comment celui-ci vient enrichir cette recherche dans l'aujourd'hui même de notre pratique. Cette

dynamique herméneutique a été construite autour du récit bien connu des disciples d'Emmaüs (Lc 24,13-35). Il s'agit de dégager une corrélation mutuelle critique entre le « donné » des récits et des paroles des personnes membres de la coalition et le « donné » de la tradition biblique. Dans cette perspective, l'entreprise théologique ne consiste pas d'abord à mettre en lumière le sens déjà codé, mais à déployer des trajectoires de sens qui font écho à la vie des femmes et des hommes d'ici. Dans cet horizon, il nous a semblé que le récit de Luc avait pour notre recherche une valeur paradigmatic en permettant de jeter une lumière nouvelle sur nos données et analyses. L'intervention se terminera par une série de recommandations que nous croyons susceptibles de bonifier la pratique pour mieux soutenir les personnes engagées socialement.

OBSERVATION

Le premier temps de notre démarche praxéologique est l'observation. Celui-ci est à situer dans l'horizon de l'ensemble des sciences humaines pour qui l'observation et la description de la pratique demeurent le point de départ de toute tentative de compréhension du réel. A l'instar des autres discours, le discours théologique est situé dans le temps et l'espace : il ne peut faire abstraction de l'environnement social d'une époque et du milieu dans lequel il se situe. Prétendre faire œuvre de théologie sans passer par une lecture de la vie humaine relève de l'illusion dira Lucier (1987 : 71). Si le théologien ne systématiserait pas son observation du réel, il le fera de manière implicite. On dira même que c'est le vécu présent qui génère les thématiques de la théologie (*ibid.*). Dans une recherche théologique, il est donc inconcevable de passer outre une observation rigoureuse du lieu et du contexte dans lesquels nous évoluons. Dans le présent travail, nous avons accordé une grande importance à l'observation même si nous avions une bonne connaissance de la pratique pour y être déjà impliqué. Nous voulions porter un regard nouveau sur celle-ci en l'objectivant. Ce chapitre sera donc plus volumineux que les autres : il ne se limite pas à une description des faits, car il comporte plusieurs éléments de compréhension que nous avons jugé utiles d'intégrer dès le départ parce qu'ils faisaient partie de l'évolution de notre réflexion à cette étape de la recherche et qu'ils devraient permettre de mieux situer le lecteur. Rappelons que, dans la pratique, l'observation se réalise toujours à l'aide d'éléments d'analyse, de concepts déjà présents chez le chercheur.

Cette partie sur l'observation débute par l'explicitation de la méthodologie utilisée pour l'observation et l'analyse des données. Elle est suivie d'une description générale du milieu dans lequel nous avons réalisé cette recherche : la coalition *Solidarité populaire*. Par la suite, les résultats de l'observation seront présentés dans la forme suivante : 25 thèmes particuliers regroupés sous six thèmes principaux que nous nommerons pointes d'observation. Ces thèmes sont enfin regroupés sous deux sections : la mobilisation et le projet de société. Comme suite à l'explicitation de ces différents thèmes, l'analyse se poursuivra en tentant d'établir des liens entre ces derniers afin de faire émerger une cohérence à l'ensemble du modèle présenté. Ce travail d'analyse se terminera par la formulation de notre pari d'interprétation, pari qui est la porte d'entrée de ce qui va constituer l'élaboration de notre cadre théorique.

La méthodologie de la recherche

La collecte des données

Le « prétest »

Avant de procéder à l’élaboration du questionnaire d’entrevue, nous avons réalisé un « prétest » auprès de deux personnes de la coalition. Celui-ci était exploratoire : il visait à réaliser une première observation du vécu et de l’interprétation de celui-ci par des participants à la coalition. Ces données sont utilisées pour définir le questionnaire d’entrevue. Un exercice personnel a précédé l’entrevue; il consistait en la confection d’une « carte des relations » et à une brève analyse de celle-ci. Cet exercice se composait de différentes étapes permettant d’analyser les relations des participants.

La première étape consiste à faire l’inventaire de ses relations, c’est-à-dire les personnes rencontrées avec lesquelles les participants entretiennent des liens de tous ordres. Ensuite, elles ont réalisé une première catégorisation de ces relations en indiquant s’il s’agissait d’une institution ou d’un organisme ; d’un groupe ou d’une équipe plus ou moins informelle ; d’une simple interrelation sans autres liens. La deuxième étape consiste à représenter ces relations dans des cercles concentriques selon leur fréquence : au moins une fois par semaine ; au moins une fois par mois ; quelques fois par année. La troisième étape vise à classer les relations selon le type de rapport établi avec la personne. Étant donné que les relations peuvent se situer sur plusieurs plans, on indiquait un type de rapport principal et un autre secondaire selon le cas. Voici les différents types de rapports suggérés :

- a) Relation qui se situe davantage au plan affectif (familiale, investissements de l’ordre du sentiment) ;
- b) relation qui se situe davantage au plan de l’intérêt personnel (dans des activités choisies parce qu’elles vous intéressent) ;
- c) relation de type fonctionnel (dans le cadre de son métier ou de sa fonction) ;
- d) relation qui se situe davantage au plan politique (où l’on est engagé avec d’autres pour un changement de structures) ;

- e) relation collective (où l'on est engagé pour apporter une aide à une catégorie de personnes : immigrés, 3ième âge, etc.) ;
- f) relation où l'on est engagé dans une relation d'aide.

La quatrième étape consiste à réaliser un graphique permettant de mettre en perspective les différents types de rapports.

À la fin de cet exercice, les personnes sont invitées à tenter de dégager ce que celui-ci leur révèle de leur réalité, de leurs valeurs et de leur « projet de fond ». C'est à partir de ce travail d'analyse et de réflexion que nous avons réalisé une entrevue d'une durée d'une heure de manière simultanée avec ces deux personnes.

Pour l'entrevue, la discussion était libre, il n'y avait pas de questionnaire. Il s'agissait simplement de donner des commentaires sur l'exercice réalisé. L'interviewer a posé des questions pour approfondir les commentaires sur leur analyse de leurs relations et a posé des questions concernant leurs relations dans la coalition.

L'entrevue a été transcrrite et a fait l'objet d'une analyse de contenu au même titre que les «focus group» et l'entrevue. Nous avions pour ce « prétest » deux informateurs. L'un avait entre 30 et 40 ans et était présent dans la coalition depuis 1996. L'autre avait entre quarante et cinquante ans et était présent dans la coalition depuis 1991. Le premier a également participé à un «focus group». Le second n'a pas été rencontré par la suite.

Ce « prétest » a permis de dégager quelques aspects importants de l'engagement pour ces informateurs. D'abord, ils partagent le projet de société de la coalition et ils y attachent de l'importance. La solidarité est une valeur dominante. Ils accordent beaucoup d'intérêt aux relations interpersonnelles de même qu'à celles entre les groupes de la coalition. Ils désirent avoir du plaisir dans leur travail et être reconnus. Il y a également une interrogation quant à la réussite de rassembler des gens de différents milieux.

La suite de la collecte de données a été réalisée à l'aide de deux moyens. Il y a l'observation participante étant donné l'implication de l'observateur dans l'organisation. Les données ont été recueillies à l'aide de notes prises tout au long de la recherche. D'autres données proviennent d'une entrevue et de deux « focus group ».

L'observation participante

L'observation participante est un procédé utilisé dans la présente recherche. Cette approche s'imposait par elle-même car l'observateur était déjà participant dans le groupe étudié bien avant le début de la recherche (depuis l'automne 1998) et son implication s'est poursuivie pendant la recherche. L'observation s'est donc réalisée de l'intérieur du groupe observé. C'est donc davantage la position de l'observateur qui distingue l'approche de la recherche que la méthodologie de cueillette de données proprement dite. « Pour Fortin (1982: 104) et Massonnat (1987: 20), l'observation participante est plus une approche de recherche qu'une simple méthode de collecte de données.» (Jaccoud et Mayer, 1997 : 227.) Celle-ci permet à l'observateur de mieux comprendre le vécu des sujets qu'il observe, car il partage leur expérience.

Dans l'observation participante, l'observateur devient lui-même le principal instrument d'observation. Il faut comprendre par là que, conformément aux postulats épistémologiques du paradigme interprétatif ou compréhensif (voir chapitre 2, 1.3), le chercheur peut comprendre le monde social de l'intérieur parce qu'il partage la condition humaine des sujets qu'il observe. Il est un acteur social et son esprit peut accéder aux perspectives de d'autres êtres humains en vivant les « mêmes » situations ou les « mêmes » problèmes qu'eux. Aussi, la participation, c'est-à-dire l'interaction observateur-observé, est-elle au service de l'observation ; elle a pour but de recueillir des données (sur des actions, des opinions ou des perspectives des sujets) auxquelles n'aurait pas accès un observateur externe. (Lessard-Hébert, Goyette, 1995 : 103.)

La participation de l'observateur est une participation active; c'est-à-dire que celui-ci, en plus d'être à l'intérieur du groupe étudié, s'implique activement dans celui-ci. L'observateur a assumé un leadership dans la coalition entre autres en participant au Comité de travail². Il a ainsi influencé les orientations du groupe.

La participation active signifie que l'observateur devient impliqué dans les événements et enregistre ces événements après qu'ils ont eu lieu. Ce type d'observation participante permet à l'observateur de saisir la perspective interne, participant. L'observation participante passive signifie que l'observateur ne participe pas aux événements du milieu mais y assiste de l'extérieur (outsider). Quelle que soit la forme d'observation participante, l'observateur groupe le social à l'étude. (Evertson et Green, cité dans Lessard-Hébert, Goyette, 1995 :103.)

² Le Comité de travail est responsable de la coordination de la coalition.

L'observateur est également partisan. C'est-à-dire qu'il adhère aux objectifs de la coalition et les défend en s'impliquant dans les débats sociaux. Cette position du chercheur peut être bénéfique à certains égards, car elle permet d'obtenir des informations privilégiées, comme le souligne Emerson.

Dans les modèles de l'imprégnation et de l'interaction, l'insertion du chercheur s'accomplit grâce à une implication étroite avec le groupe étudié. Emerson (1981) soutient que la participation partisane permet d'obtenir de l'information du fait d'une prise de position du chercheur pour le groupe. Dans les situations où plusieurs groupes distincts sont en présence, l'insertion d'un chercheur-participant-partisan dans chacun des groupes est parfois mise de l'avant comme une stratégie de diversification des données pour enrichir le matériel. (Jaccoud et Mayer, 1997 : 227.)

Nous voyons que la position de l'observateur au sein du groupe étudié peut être un avantage pour la collecte et l'analyse des données. Cependant, cette approche pose certains problèmes. Emerson (1981) en souligne deux principaux : « Le premier se rapporte au besoin de détachement que le chercheur ressent par rapport aux événements et aux personnes qu'il étudie. Le second a trait à la difficulté de promouvoir et de maximiser la conscience et la connaissance de soi (self-consciousness). » (Jaccoud et Mayer, 1997 : 223.) Comment, alors, l'observateur peut-il demeurer critique tout en étant si impliqué dans le groupe étudié ? Pour demeurer critique l'observateur doit être en mesure de prendre conscience de ses propres biais culturels et se doter d'un cadre théorique suffisant pour remettre en question ses conceptions de la réalité étudiée. Les notes prises dans le carnet de bord sont également très utiles au chercheur pour approfondir son autocritique³. De plus, dans le cadre de cette recherche, nous avons validé notre analyse auprès de deux personnes ayant fait partie d'un « focus group ».

La subjectivité ne constitue plus un obstacle mais un apport. Il s'agit alors de favoriser l'émergence d'une perspective d'ethnocentrisme critique, c'est-à-dire une perspective dans laquelle le chercheur prend conscience de ses propres biais culturels. (De Martino, cité dans Jaccoud et Mayer, 1997 : 220.)

Selon Pourtois et Desmet (1989: 26), l'analyse des données exige « la transparence du chercheur », notamment par le biais de son journal de bord ainsi que par le recours « à des modèles théoriques multiples (triangulation théorique) ». Le renvoi, pour corroboration, aux acteurs concernés des principaux résultats est, selon eux, « un

³ Nous croyons également que le directeur de recherche peut être fort utile pour permettre au chercheur de prendre une distance critique avec son objet de recherche.

excellent moyen de contrôler la fiabilité » et « augmente aussi leur crédibilité (validité de signifiance) ». (Jaccoud et Mayer, 1997 : 235.)

Les données recueillies par l'observation participante ont été consignées dans un « journal de bord ». Celles-ci sont surtout des données relatives à l'analyse et à la compréhension des situations observées en regard de la question de recherche, en lien également avec le cadre théorique de la recherche. Il y a peu de données descriptives qui ont été consignées par écrit.

L'observation participante permet de recueillir des données de deux ordres. Les données consignées dans les « notes de terrain » sont de l'ordre de la description narrative et celles que le chercheur consigne dans son « journal de bord » sont de l'ordre de la compréhension, faisant appel alors à sa propre subjectivité :

D'abord le chercheur décrit les différents éléments concrets de la situation. Il rapporte aussi textuellement les propos des acteurs observés. Ces comptes rendus descriptifs vont apporter une information sur le site dans lequel évoluent les acteurs ainsi que sur leur perception de la situation qu'ils vivent, sur leurs attentes et leurs besoins. Tels quels, ces documents sont une source de renseignements objectifs à la base de l'interprétation et de la compréhension de la réalité. Ensuite, le chercheur va s'astreindre à tenir un journal de bord dans lequel il note le déroulement quotidien de la recherche (Pourtois et Desmet, cités dans Lessard-Hébert, Goyette, 1995 :103.)

Le focus group

Aux fins de ce travail de recherche, nous retiendrons la définition suivante du « focus group » :

(...) le « focus group » peut se définir comme une « méthode de recherche sociale qualitative qui consiste à recruter un nombre représentatif de groupes de 6 à 12 personnes répondant à des critères homogènes, à susciter une discussion ouverte à partir d'une grille d'entrevue de groupe définissant les thèmes de l'étude et à en faire une analyse-synthèse permettant de relever les principaux messages clés émis par les participants, de même que les points de convergence et de divergence entre les groupes de l'échantillon. (Simard, 1989 : 9-10)

Dans le cadre de l'animation du « focus group », nous avons utilisé une grille d'entrevue. Selon Simard (1989 :37), la grille d'entrevue sert de support aux discussions de groupe; c'est un outil d'animation. Celle-ci est conçue à partir des thèmes principaux à explorer pour atteindre des buts de la recherche. Ces thèmes doivent suivre une progression logique en utilisant le principe de l'entonnoir qui permet de passer progressivement des questions générales vers des questions plus spécifiques. Le guide utilisé dans la présente recherche est composé de trois thèmes principaux. Le premier concerne les facteurs qui influencent la participation. Le second aborde la perception des activités réalisées. Et le dernier porte sur le sens et les valeurs contenus dans le projet de société. Ces trois thèmes se subdivisent en plusieurs questions, neuf au total. Selon Deslauriers

(1991 : 36), un guide d'entrevue se compose ordinairement d'une douzaine de points ou un peu moins.

Une question d'ordre général ouvre le guide afin de faciliter l'expression des personnes. Les questions qui demandent plus d'introspection sont placées à la fin du guide. Une question préalable était posée : depuis quand êtes-vous impliqués dans la coalition ? Cette question permet d'amorcer la discussion de manière plus légère et d'obtenir une information plus précise sur la durée de l'implication de chacune des personnes.

Patton (1980: 210-211) suggère de commencer l'entrevue par des questions portant sur les expériences et les activités présentes. (...) Ensuite, une fois le contexte établi, on peut passer aux opinions, interprétations et sentiments reliés à ces événements. Les questions qui portent sur le présent semblent plus faciles à répondre que celles qui traitent du passé, et celles qui touchent au futur sont souvent plus imprécises. La fin de l'entrevue est réservée pour les questions plus ennuyeuses comme le statut socio-économique du répondant, son âge, sa scolarité... (Deslauriers, 1991 : 37.)

Dans les « focus group », nous posons des questions ouvertes qui donnent de la latitude aux participants pour orienter leurs interventions en fonction de leurs intérêts. L'animateur peut aussi user de souplesse dans la direction des interventions. Cela permet de faire ressortir de nouveaux éléments. Il peut approfondir certains points qui semblent pertinents pour le groupe, restreindre les discussions sur des sujets dont le contenu est épuisé et intervertir des questions pour exploiter certaines idées qui émergent en cours de route. Il peut également s'ajuster à la dynamique de chacun des groupes pour en tirer le meilleur parti. Étant donné l'expérience de l'animateur avec le travail de groupe, cette méthode s'avère intéressante.

Au chapitre des avantages, notons d'abord que les questions sont ouvertes. Le rôle de l'animateur est de présenter les sujets de discussion et les questions. Les participants sont ensuite entièrement libres de formuler leurs réponses et commentaires à leur gré. Ils ne sont pas limités à des catégories précises de réponses ou à des échelles progressives qui parfois conviennent mal à leur point de vue. Les participants peuvent donc prendre le temps nécessaire pour nuancer leurs réponses, énoncer les conditions d'un « oui » ou d'un « non », ou expliquer le pourquoi d'un « peut-être ». Ils peuvent présenter de nouveaux sujets et lancer la discussion sur une nouvelle voie. Cette flexibilité, contrôlée par l'animateur, génère une richesse de données qu'il est difficile d'obtenir par l'utilisation d'autres techniques. (Geoffrion, cité dans Gauthier, 1997 : 304.)

Un des principaux avantages du « focus group » est d'avoir un échantillon large et représentatif qui demande moins de travail pour réaliser la collecte, la retranscription et l'analyse des données que la réalisation de plusieurs entrevues. Un des désavantages sur le plan logistique est la difficulté de rassembler les personnes à un même moment dans un même lieu. Il peut également

arriver que des personnes ne puissent pas se rendre à la rencontre du « focus group » et contribuer à la collecte de données.

Le « focus group » est habituellement plus dynamique que l'entrevue ; il permet de faire émerger de nouvelles idées ou opinions chez un participant grâce aux interventions des autres intervenants qui le lancent sur de nouvelles pistes de réflexion. Il favorise la réaction de participants à propos d'affirmations d'autres intervenants qui portent des préoccupations ou des avis différents sur les sujets discutés. Il y a ainsi de nouveaux points de vue qui peuvent émerger qui ne seraient pas apparus dans une entrevue individuelle. Les positions et les avis des personnes peuvent également se nuancer et évoluer grâce aux interactions présentes dans le groupe. La dynamique du groupe crée souvent un climat de confiance qui favorise une plus grande ouverture. Les participants plus loquaces entraîneront la participation de ceux qui sont plus réservés.

Par une interaction contrôlée entre les participants, le groupe de discussion recrée un milieu social, c'est-à-dire un milieu où les individus interagissent. Ce contexte crée une dynamique de groupe où les énoncés formulés par un individu peuvent engendrer des réactions et entraîner dans la discussion d'autres participants. Les arguments présentés pour ou contre un point de vue peuvent aider certains participants à se former une opinion sur un sujet pour lequel ils n'avaient possiblement que peu d'intérêt auparavant. Tout comme dans la société, les participants changent parfois d'opinion en entendant les propos tenus par d'autres participants. Une bonne technique d'animation permet de déterminer les causes de changement d'opinions. Dans la même veine, un animateur peut juger du degré de conviction des participants par rapport aux opinions exprimées. Le groupe donne un sentiment de sécurité aux participants. L'ouverture démontrée par les uns invite la participation des autres. Il serait parfois impossible d'obtenir les mêmes confidences dans une entrevue en face à face. (Geoffrion, cité dans Gauthier, 1997 : 305.)

Un des désavantages du « focus group » est qu'il peut empêcher des confidences par peur des réactions des autres personnes en particulier dans le cadre de la recherche sur le sens de leur implication. Il se peut que des personnes ayant des opinions divergentes de la majorité n'osent pas les exprimer. Le fait que les participants se connaissent influence également leur comportement. Un climat favorable aux échanges sera plus aisément mis en place dans ce contexte. Par contre, la dynamique déjà installée entre les personnes influencera leurs comportements. Par exemple, une personne connaissant les positions de certains membres du groupe sur une question pourra ajuster son intervention en conséquence. Les personnes étaient également connues de l'animateur, cela influence également leur comportement.

La dynamique de groupe peut avoir des effets négatifs. Certains participants peuvent être réticents à exprimer ce qu'ils pensent vraiment, surtout si les sujets traités sont délicats. Un participant pourra, volontairement ou non, donner un point de vue qui le valorisera aux yeux des autres participants plutôt que de communiquer sa véritable pensée. Certains participants auront tendance à se rallier à la majorité. Des individus qui ont plus de facilité à s'exprimer peuvent influencer les opinions du groupe de façon indue, s'ils ne sont pas bien contrôlés par l'animateur. (Geoffrion, cité dans Gauthier, 1997 : 307.)

Un autre désavantage de ce mode de collecte de données est qu'il ne permet pas de récolter des informations de manière uniforme pour chaque individu qui compose les groupes de discussion. Il devient ainsi plus difficile de faire des extrapolations applicables à une population (*ibid.* :306). Par contre, dans le cadre de l'objet de la présente recherche cet inconvénient a peu d'impact.

Le choix a été fait de séparer le milieu syndical des autres milieux afin d'approfondir les particularités de chacun des groupes indépendamment. Nous aurions pu décider de les confronter en les mixant dans les groupes. Les interactions auraient pu apporter des éléments d'information supplémentaires. En traitant des groupes homogènes, nous voulons faire ressortir leurs caractéristiques propres étant donné qu'il semblait y avoir une plus grande différence entre le milieu syndical et les autres milieux représentés.

Le nombre de personnes dans un « focus group » devrait idéalement être entre sept et neuf afin de susciter la participation active des personnes et d'éviter qu'un surnombre ne limite trop les interactions (Geoffrion, dans Gauthier, 1997 : 312) ou qu'il ne favorise la formation de sous-groupes (Simard, 1988 : 16). Les deux groupes constitués dans notre recherche étaient composés de trois et de cinq personnes. La raison pour laquelle nous avons constitué deux groupes plutôt qu'un seul est simplement que les personnes provenaient de milieux éloignés (le Saguenay et le Lac-Saint-Jean). Le fait d'avoir des groupes plus restreints a favorisé une participation plus grande de chaque personne en particulier pour le groupe de cinq personnes ; pour l'autre, l'animateur devait susciter la participation à plusieurs reprises en posant des questions afin de compléter l'information. En ce qui concerne l'entrevue individuelle qui a été réalisée, elle n'était

pas prévue au départ pour la simple raison que deux personnes n'ont pas pu se présenter à la rencontre⁴.

Les « focus group » se sont déroulés sur une période d'environ deux heures. Quant à l'entrevue, elle a duré environ quarante-cinq minutes. Pour chaque groupe de même que pour l'entrevue, une brève présentation de la recherche a été faite. Nous en avons expliqué les buts et nous avons précisé que celle-ci demeurerait confidentielle. Nous avons également demandé l'autorisation pour procéder à l'enregistrement des discussions. Nos attentes envers les participants ont été précisées.

Le « focus group » s'étend sur une période de une à trois heures, généralement deux. Toutefois, le contenu doit être abordé tôt, de façon à permettre une discussion plus souple vers la dernière demi-heure. Une consigne ou introduction doit être préparée à l'avance et donnée dès le début de la rencontre. Il s'agit de résumer l'objectif de la rencontre, la participation attendue, le temps alloué, le caractère anonyme des discussions, les suites prévisibles du projet, etc. Il faut également négocier dès ce moment l'enregistrement de la discussion et son utilité. (Mayer & Ouellet, 1991 : 81.)

L'échantillon de recherche

Notre recherche se fera par cas unique. C'est-à-dire que notre corpus empirique se présente sous une forme particulière ; c'est un groupe défini chez lequel nous approfondirons certaines questions aux fins de notre recherche. Nous aurons ainsi un échantillon bien circonscrit qui correspond aux personnes qui participent aux activités de la coalition.

On a un cas unique si, à la question « quel est le principal support empirique de cette étude ? », on répond : « C'est telle personne, telle famille, tel milieu (ou telle institution), tel événement. » On voit que la notion de cas unique recouvre une grande variété de situations. (Pires, 1997: 140.)

Notre échantillon de recherche est un échantillon non-probabiliste par quotas. C'est-à-dire que les personnes ont été sélectionnées intentionnellement et non de façon aléatoire. Il existe plusieurs sortes d'échantillons intentionnels. Michael Patton (1980: 100-105) en identifie six différents. Ici nous en avons utilisé deux : l'échantillon de cas typiques qui donne des renseignements sur la base de quelques cas représentatifs de la population et l'échantillon de cas

⁴ Dans cette recherche, vu la difficulté à constituer des groupes suffisamment nombreux, il aurait été opportun de considérer davantage l'entrevue comme méthode de collecte des données.

extrêmes ou déviants qui permet d'obtenir des informations sur des cas inhabituels. Ce procédé s'effectue en sélectionnant des individus représentatifs de la diversité de la population. « Ce type d'échantillonnage garantit donc l'inclusion d'éléments variés de la population au sein de l'échantillon et tient généralement compte des proportions selon lesquelles ces divers éléments se retrouvent dans la population ». (Sellitz *et al.*, cités dans Mayer & Ouellet, 1991 : 388.)

En recherche qualitative, on recourt à ce qu'on appelle l'échantillon non probabiliste, qui cherche à « reproduire le plus fidèlement la population globale, en tenant compte des caractéristiques connues de cette dernière (application du principe de la maquette ou du modèle réduit) » (Beaud, 1984: 182). Alors que l'échantillon probabiliste repose sur le hasard, celui non probabiliste est intentionnel. (Deslauriers, 1991 : 57)

Pour constituer l'échantillon de recherche, douze personnes ont été sélectionnées dans le but de constituer trois groupes de discussion. La sélection a été faite selon trois critères : les personnes devaient être actives dans la coalition ; elles devaient représenter les trois principaux milieux qui composent la coalition (communautaire, syndical et pastoral) ; et elles devaient représenter des membres nouveaux et anciens. Considérant la grandeur de l'échantillon, c'est-à-dire douze personnes sur une possibilité d'environ vingt-cinq, il n'était pas nécessaire de procéder à la désignation de façon aléatoire. Un échantillonnage probabiliste n'aurait pas permis de représenter la diversité de la population. La difficulté était d'avoir une représentation significative du milieu syndical qui a une plus faible participation dans la coalition. Des douze personnes sélectionnées, trois ne se sont pas présentées. Deux groupes de discussion ont été constitués, un à Chicoutimi et l'autre à Alma. En plus des groupes de discussion, une personne a été rencontrée en entrevue ; c'était la seule représentante du milieu syndical.

Voici un bref portrait des personnes rencontrées dans le cadre de l'entrevue et des deux « focus group ». Il y avait sept femmes et deux hommes. Six provenaient du milieu communautaire, deux du milieu pastoral et une du milieu syndical. Trois avaient moins de deux ans d'implication dans la coalition et six en avaient six ans et plus. Les trois personnes qui avaient le moins d'expérience étaient également les plus jeunes du groupe.

La recherche du Centre de pastorale en monde ouvrier

Une table ronde a été réalisée dans le cadre d'une recherche nationale du Centre de pastorale en monde ouvrier de Montréal qui portait sur le sens de l'engagement social des personnes de 25 à 40 ans (engagées socialement). Par cette recherche, le CPMO voulait vérifier une intuition : « Se pourrait-il que ces personnes aient développé une spiritualité qui a des sources d'inspiration, des

symboles et des rituels qui lui sont propres ? Comment nomment-elles le souffle qui anime leur engagement social et qui les garde mobilisées et motivées à changer le monde ? Quel sens du monde est contenu dans leur spiritualité ? » (CPMO, 2002 : 4.)

Cette recherche poursuivait quatre objectifs :

- 1 Écouter les expériences révélant le sens inédit de l'engagement social des personnes ;
- 2 identifier les nouvelles références (personnes, groupes, symboles et rituels) qui nourrissent le sens de l'engagement;
- 3 identifier les besoins de ressourcement des personnes engagées socialement;
- 4 vérifier leur intérêt à poursuivre une réflexion sur le sens de l'engagement social.

Une table ronde d'une durée de trois heures a été réalisée à Chicoutimi le 29 mars 2001. Nous avons assisté à cette table ronde en tant qu'observateur. Le CPMO a accepté de nous remettre le compte-rendu intégral de la rencontre. De ces données, le compte-rendu intégral de cinq informateurs a été retenu. Quatre de ces personnes avaient été actives dans la coalition. Un autre informateur a été retenu à cause d'un commentaire qui semblait pertinent pour cette recherche. Nous y reviendrons ultérieurement. Cet échantillon était donc composé de deux femmes et trois hommes. Deux personnes avaient moins de trente ans et les trois autres en avaient plus de trente. Toutes provenaient du milieu communautaire. Une était étrangère à la coalition ; une autre avait une année d'implication ; et deux avaient entre deux et six ans d'implication.

Tableau des informateurs

Source de données	Nbre	Âge 18-30/31-45/46-65	Genre M/F	Implication/ années - de 2 / 2 à 6 / + de 6	Milieu Synd / com /past
« prétest »	2	0/1/1	0/2	0/0/2	0/1/1
Focus gr. Chicoutimi	5	2/1/2	1/4	2/0/3	0/3/2
Focus gr. Alma	3	1/0/2	0/3	1/0/2	0/3/0
Entrevue	1	0/0/1	1/0	0/0/1	1/0/0
CPMO	5	2/3/0	3/2	1/2/1	0/5/0
Total*	15	5/4/6	5/10	4/2/8	1/11/3

*Le total ne correspond pas à la somme des colonnes, car un même informateur se retrouve dans le « prétest » et dans le « focus group » de Chicoutimi. Un autre n'était pas impliqué dans la coalition ; il y a donc une personne de moins dans la colonne implication.

L'analyse des données

L'interprétation des données a été réalisée à l'aide de la méthode de l'analyse de contenu. Il existe plusieurs définitions de cette méthodologie de recherche. Certains font ressortir davantage son aspect méthodologique dont celle de « ... A. Nadeau (qui) définit l'analyse de contenu comme étant « une méthode de classification ou de codification des éléments d'un message dans des catégories propres à mettre en évidence les différentes caractéristiques en vue d'en faire comprendre le sens ». (Mayer, Ouellet, 1991 : 510) L'analyse de contenu comprend souvent un volet quantitatif. La présente recherche n'en comporte pas. L'utilisation de cette méthodologie de recherche repose sur l'importance donnée à l'analyse de la communication humaine. Celle-ci peut être constituée de documents écrits ou sous forme orale. « La plupart des stratégies de recherche en analyse de contenu veulent répondre à la question suivante : qui dit quoi, à qui, comment et avec quel effet ? » (Kelly, cité dans Mayer, Ouellet, 1991 : 510.)

Les étapes de l'analyse de contenu sont différentes selon les auteurs. Mayer et Ouellet (1991) en définissent cinq en s'inspirant de la terminologie de L. Bardin (1986) :

1 La préparation du matériel ;

2 la préanalyse ;

- 3 l'exploitation (ou le codage) du matériel ;
- 4 le choix des unités d'enregistrement et de numération ;
- 5 l'analyse et l'interprétation des résultats.

La préparation du matériel

La préparation du matériel consiste à regrouper l'ensemble des documents à soumettre à l'analyse et à le préparer pour en faciliter le traitement. Il faut effectuer la retranscription des documents enregistrés. Pour notre part, cette étape a consisté en la transcription des échanges en « focus group » et de l'entrevue ainsi qu'au classement de notes d'observation.

La préanalyse

La préanalyse est la première étape du traitement des documents. Elle est en fait le premier contact avec les données qui permet au chercheur de prendre connaissance du matériel « brut » afin d'en dégager une vue d'ensemble et de cerner les principales idées émergeant du texte. Pour ce faire, on procède à des lectures successives des documents ou à l'écoute des enregistrements. « En somme, il s'agit de « dégager le sens général du récit et de cerner les idées majeures propres à orienter le travail d'analyse ». (Nadeau, cité dans Mayer & Ouellet, 1991 : 513.)

Pour réaliser cette étape, nous avons procédé à la lecture des documents ainsi qu'à la réalisation de trois fiches synthèses d'entretien. Nous avons également fait ressortir les idées principales qui se dégageaient des entretiens et réalisé un premier regroupement du texte autour de celles-ci. Cette étape inclut généralement la formulation d'hypothèses. Le développement de l'identité des personnes engagées socialement et l'importance du vécu communautaire nous apparaissaient à ce moment ressortir comme des facteurs importants pour la mobilisation et la définition du sens donné à l'engagement.

L'exploitation (ou le codage) du matériel

L'exploitation ou le codage du matériel débute par la définition d'une unité de sens. Pour ce faire, on analyse le texte en y retracant ses parties constituantes. L'unité peut prendre différentes formes : un mot, une phrase, un paragraphe. Elle représente un thème particulier. Tout le texte doit être décomposé en unité de sens.

Traiter le matériel, c'est le coder. Le codage correspond à une transformation des données brutes du texte. Transformation qui, par découpage, agrégation et dénombrement, permet d'aboutir à une représentation du contenu, ou de son expression, susceptible d'éclairer l'analyste sur des caractéristiques du texte. » (Bardin, cité dans Mayer & Ouellet, 1991 : 485.)

En cours de traitement des données, nous avons écrit des notes ou mémos pour conserver les liens perçus sur le moment avec la théorie ou les intuitions sur le contenu. Cela permet de soulever de nouvelles hypothèses qui peuvent être utiles à la recherche ou de dégager des pistes d'interprétation.

Le choix des unités d'enregistrement et de numération

Afin de traiter le matériel, il est nécessaire de procéder à la catégorisation. Il faut définir des catégories qui recouvrent l'ensemble des unités de sens. « Pinto et Grawitz rappellent que les catégories doivent provenir de deux sources principales : « du document lui-même et d'une certaine connaissance générale du domaine dont il relève. » (1967: 486) » (Mayer, Ouellet, 1991 : 488.) Dans notre travail, nous avons utilisé le modèle ouvert pour définir les catégories. « Dans le cas du modèle ouvert, il n'y a pas de catégories préétablies. « Les catégories sont induites du matériel analysé à partir du regroupement successif des énoncés en se basant sur leur parenté ou similitudes de sens les uns par rapport aux autres. » (1985: 74-75) » (Mayer & Ouellet, 1991 : 486.) La démarche de catégorisation permet également de faire ressortir les thèmes les plus souvent abordés.

Mais notons que, quel que soit le modèle retenu, les catégories établies devront répondre à cinq critères : l'exclusivité, l'exhaustivité, la pertinence, l'univocité et l'homogénéité. L'exclusivité signifie que le contenu à classer ne peut appartenir à plus d'une catégorie, alors que l'exhaustivité suppose que les catégories établies permettent de classer l'ensemble du matériel recueilli. Une catégorie est pertinente quand elle rend possible l'étude du matériel obtenu d'après la question et le cadre d'analyse retenus. L'univocité ou l'objectivité d'une catégorie signifie qu'elle a le même sens pour tous les chercheurs. Enfin, l'homogénéité est liée au classement du matériel, qui, comme l'a souligné Bardin, ne doit se faire que selon « un même principe de classification ». (Mayer & Ouellet, 1991 : 486.)

Il a été important à cette étape de réduire le nombre de catégories en les regroupant le plus possible afin de faciliter l'interprétation (pertinence). Il a également été nécessaire de définir chacune des catégories et de s'assurer une plus grande uniformité de correspondance entre les unités et les catégories (exclusivité). La définition des catégories permet de dégager des éléments utiles à l'élaboration du cadre théorique de la recherche. Un regroupement de certaines catégories est généralement nécessaire afin de permettre de construire une grille d'analyse en

portant attention au critère d'exhaustivité. C'est à cette étape que nous avons utilisé une approche quantitative pour cerner la récurrence des unités de sens selon leurs catégories respectives. Cela a facilité la hiérarchisation.

L'analyse et l'interprétation des résultats

L'analyse se réalise en retraçant les propos relatifs à chaque thématique identifiée pour en dégager une plus grande compréhension. Les catégories définies sont hiérarchisées et organisées sous quelques thèmes majeurs (pointes d'observation) qui se dégagent de l'ensemble. Un modèle théorique se dessine permettant de mieux comprendre la logique qui relie entre elles l'ensemble des catégories. Cette analyse procède par induction ; l'intuition du chercheur est ainsi mise à profit. Celui-ci doit être attentif aux éléments du texte qui permettront d'en dégager le contenu latent.

Tout doit être disponible pour l'analyse et les détails qui peuvent sembler insignifiants au départ peuvent devenir très importants. « Ce type d'analyse procédant de l'idée que tout a une signification implique également que l'analyse doit être exhaustive (...) tous les éléments du matériel doivent être analysés et doivent trouver leur place dans le modèle qui rend compte de l'ensemble (...). » (Michelat, cité dans Mayer, Ouellet, 1991 : 492.)

Présentation de la coalition⁵

La naissance de la coalition

À l'automne 1987, le gouvernement provincial dépose un projet de réforme de l'aide sociale. Celle-ci propose des changements majeurs qui auront comme conséquence d'appauvrir beaucoup de citoyennes et de citoyens de la région qui doivent recourir à l'aide sociale pour subsister. En réaction à ce projet de réforme, plusieurs groupes du milieu communautaire populaire autonome et du milieu syndical du Saguenay-Lac-Saint-Jean se rassemblent pour former la coalition régionale contre la loi 37. Des actions sont alors mises en place pour informer

⁵ Les informations qui concernent directement la coalition sont puisées dans les archives de celle-ci et en particulier dans un feuillet (sans titre) qui présente la coalition et qui est remis aux nouveaux membres.

la population sur les enjeux de la réforme et pour tenter de convaincre le gouvernement de revenir sur sa décision.

La nouvelle loi sur l'aide sociale (sécurité du revenu) a été adoptée malgré les actions menées par la coalition. Cette expérience a convaincu plusieurs personnes de la nécessité de se doter d'une coalition de façon permanente afin de se donner plus de pouvoir pour lutter contre les mesures appauvrissantes et les coupures dans les programmes sociaux. Une assemblée générale de la coalition tenue le 15 mars 1990 donna jour à une coalition de lutte contre les politiques contribuant directement à l'appauvrissement d'une partie toujours plus importante de la population sous le nom de *Solidarité populaire Saguenay-Lac-Saint-Jean*.

Le contexte sociopolitique.

Au plan provincial, on assiste à la crise de l'État-providence. L'État transforme sa mission en devenant « accompagnateur » plutôt qu'« entrepreneur » (Dionne & Tremblay, 1999 :90). Les pays riches qui avaient connu depuis le début du siècle une croissance des dépenses sociales s'orientent depuis environ deux décennies vers une diminution de ces dépenses au profit d'une réduction de la dette publique et des impôts. Les années 60-70 avaient connu des luttes sociales dans un contexte de croissance des dépenses sociales qui ont donné naissance à de nouveaux services publics. Les années 80-90 donneront lieu à des luttes pour conserver les acquis sociaux (ibid.).

Parallèlement, il y a une croissance et une diversification des groupes populaires et communautaires (Bélanger & Lévesque, 1992 : 725). Beaucoup de ces nouveaux organismes s'orientent vers le service direct à la population et viennent combler les besoins à la suite du désengagement de l'État (ibid.: 737.). Cette émergence s'accompagne d'un sous-financement des groupes communautaires et populaires autonomes. En région, le conflit entre ces groupes et l'État se situe dans les mesures de contrôle social envers les personnes qui recourent au soutien de l'État et dans les mesures appauvrissantes pour ces mêmes personnes.

(...) comme le suggère Lévesque (1985), la constitution de comités de citoyens ou des organisations communautaires constitue une réaction aux conséquences négatives de l'implantation de l'État-providence. Or, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, il a fallu attendre la fin des années soixante-dix et le début des années quatre-vingt pour assister à la mise sur pied d'un mouvement social relativement structuré et influent. Aussi, à la différence des autres cas évoqués, dans cette région, la constitution des mouvements sociaux répond-elle moins aux conséquences de l'implantation de l'État-providence qu'à la crise de celui-ci. Une foule d'organisations s'est constituée dans le contexte du

repli combiné de l'État et du capital monopoliste du domaine du développement régional. (Klein, 1989 : 351.)

Les membres qui la composent.

Solidarité populaire est une coalition qui regroupe plus de cinquante organismes provenant des milieux suivants : communautaire populaire autonome, syndical, pastoral, organisation communautaire en CLSC et mouvement étudiant.

Ses objectifs :

- 1 Contribuer à la lutte contre la politique de coupures dans les programmes sociaux des différents gouvernements ;
- 2 contribuer à la lutte contre les mesures appauvrissantes qui affectent les conditions de vie des classes populaires de notre région ;
- 3 contribuer à la promotion d'une révision de la fiscalité permettant de contrer les inégalités croissantes en assurant un meilleur partage de la richesse ;
- 4 promouvoir la citoyenneté, la démocratie et la solidarité en lien avec le projet de société véhiculé dans la Charte d'un Québec populaire.

La coalition est riche d'une diversité de groupes provenant de milieux variés. Les groupes y adhèrent volontairement. Les personnes qui participent aux rencontres le font en tant que représentantes de leur organisme. Il est important de préciser que leur engagement ne se fait pas à titre personnel. Cependant, le choix des délégués au sein des groupes se fait souvent par intérêt personnel pour la lutte à la pauvreté.

Ses actions

Plusieurs actions ont été réalisées par *Solidarité populaire* dans la suite de ses objectifs énumérés ci-haut. Voyons concrètement les principales actions qui ont été portées par la coalition.

- a) La participation au Rassemblement S.O.S. (Saguenay-Lac-Saint-Jean Opération Solidarité) qui organisa une marche pour l'emploi le 3 mai 1992. Une tournée d'information régionale contre la réforme de l'assurance-chômage (Loi C-31, C-105 à l'hiver, enfin la Loi C-111, puis la Loi C-37 en 1995). La participation à la coalition régionale contre la réforme de l'assurance-chômage (1996).

- b) Mise sur pied d'un comité de vigilance (1995-1996) dans les médias pour veiller à ce que les médias ne soient pas discriminatoires envers les minorités et les personnes assistées sociales. C'est à une époque où un animateur de radio s'en prenait à la *Ligue des droits et libertés*.
- c) Les nombreuses prises de position contre les mesures de contrôle et/ou d'appauvrissement chez les plus démunis (habitation, loyer modique).
- d) La coalition a collaboré à la réalisation de *La Charte d'un Québec populaire (Solidarité populaire Québec, 1994)* en participant aux audiences de la Commission populaire itinérante sur le « Québec qu'on veut bâtir », à l'automne 1991, et en publiant un rapport régional (automne 1993).
- e) Le jeûne à relais du refus de la misère en vue d'influencer le gouvernement lors du Sommet de Montréal sur l'économie et l'emploi en 1996. Cette intervention comprenait également des actions de sensibilisation, la signature d'une pétition et deux conférences de presse.
- f) Une mobilisation avec conférence de presse (1995-1996) contre l'implantation de l'entreprise « Le Village des valeurs » qui venait accaparer une partie des ressources des comptoirs vestimentaires.
- g) La participation aux États généraux du mouvement populaire et communautaire autonome : un colloque est réalisé en 1997, suivi de journées thématiques sur le partenariat, le projet de société, les droits et libertés et le financement.
- h) Une implication active au Conseil régional de concertation et de développement, et maître d'œuvres de stratégies pour la reconnaissance du mouvement communautaire et populaire autonome comme partenaire social au développement régional.
- i) Le projet d'une loi pour l'élimination de la pauvreté au Québec devient un objectif important de la coalition en 1998-1999. Il y a eu des consultations publiques régionales, la signature de la pétition, des lettres d'appui de groupes et d'organismes, une manifestation à Québec le premier mai 1999 et le dépôt de la pétition à l'Assemblée nationale le 22 novembre 2000.

- j) La participation à diverses consultations publiques : les États généraux sur la réforme des institutions démocratiques (2003), la commission parlementaire précédant l'adoption de la loi 112 (2002), le chantier de l'économie sociale, le sommet de Montréal sur l'économie et l'emploi (1996).
- k) La question de la fiscalité, qui fait partie de la plate-forme politique de *Solidarité populaire Québec 1999-2001* en vue d'une répartition plus équitable de la richesse, a été intégrée au plan d'action annuel de la coalition. Cette dernière s'est opposée aux baisses d'impôt et au remboursement de la dette pour privilégier le réinvestissement dans les programmes sociaux.
- l) Organisation d'activités (débats, conférence de presse, etc.) afin de faire valoir les positions de la coalition lors d'événements politiques d'actualité tels que la présentation des budgets provinciaux, les élections, etc.

Ses moyens d'action

Les moyens d'action de la coalition sont variés. Les stratégies utilisées visent le plus souvent à sensibiliser l'opinion publique. C'est pourquoi on a eu recours à des manifestations, à des conférences de presse, à des communiqués de presse ou à des lettres d'opinion. Les campagnes électorales et le dévoilement des budgets ont été des moments privilégiés pour effectuer des déclarations publiques.

D'autres actions étaient dirigées plus directement vers les élus : la présentation de mémoires aux consultations publiques comme la fiscalité et le Sommet de Montréal sur l'économie et l'emploi, la signature de pétitions et l'envoi de lettres d'appui. La concertation avec le CRCD a été utilisée pour influencer les politiques régionales en terme de stratégie de développement. Il y a eu également de la sensibilisation quant à nos habitudes de consommation en faisant la promotion de « l'achat chez nous ».

La campagne de vigilance envers les médias était assez inédite. Il s'agissait de faire des appels aux entreprises dont les publicités étaient diffusées à la radio pendant une émission où l'animateur utilisait des propos discriminatoires envers certains groupes de personnes (les personnes assistées sociales entre autres).

Et il ne faut pas oublier deux stratégies essentielles dans la coalition qui sont la diffusion d'informations à l'interne dans les groupes et les différentes formations pour augmenter la conscientisation sur différentes problématiques sociales.

Les facteurs qui influencent la mobilisation des représentants.

La constitution de l'identité des engagés sociaux

L'identité

Certains témoignages montrent que l'engagement social est un mode de vie qui s'applique à l'ensemble de l'existence. Il se réalise principalement dans le travail fait avec beaucoup de conviction, mais également dans nos manières de vivre en société. On se questionne sur les habitudes de consommation. On veut être cohérent avec les idées que l'on propose. Par exemple, favoriser des commerces locaux plutôt que de grandes chaînes d'alimentation. On trouve important de s'informer adéquatement même à la maison. Les exigences sont parfois très grandes.

Tu vois avant j'allais toujours faire mon épicerie à (village) maintenant j'arrête chez Maxi. Mais avant c'était un choix que je faisais et quand j'avais fait ma carte des relations y a presque dix ans je me rappelle que ces affaires-là je les avais mises dans mes choix politiques. Aller à l'épicerie à (village), c'était politique. C'était l'achat le plus près de chez nous par exemple. Alors là, je sens que même ça je le fais moins qu'avant. Quoique j'essaie d'aller à la pharmacie à (village); c'est un choix que je fais d'acheter là plutôt qu'en ville.

Yvette

Le milieu transmet subrepticement ses exigences comportementales : l'écoute de certains médias, la participation à différentes activités comme les mobilisations, la participation aux activités de financement, etc. En même temps, beaucoup de personnes sont conscientes de l'exigence de leur travail et reconnaissent le besoin de se retirer pour retrouver un certain équilibre de vie et se reposer. Un autre élément évoqué concerne les relations affectives privées. Les personnes se retrouvent souvent avec un conjoint ou des amis qui proviennent du réseau communautaire. Il y aurait un besoin de partager avec d'autres ses valeurs profondes, ses convictions. D'autres indiquent leur difficulté à « affronter » leur milieu social privé à cause des

divergences idéologiques et des confrontations que cela peut occasionner⁶. Dans ces circonstances, la coalition peut devenir un lieu de ressourcement pour sortir de l'isolement et refaire ses forces.

Tu sais, tu retrouves du monde qui ont le goût de faire les mêmes choses que toi. Dans le quotidien, avec leur chum, la famille, c'est pas des affaires nécessairement que tu retrouves. Y sont plus terre-à-terre ou sont moins sensibilisés à des affaires comme ça. Tu sais, t'essais quand même de leur donner le goût de ... au moins qu'y allument sur des petites affaires mais c'est pas facile. Ça fait que quand t'arrives dans un mouvement de même tout le monde c'est ça t'as pas besoin de forcer tout le monde est là, tout le monde est convaincu. T'sais, fait que ça vient comme euh... te dire, t'sais c'est correct. T'sais, c'est comme te renforcer, te dire que t'es pas tout seul à penser à des affaires de même pis à vouloir que la société soit plus juste, plus égale, plus solidaire, plus... Pis en même temps, ben ça ramène aussi par rapport au travail parce que c'est sûr si on fait un travail comme ça, je parle pour moi aussi, dans le sens que, dans le communautaire, tu recherches quelque chose aussi pour toi. Mais veut veut pas, on décroche pareil.

Line

Mais en même temps, comme Justine le disait, ma gang c'est vraiment le communautaire, j'ai pas énormément d'amis non plus, mais quand je vois ces gens-là je suis toujours content de les voir, puis c'est des connaissances, mais on a quelque chose en commun, toute la profondeur.

Carl

Comme Justine disait tout à l'heure aussi, elle, elle est mariée avec quelqu'un qui est aussi quelqu'un d'engagé, bien moi c'est un peu ça dans ma vie aussi, je suis avec quelqu'un qui est engagé socialement. Bien c'est ça, on peut se nourrir aussi entre nous, puis c'est un peu tout ça.

Olivier

Les personnes engagées socialement ont développé des appartenances multiples selon leur individualité propre. Même si leur engagement social transcende leur vie professionnelle pour colorer leur vie privée, elles ont trouvé le moyen de multiplier leurs lieux d'intérêt et de la sorte prendre une certaine distance envers les causes sociales qu'elles défendent ce qui leur permet de ne pas en faire un absolu. Certaines personnes reconnaissent la particularité de leur travail et

⁶ Parmi les facteurs qui permettent de persévérer dans l'engagement social, le soutien des proches en est un des plus déterminants. (Neveu, 1996 : 77)

décident de créer une séparation nette entre la vie professionnelle et la vie privée en refusant par exemple tout travail bénévole d'organisation sociale et en consacrant leur temps libre aux loisirs et à nourrir les amitiés. Pour d'autres, la famille est un autre lieu d'appartenance qui demande de la disponibilité; et celle-ci devient un critère pour circonscrire les activités militantes à un espace défini de leur vie. L'engagement social devient ainsi pour certains une profession. Le modèle du militant qui se consacre totalement à une cause au point de délaisser sa famille est moins bien reçu dans la société actuelle. D'autre part, les causes sociales sont multiples. Les personnes portent plusieurs causes en leur donnant une importance différente selon leurs intérêts personnels.

Moi je pense que le milieu de travail c'est quand même un milieu qui demande beaucoup. (...) Moi, c'est ce qui fait en tout cas que, moi, je n'ai pas d'autre engagement précis en-dehors, c'est que, moi, j'ai l'impression que ma tête a travaillé toute la semaine, pis c'est comme si les autres engagements doivent être, t'sais y ont pas besoin de ma tête. (...) y faut que je décroche et que je me change les idées pour être bien avec ce que j'ai choisi et bien défendre ce que je fais tout le temps, mais j'ai besoin de faire comme une séparation entre les deux.

Églantine

(...) je vais faire des choix selon ma vie personnelle aussi. Ce qui va me demander de quitter, mettons deux jours, ça ça me tente moins. Ça c'est en lien plus avec ma vie personnelle que mon travail.

Émilie

Moi, l'autre élément que je remarque, en y pensant et en vous écoutant, c'est en dehors de mon travail, politiquement je ne suis pas engagée. Autant que je m'engage fort dans mon travail pour un changement de société, je remarque que quand c'est le temps par exemple d'aller au Bloc québécois ou d'aller au RAP⁷ bénévolement j'y vais moins. Pourtant, c'est mon travail, on dirait qu'en dehors du travail, après ça on dirait que c'est comme assez, je décroche, j'ai plus le goût de continuer.

Yvette

Ce qui est travail est souvent collé à un changement de société. Pis je suis payée pour faire ça, moi, tandis que d'autres vont travailler à une usine ou à l'hôpital pis après y

⁷ Rassemblement pour une alternative politique (RAP), il s'agit d'un regroupement politique de gauche (politique provinciale au Québec).

vont s'impliquer dans un syndicat, dans les groupes. Nous autres, c'est nous autres qui fait comme marcher la patente.

Yvette

Le langage est un élément important de l'identité qui favorise ou non l'appartenance. Un informateur utilise l'image de la famille pour signifier une identité commune fondée sur le langage. Dans cette citation, le mot langage a peut-être un sens plus large que le vocabulaire, on pourrait parler de vision du monde, d'idéologie. Mais c'est quand même avec les mots que l'on exprime ces réalités. On dit également que le discours est en reconstruction constante en fonction de la réalité sociale telle que perçue et analysée dans la coalition.

Et avec ces gens-là (la coalition), moi c'est ce que je dis souvent, pour moi c'est plus des gens de ma même famille que des gens par exemple, quand je vais dans (mon organisation), où pourtant on est supposé avoir les mêmes valeurs mais on ne parle pas le même langage.

Yvette

Moi, c'était tout l'intérêt aussi d'adapter le discours syndical avec la partie sociale plus intégrée à la société.

Serge

La pensée sociale de l'Église, c'est un beau lieu d'articulation pour ça. Pour se refaire notre discours, notre discours social comme on appelle.

Joseph

Au moins, ça mène à un discours nouveau, un discours pour faire comprendre les autres ...

Suzie

D'autre part, il arrive que les gens ne se sentent pas intégrés au sein du groupe. Le langage utilisé est parfois une barrière pour des personnes qui ne maîtrisent pas les termes utilisés par des intervenants. Ces termes sont difficiles, car ils correspondent à la culture du milieu de travail. *Solidarité populaire* comprend des membres venant de plusieurs horizons, ce qui apporte une difficulté supplémentaire. En plus des références à des sigles pour désigner des organismes, il y a les références personnelles sur la vision du monde, des rapports sociaux et plus particulièrement de l'intervention sociale et politique. Tout cela se traduit dans des concepts qui doivent être assimilés par les différents participants afin de comprendre les discussions et les

enjeux et de s'intégrer dans la dynamique du groupe. C'est pourquoi une période d'intégration, plus ou moins longue selon les acquis culturels des individus, est nécessaire afin de développer une appartenance au groupe.

Au début, quand j'ai commencé à *Solidarité populaire*, j'avais aucune motivation, je ne comprenais absolument rien. Je peux dire que ça m'a pris certainement deux ans de réunions avant de comprendre quelque chose. (...) D'abord des organismes communautaires, j'en avais jamais entendu parler avant de m'en venir ici. Je savais même pas que ça existait.

Julie

Au début c'était comme Julie, j'étais complètement mêlée. En plus que j'arrivais dans le milieu communautaire. Je comprenais absolument rien. Ça m'a pris quelques réunions avant de comprendre le sens.

Anne

Tu comprends pas tous les enjeux, c'était pas évident tout comprendre le fonctionnement ni bon tout ce qui peut se débattre. Là, après une année, j'suis contente (...) même si tu comprends pas tout, les gens t'appuient les gens y te démêlent tranquillement pas vite dans les pauses. C'est vraiment de l'éducation populaire qu'on se fait à nous autres mêmes aussi, moi ça me sensibilise parce que ça fait pas dix ans que je travaille dans le milieu communautaire.

Émilie

Plusieurs témoignages convergent vers l'idée d'une idéologie commune dans la coalition. Il semble ne pas y avoir beaucoup de divergences. On mentionne comme positif et stimulant de se retrouver avec des gens qui pensent comme nous. Être d'accord, penser la même chose, s'entendre aisément devient une source de motivation comme si cela correspondait à un besoin.

On était beaucoup à penser la même affaire, à être ensemble. Ç'a été un beau moment d'action en tant que tel sur une même cause qui était l'assurance-emploi.

Églantine

Mais ce qui est le fun c'est qu'on partage, on peut se permettre ensemble de partager un rêve qui est commun, peut-être pas pareil, copie conforme, mais qui a des points de ressemblance, c'est pour ça qu'on se rassemble autour de ça⁸.

Mario

C'est le rassemblement, c'est de voir que tout le monde, s'il y a quelqu'un qui avait demandé en passant avec un micro, puis un Vox Pop, bon, qu'est-ce que tu viens faire ici?, on aurait tous dit la même affaire. On vient appuyer le mouvement des femmes, on vient revendiquer la fin de la pauvreté, des mesures concrètes pour éliminer la pauvreté, l'augmentation du salaire minimum. (...) Mais c'est vraiment le point commun, tout le monde était là pour la même raison, c'était spécial, la même énergie. S'il y avait une aura, elle aurait eu toute la même couleur partout⁹.

Carl

À d'autres moments, on reconnaît les difficultés à vivre la solidarité dans la coalition. On se sent plus proche de certains groupes que d'autres. Par exemple, le milieu syndical est parfois spécifié comme un acteur plus divergent. Parfois le « nous » signifie les organismes communautaires en opposition au « eux » les syndicats. On voit que l'appartenance peut avoir différents degrés. Ces distinctions peuvent être subjectives selon le groupe qui définit ses appartенноances. Par exemple, on parlera du communautaire comme s'il s'agissait d'une culture uniforme; pourtant, des travailleurs dans des organismes de défense des droits peuvent être plus proches au niveau des idéologies des représentants syndicaux que des travailleurs dans des organismes communautaires qui se spécialisent dans des domaines caritatifs.

⁸ Ce commentaire concerne le mouvement social dans son ensemble et non seulement la coalition.

⁹ Dans cette réflexion, il était question de l'expérience de la marche des femmes.

Mais j'ai vraiment... moi ce qui me motive c'est comme de dire, ben au moins quand on va s'asseoir, on le sait que tout le monde va être à peu près d'accord à, o.k. on travaille la loi pour l'élimination de la pauvreté, on est tous en accord avec ça, y a personne qui est là, pis qui dit ouin mais moi y m'semble que je ne ferais pas ça comme ça. Tout le monde fait la même chose dans le même sens et c'est très rare qu'on retrouve ça. La même affaire pour les budgets, on est tous à peu près d'accord sur les mêmes choses, pis on le voit bien la différence quand on voit les autres arriver avec nous, par exemple le milieu syndical. Comme par exemple le budget, on les voit arriver bon... (avec) une autre façon de voir les affaires. Mais nous autres, on dit à peu près tous la même affaire et ça c'est plutôt rare.

Églantine

Les « causes sociales » sont devenues dans la coalition des « marqueurs d'identité ». En ce sens, les autres éléments culturels deviennent secondaires. Ainsi, on peut se reconnaître la même identité avec d'autres personnes de religions et d'origines différentes, car les personnes luttent pour les mêmes causes. On peut ainsi surmonter de grandes différences culturelles pour se réunir autour de certaines similarités idéologiques. Ce qui est souvent commun au plan de l'idéologie, c'est la vision de transformation sociale. C'est ainsi qu'un agent de pastorale nomme la contrainte qui consiste à ne pas partager des motivations idéologiques profondes. Bien que cela soit important dans le cheminement de la personne en question, cela ne l'empêche pas de développer un véritable sentiment d'appartenance au groupe.

Nous autres nos choix, notre choix, le projet de société est porté par des motivations profondes au niveau de la foi. Ça, la contrainte là-dedans, on peut pas nécessairement toujours faire trop afficher ça, nos options de foi, pour pas contraindre, provoquer, offusquer parce qu'on est pas toujours dans les mêmes sources ou dans les mêmes motivations.

Joseph

Un agent de pastorale dit avoir plus d'appartenance avec le milieu communautaire qu'avec l'Église. Pourtant, les sources idéologiques profondes de son engagement sont bien différentes de plusieurs personnes dans la coalition. C'est donc dire que pour cette personne, la vision de changement social prime la dimension chrétienne partagée au sein d'une communauté de foi. La coalition peut également permettre à des personnes de se sentir intégrées dans un mouvement social ou dans un projet de société. Ainsi, on ne se sent plus seul, on se sent partie prenante d'un projet global avec une multitude de personnes.

Mon dieu comme tu parles, on est dans nos organismes, on a nos affaires. On pourrait très bien hein! sans être membre de rien, pis sans être participant à rien d'autre, continuer dans notre (organisme) on aurait une année bien remplie quand même. Ça

nous met en action, ça nous met dans la partie aussi. Ça nous fait participer à ce projet de société-là et à toutes les actions qui sont menées, ça nous met dans les premières lignes, je dirais.

Émilie

Nous autres, on a un point de vue sur ce qui se passe dans le (...) Québec, c'est notre région. On a un point de vue, on a l'impression qu'on apprend ce qui se passe (...) donc ça nous reste, pis ça nous réveille aussi, pis ça nous apporte à des actions, ça nous porte à savoir ce qui se passe. C'est sûr que dans les organismes on sait ce qui se passe partout.

Suzie

Nous avons retenu un témoignage d'une personne étrangère à la coalition, mais qui a participé à un «focus group» dans lequel étaient présents des membres de la coalition. Ce dernier est intéressant, car il se situe en rupture avec les autres. En fait, la personne s'en prend à l'absence de divergences idéologiques affirmées dans le monde communautaire. Celle-ci s'exprime sur l'idéologie qu'elle trouve contraignante. Elle aimeraient qu'il soit possible d'avoir des espaces de débat dans le milieu communautaire, mais cela est plutôt évité. Le milieu est exigeant et ne tolère pas les écarts de pensée. Lors d'une rencontre de la coalition, une personne a également souligné l'absence de débat dans la coalition.

Moi, j'aime aller dans des congrès et souvent c'est chapeauté par une organisation, moi je trouve qu'on l'a pas beaucoup dans le milieu communautaire, je trouve que tout le monde est comme un petit peu sur la même idéologie où ça pense quand même assez pareil. Il y a des formations, mais il n'y a pas beaucoup de débats, je trouve, puis on ne se permet pas d'être en désaccord, comme si c'était tout d'un coup, on fait plus partie de la gang....

Sophie

La communauté

Pour beaucoup de participants, il y a un intérêt personnel à s'investir dans la coalition. On a hâte de participer aux rencontres. On y retire un certain plaisir qui est très souvent lié aux relations entre les personnes. Cet aspect donne un caractère spécifique à la coalition qui est peu présent dans d'autres regroupements selon les propos de certains informateurs. On souligne à plusieurs

reprises que le moment du dîner est une occasion favorable pour créer des liens entre les gens, pour mieux se connaître individuellement, pour parler de soi et ainsi s'intégrer au groupe¹⁰.

Au début moi j'étais la nouvelle j'étais hyper gênée. T'sais pendant les dîners, j'ai connu tout le monde presque. Un moment donné tu vois que t'es dans gang.

Anne

C'est ça moi j'ai tout le temps hâte. T'sais, quand c'est *Solidarité populaire*, j'ai tout le temps hâte d'y aller. Au début, c'est sûr, tu connais moins de monde, mais ça va vite t'sais, le monde est tellement tellement ouvert, tellement social que ça va, c'est facile. (...) Pis je me dis je pars toute la journée, pis ça va être le fun, pis on va parler, pis y va y avoir plein de monde.

Line

Pis avec les années, c'est tellement plaisant parce que tu rencontres toujours le même monde. Pis tu crées comme un lien d'amitié quand t'arrives là, tu te sens aimé.

Julie

Y a le fait aussi qu'on a développé, moi ça fait depuis six ans que je suis là, y a des liens avec les personnes qui sont présentes aussi. Y a des personnes que j'aime beaucoup beaucoup et que je ne vois pas beaucoup en dehors de *Solidarité populaire*.

Églantine

C'est sûr que ça crée des liens pis c'est intéressant, quand t'arrives ailleurs ben oui on se sent inclus, on fait partie de ... t'sais. Ça, je le sens encore plus après un an. Quand j'arrive ailleurs je connais des visages, je sais de quoi les gens y vont parler ...

Emilie

La coalition est pour certains un moyen de rencontrer des gens et développer des relations interpersonnelles enrichissantes tant et si bien que pour certaines personnes leur réseau de relations de travail est un des principaux réseaux où elles créent des amitiés. Plusieurs se définissent comme des personnes qui aiment particulièrement être en groupe, créer des relations interpersonnelles au sein de leur travail. Cependant, même si l'on tient à établir des relations

¹⁰ Notons que certains moments ou événements sont soulignés par des petits rituels dans la coalition dont les débuts et les fins d'année.

agréables entre les personnes et à avoir du plaisir à participer, on ne veut pas sacrifier les réalisations concrètes pour atteindre les objectifs de la coalition.

C'est quand même plaisant, dans le fond, parce que c'est à peu près le seul regroupement que je vois où (...) (par exemple) je reviens au dîner. On sort de la réunion, on va dehors, on prend une marche en même temps, on va manger, on communique ensemble, pis après ça, on s'en vient pour terminer la réunion. Je trouve qu'il y a de tout en même temps. Y a de tout. Y a du sérieux, pis y a du moins sérieux, pis y a de l'utile, pis y a de l'agréable pis...

Julie

Alors, c'est que vraiment, dans mon travail, dans mes engagements, il y a beaucoup d'amitiés, y a beaucoup de liens que j'ai créés avec les personnes. Pour ça, moi, ça confirme une de mes missions, mon projet de fond qui est d'essayer d'aimer là où t'es et d'être bien avec les gens là où t'es, pis que c'est important cette relation-là, d'apprécier les gens. Ça, je l'identifiais dans mon projet de fond comme quelque chose d'important. Je remarque que mon travail, mes engagements me prennent beaucoup de temps. Tout ce qui reste en dehors de la famille, pis en dehors de mes amis, c'est toujours (le) travail.

Yvette

Moi, ce qui me nourrit en premier, c'est l'énergie que les gens qu'on s'apporte entre nous. Moi, je suis quelqu'un de très social, donc je pense que je virerais fou à rester dans le bureau tout seul, je me ramasserais je ne sais pas où, je ne serais pas capable, il me manquerait quelque chose.

Carl

Le ressourcement

Le ressourcement est une expérience où l'on s'alimente en sens et en motivation pour poursuivre le travail. Il se réalise souvent sous la forme d'une rencontre qui permet une lecture collective de l'expérience vécue. Pour certaines personnes, le ressourcement se réalise lors du partage des projets portés par les organismes qui composent la coalition. Les échanges permettent l'émergence de nouvelles idées applicables par d'autres participants. Le fait aussi de rencontrer ses pairs, d'entendre chez d'autres personnes des opinions semblables aux siennes, permet de renforcer ses convictions personnelles en écartant le doute présent d'avoir des idées erronées ou irrationnelles. Cela permet de ne pas « décrocher » des rêves et des valeurs que l'on porte et de ce que l'on veut être comme personne en travaillant dans le milieu communautaire. La coalition aide à demeurer « connecté » avec le monde communautaire plus particulièrement et probablement aussi le monde syndical (même si ce n'est pas exprimé aussi explicitement).

Ça fait que quand t'arrives dans un mouvement de même (...) tout le monde est convaincu. (...) ça vient comme te dire c'est correct. C'est comme te renforcer, te dire que t'es pas toute seule à penser à des affaires de même, pis à vouloir que la société soit plus juste, plus égale, plus solidaire...

Line

(...) je pense que justement, c'est une coalition qui permet vraiment de toucher plein de points de vue, de se faire une thèse sur beaucoup de points de vue, de lutter, aussi de rester dans l'actualité, (...) à rester dans des implications pour les dix prochaines années, comme ça peut répondre, peut-être.

Olivier

Le travail au sein d'un organisme porte souvent sur des problématiques bien précises. On intervient pour aider une clientèle souvent dans une approche individuelle. Le travail quotidien ne permet pas toujours de percevoir l'apport des intervenants dans l'évolution de la société. On peut se questionner sur le sens des efforts et de l'action apportés. Certaines personnes peuvent aussi sentir qu'elles interviennent sur les symptômes et non sur les causes des problèmes sociaux. Le fait de travailler en coalition, de revendiquer des changements dans les structures sociales donne une dimension plus systémique à l'implication sociale. Les personnes trouvent dans la coalition des réponses à des questions fondamentales : pourquoi le mouvement communautaire est-il aussi important ? pourquoi désirent-elles y poursuivre leur engagement ? Le travail en coalition aide à durer dans l'action, il alimente le goût de poursuivre les luttes sociales.

Des fois t'es dans l'organisme, on a de la job par-dessus la tête, des fois on oublie un peu ces petites luttes-là, les petites revendications pis ça, ça nous ramène à pourquoi le mouvement communautaire est aussi important pis pourquoi on a le goût de continuer.

Line

Ça fait que quand j'ai rencontré, moi, *Solidarité populaire Saguenay-Lac-Saint-Jean* qui débutait, où comme moi je débutais aussi une carrière dans l'action collective, bien ça m'a, c'est venu me chercher en tabarouette, puis c'est vrai que ce que Carl il dit, tu vas vraiment chercher de l'énergie, tu ne te sens plus tout seul, puis pour, en fait, beaucoup de travail social individuel, c'est frustrant parce que tu as un petit peu l'impression que tu as aidé des gens, mais tu as donné une petite goutte à une personne toute seule (...) j'ai mordu dans *Solidarité populaire* quand j'ai vu naître les mobilisations, les regroupements d'organismes communautaires, même le communautaire, il faisait du travail social individuel dans ce temps-là, il ne faisait pas des luttes collectives dans les années 80, ça fait que moi ça été un bonheur de voir, au milieu des années 90, renaître l'action collective...

Lucette

La motivation

Nous définissons la motivation comme les facteurs conscients qui donnent de l'intérêt pour l'engagement social et qui poussent à agir. Une source importante de motivation est puisée dans les relations vécues entre les personnes et les organisations. Il y a une richesse présente dans le nombre et la diversité des organisations actives. On indique à la fois les personnes et les organisations. Comme si les deux apportaient quelque chose de plus. On nomme à plusieurs reprises la dynamique présente au sein du groupe comme source de motivation. Le partage de projets ou de réalisations est aussi stimulant pour les personnes. C'est un mode d'apprentissage, une manière de favoriser la créativité dans les organismes. Il y a un intérêt pour les échanges entre organisations à la fois pour la représentante, le représentant – à cause entre autres des connaissances acquises – et pour l'organisation qui profite de cette forme de « réseautage » par l'apport d'alliances utiles et par la formation de son personnel.

C'est sûr, quand on entendait parler de projet ça nous motivait parce que dans le temps y avait un petit peu moins d'organismes qu'aujourd'hui, donc *Solidarité populaire* c'était notre groupe, où on apprenait beaucoup de choses, puis qu'on revenait avec ça, on avait des idées hein.

Suzie

Ce qui me motive à participer. Moi j'aime ben ça la dynamique du groupe. Y a toutes sortes d'organisations dans ça. Ça nous permet, comme j'ai dit un peu au début, de tisser des liens avec toutes ces organisations-là.

Serge

C'est sûr que dans un bureau, on apprend pas tellement. Mais y faut que tu sortes, pis ça te fait du bien aussi parce que ça te motive. Faut être motivée parce que dans nos bureaux c'est un peu dur des fois. Pis quand on passe notre temps à se battre pour

vivre, pis tout ça. La lutte, pis en tout cas, quand tu vois des gens motivés, puis moi j'aime bien la participation des syndicats, pis tous les regroupements qui y a, la pastorale, pis tout.

Suzie

C'est un lieu privilégié d'insertion pour la pastorale sociale dans le réseau communautaire.

Joseph

La motivation vient également des actions réalisées et de la mobilisation sociale. On insiste sur l'importance des actions collectives : les manifestations, les marches. Elles permettraient de redonner de la vigueur aux personnes dans leur travail quotidien. On aime être dans l'action, près de l'actualité sociale et informé des événements et des enjeux qui auront des impacts sur les différents organismes, leur clientèle et l'évolution de la société. On décèle chez les personnes la conscience de la nécessité d'être actif et efficace au bon moment, « être à l'affût » selon une expression évocatrice utilisée à plusieurs reprises. La lutte à la pauvreté est aussi un objectif stimulant. Un autre élément mentionné est que la coalition permet d'atteindre des objectifs de l'organisation que l'on représente.

Pis je pense que la motivation première, en tout cas pour continuer avec *Solidarité populaire*, c'est que *Solidarité populaire* c'est une place où il y a des actions, pis de la mobilisation face à la pauvreté. Donc nous (dans notre organisme) c'est un sujet qui nous touche beaucoup aussi, bien ça nous permet tout le temps d'être à l'affût des nouveaux développements, pis je pense que c'est quand même une des principales motivations qu'on a d'continuer avec *Solidarité populaire*.

Anne

Moi en tout cas, c'est un lieu pour prendre des pancartes. (Rires du groupe.) Aller dans la rue, défendre des causes. Ça, ça me motive énormément.

Joseph

L'implication dans la coalition vient aussi renforcer le travail des représentantes et des représentants qui est réalisé dans des groupes. D'abord par la formation et les connaissances

acquises et aussi en stimulant l'intérêt pour l'engagement social, ce qui peut aider des personnes à poursuivre leur travail à plus long terme.

Ah! oui, je suis allée à tous les colloques. Je pense que je suis allée à trois colloques sur la Charte¹¹ c'était très très motivant, je pense que ça été pas mal dans les débuts. On trouvait aussi de l'information sur ce qui se passait, chacun parlait de ses projets. Je trouvais que c'était motivant *Solidarité populaire*.

Suzie

(...) je suis tout le temps contente d'y aller et j'apprends beaucoup à travers ça. Fait que mon intérêt est là. Ça me rapporte autant au niveau de l'organisme qu'au niveau personnel. Moi ça développe mes connaissances (...) du milieu.

Anne

La possibilité de prendre la parole, d'avoir droit au chapitre dans une organisation souple dépouillée de structure hiérarchique et de procédures très encadrantes, en fait une structure participative, est un élément qui donne de la motivation à certaines personnes lors des rencontres de la coalition.

En plus que la réunion se vit très bien sans avoir de directeur – même si y a un animateur – pis en plus y a beaucoup d'humour, pis c'est quand même assez léger. C'est ça qu'il y a de mieux qu'avoir une tonne de papier, pis de toute façon on a même pas le temps de les lire.

Anne

Verbaliser c'est bien, je trouve ça bien moi d'avoir des réunions verbalisées. Que c'est pas juste une personne qui est en avant, pis que c'est elle qui mène la réunion, pis qui dicte quoi faire, pis non moi je trouve que *Solidarité populaire* c'est peut-être difficile pour le regroupement, mais y a pas de directeur, pis y a pas de vice-président, pis c'est vraiment malléable.

Julie

¹¹ *La Charte d'un Québec populaire*, 1994.

Le plaisir

Le plaisir est une valeur importante exprimée par quelques personnes. Elles désirent lui accorder une place prépondérante en réalisant leur engagement social. On voit également l'importance que les activités réalisées soient attrayantes, qu'elles se réalisent dans la joie. Par exemple, les manifestations sont réalisées dans un esprit ludique, on donne beaucoup d'importance à l'animation et à l'ambiance de l'activité. On revendique, on démontre de la frustration, du mécontentement, mais on le fait dans un esprit de fête.

C'est exactement, probablement que toute l'amitié que j'ai besoin, je veux dire je me sens valorisée, je me sens reconnue, je suis bien, on a du plaisir, on rit ensemble tout en travaillant. Tous ces éléments-là. (...) un moment donné on va partir sur des niaiseries ; on sait qu'on est capable de niaiser ensemble. Alors ça, ça fait du bien j'ai l'impression que ce besoin-là j'en ai plus besoin ...

Yvette

Mes valeurs, j'ai écrit les valeurs qu'on défend (dans notre organisation) entre autres, et les valeurs qui sont dans les groupes populaires : solidarité, justice sociale, équité, démocratie. Pis mes valeurs à moi : plaisir, respect, honnêteté.

Églantine

Moi, je me nourris beaucoup à vingt ans, oui, des contacts, puis de la solidarité, puis de l'amitié, puis la fraternité, puis de la sororité qu'il y a l'intérieur de ce mouvement-là, du mouvement communautaire, le plaisir des rencontres. C'est jamais forçant d'aller à une rencontre ou d'organiser des rencontres, d'organiser des formations ou d'aller à *Solidarité populaire*, ou d'autres moments comme ça qui sont des moments de pur bonheur, puis je pense que c'est toi qui disais qu'il faut que ce soit plaisant pour que tu t'impliques. Moi, c'est quelque chose aussi qui m'accroche beaucoup, il y a souvent des jobs plates qu'il faut faire, mais il faut que la grosse majorité soit plaisante, que ça se fasse dans la joie, puis dans le respect, puis aussi un peu, oui, dans cet esprit de rêve.

Mario

La conscientisation

La conscientisation

Le terme *conscientisation* est présent à plusieurs reprises dans les témoignages. Nous pouvons supposer qu'il est utilisé dans des acceptations quelque peu différentes bien qu'elles soient toutes en lien entre elles. Nous le définirons ici comme étant tout travail de réflexion collective visant le changement social souvent en relation avec des actions. Nous verrons des termes associés à ce

concept qui peuvent avoir le même sens pour les informateurs, dont « analyse sociale » et « politisé ».

La conscientisation se réalise entre les membres de la coalition. À travers des échanges, ceux-ci développent une analyse sociale. La diversité des organisations apporte une analyse variée des problématiques. Cette diversité permet également de profiter d'une plus large gamme d'informations sur la réalité vécue par les personnes que les intervenants côtoient. On peut ainsi défaire des préjugés personnels et développer une attitude plus « humaine » envers les personnes aux prises avec différentes problématiques. Bien entendu, cette analyse ne se réalise pas en vase clos dans la coalition. La coalition profite souvent de contenus et/ou de personnes provenant de l'extérieur pour développer sa propre analyse sociale.

On organise la veille budgétaire provinciale. Ça, c'est intéressant. On a un échange sur le partage que devrait faire le gouvernement au niveau des groupes sociaux, des moins bien nantis. (...) On regarde toutes les causes, on essaie d'analyser toutes les situations. Pis finalement, quand arrive le budget, on demande au gouvernement avec l'aide évidemment, le support de Montréal, du provincial.

Serge

(...) quand on parlait dans la première question que ça nous donnait personnellement de l'information, de la formation, ça pousse aussi quand tu disais ça, le côté politique, pis tout ça, notre esprit d'analyse, c'est pas donné, pis ça se développe.

Émilie

C'est qu'on se conscientise ensemble. La conscientisation se fait ensemble. On apprend ensemble sais-tu. C'est comme on se conscientise, puis on va comprendre en même temps des choses, qu'il y a des problèmes, pis ce qui est vécu ...

Suzie

Comment tu veux comprendre une personne qui vit dans la pauvreté si toi t'en as jamais vécu ou t'en as jamais côtoyée ou t'as jamais travaillé pour en aider ? Moi si je me regarde moi, quand je travaillais aux gros salaires, j'ai jamais pensé aux pauvres comme moi. Pis si quelqu'un m'en parlait, j'étais à peu près comme aujourd'hui les gens (...) Ben écoute, y a rien qu'à travailler ou ben qu'y se trouve de l'ouvrage, ou ben y est bien, c'est parce qu'y est bien qui est là-dessus. Euh... t'sais, de ça, ça existe encore. Ça fait que c'est ça un regroupement comme ça, quand on en fait partie ça nous humanise terriblement. Ça nous fait voir qu'y a plus petit que soi, pis qu'on a besoin d'les aider, pis qu'eux autres y ont besoin d'aide.

Julie

L'analyse qui se fait dans un petit groupe communautaire, on dit y prend davantage d'expansion. C'est pas juste notre analyse à nous autres. On s'interpelle dans l'analyse.

Joseph

Un second aspect important est que la conscientisation est en relation dynamique avec les actions de la coalition (praxis). Un troisième aspect est l'acquisition d'une vision globale des problématiques, des luttes sociales, de l'actualité. Il est à noter que des personnes ont développé un intérêt plus grand pour l'actualité sociale et politique à la suite de leur expérience dans la coalition. Cette conscientisation permet l'émergence d'un discours ajusté aux problématiques et à la conjoncture (sociopolitique et organisationnelle). Notons également que la prise de parole a une grande importance pour la coalition.

Ben, les groupes qui sont à *Solidarité populaire*, c'est les groupes qui sont les plus politisés. Et là je vais dire politisé de façon très large, pas politique simplement, mais politisé face à toutes sortes de causes sociales et économiques et environnementales, on va dire en tout cas. (...) je pense que ce sont ceux-là qui sont les plus revendicateurs, ceux qui, par exemple, on fait des rencontres (...), c'est peut-être eux qui questionnent le plus sur des affaires.

Églantine

Pis c'est avec du monde concret qu'on articule le mieux toute la pensée sociale de l'Église qui est là mais plus. On articule notre pensée pour un projet de société entre autres, pour la défense des droits, pour toute question politique, les questions économiques. Ça s'articule très bien avec *Solidarité populaire*. (...) Pour se refaire notre discours là, notre discours social comme on appelle.

Joseph

Au moins, ça mène à un discours nouveau, un discours pour faire comprendre les autres (...)

Suzie

Parmi les facteurs qui influencent la mobilisation, il y a probablement la dimension conscientisante ou politique que des personnes ou des groupes veulent acquérir. Beaucoup de nouvelles personnes transitent par la coalition et se forment à travers elle. Cet apport à la formation personnelle est signalé à plusieurs reprises particulièrement par les nouvelles personnes (qui ont moins de deux ans d'implication dans la coalition).

C'est pour ça c'est un lieu qu'on disait de formation, d'ouverture, de politisation aussi.

Martine

Après une année, j'suis contente parce que je trouve c'est ça y a, même si tu comprends pas tout, les gens t'appuient, les gens y te démêlent tranquillement pas vite dans les pauses (...) c'est de l'éducation populaire qu'on se fait à nous autres mêmes aussi, pis moi ça me sensibilise parce que ça fait pas dix ans que je travaille dans le milieu communautaire. De tout à chaque instant, je me sens sensibilisée, je me sens interpellée, je me sens conscientisée. Bon aux revendications. Avant, je le sais pas si je ferais pas ce travail-là mettons. Je sais pas si je sortirais dans les rues, si je serais à l'affût de toutes les luttes sociales.

Émilie

L'information et la sensibilisation

La coalition est un lieu où circulent beaucoup d'informations provenant de sources variées comme nous l'avons dit ci-haut. Celles-ci sont de diverses ordres : luttes sociales, sources de financement, activités des groupes, etc. On peut demeurer au fait de l'actualité et ainsi s'insérer dans les actions en cours. Ce moyen de recueillir l'information est très utile selon certains informateurs.

C'est comme Anne a dit pis Solidarité, c'est sûr que ça nous met au courant des nouveaux développements. Ça nous apporte de l'eau au moulin (...)

Julie

Si tu veux pas faire partie d'un regroupement qui vient de sortir ben automatiquement t'es presque obligée de faire partie des nouveaux regroupements sans ça t'auras pas d'information (...)

Julie

On peut dire de la sensibilisation qu'elle vise à augmenter notre attention et notre compréhension à propos de différents problèmes sociaux actuels. La sensibilisation permet d'ouvrir les horizons des personnes à des problématiques plus larges que celles vécues dans leur organisation propre et de demeurer à l'affût des nouveautés. La sensibilisation précède souvent la conscientisation. Elle ne mène pas nécessairement à réaliser une action. Elle ne vise pas nécessairement à cerner les causes politiques des problèmes.

Ça nous permet (...) de continuer à nous sensibiliser, l'équipe de travail, parce qu'on amène toujours ce qui s'est passé dans ces rencontres-là. On en reparle toujours en

équipe de travail, en réunion d'équipe. Ça continue à nous informer à nous conscientiser et à garder l'esprit ouvert là-dessus, sur les luttes, les revendications, des choses qui vont se passer au sommet des Amériques, tout ça.

Line

Comme information ou comme action, les inviter à appuyer, à participer euh... faire attention à telle chose qui s'en vient, tel événement qui s'en vient. Les garder en éveil ou en vigilance, moi c'est plus ça que je donne à l'organisme. Pour moi, je l'ai dit tout à l'heure, c'est vraiment à plusieurs niveaux. Mais pour l'organisme que je représente, c'est vraiment de se servir de ce qui peut être donné, développé à *Solidarité populaire* pour inciter à l'action ou à la vigilance ou à la sensibilisation des actions ou des événements qui s'en viennent. C'est vraiment dans ce sens-là.

Martine

(...) je pense le fait d'être associé avec les groupes sociaux sociocommunautaires, je pense ça permet à ces groupes-là aussi de comprendre un peu c'est quoi le syndicalisme. C'est pas juste pour augmenter les salaires et faire augmenter le coût de la vie. Ça fait d'autres choses aussi.

Serge

La transmission

La transmission est l'action de transmettre à quelqu'un des options personnelles ou celles d'une organisation. Elle se réalise par l'intermédiaire des organisations et des personnes qui les composent. La participation à la coalition ne se fait pas uniquement par intérêt personnel. Les individus sont délégués par une organisation. Il arrive que ce soit l'organisation qui estime important de participer aux activités de la coalition. Ainsi, l'organisation, par l'intermédiaire de personnes qui, souvent, connaissent la coalition pour y avoir déjà participé, transmet un intérêt pour la coalition. D'autre part, la coalition transmet également des analyses et des options aux nouveaux représentants qui eux-mêmes et elles-mêmes les retransmettront aux personnes dans leur organisation respective.

Moi je regarde au (nom de l'organisme), ça fait des années et des années qu'on tient à être là, pis qu'on se le transmet, pis dans les périodes où c'était plus mou où on revenait, moi je questionnais pis je disais c'est quoi l'importance d'être là, pourquoi qu'on y va, pis important de suivre régulièrement, pis de s'impliquer de ce côté-là. Si, je sais ben qu'y avait de la transmission de cette importance-là. À travers les années, ça fait longtemps.

Martine

Mais c'est sûr comme moi, je suis arrivée ici, c'est sûr qu'au départ le groupe y a un intérêt pour y aller, pis c'était clair qu'y avait un dossier, qui y avait une personne qui allait à *Solidarité populaire*, mais en même temps c'est ça, c'est comme l'importance se transmet d'une personne à l'autre. C'est comme c'est là, y faut que j'y aille. Faut trouver quelqu'un qui va là.

Line

Si toi comme employé à un organisme euh... t'as comme le choix, si c'est quelque chose qui t'intéresse moins tu iras peut-être moins aussi. Sauf que si c'est un intérêt qui est tellement marqué dans l'organisation, que y m'semble qu'un moment donné tu t'en imprègnes aussi. Moi personnellement, quand je suis arrivée au (nom de l'organisme) c'est quelque chose tout le monde a, le (nom de l'organisme) a toujours participé, a toujours été impliqué, pis qu'est-ce que le boss que je remplaçais y avait ça dans sa tâche, ça faisait partie d'une tâche de travail, ça faisait partie d'un mandat de l'organisation. C'est sûr qu'on va respecter les côtés de la personne sauf que moi je sentais ça : ça fait partie aussi intégrante de mon travail, pis tout ça, mais après ça je pense que l'intérêt peut se développer.

Émilie

(...) je pense qu'il faut toujours entretenir ça, le mouvement social, au niveau des syndicats parce que (...) si y aurait pas personne qui porterait le drapeau du socialisme dans le syndicalisme (...) les gens seraient assez terre-à-terre. Un salaire, pis y ont deux chars, un skidoo, trois, quatre t.v. Y n'ont assez pour rester à maison ou se promener un peu pis dépenser leur argent et très peu penser au voisin, des fois qui peut être dans le besoin. Toute cette partie-là, moi je pense (...) qu'y faut continuer à promouvoir la partie sociale du syndicalisme.

Serge

Moi, c'était tout l'intérêt aussi d'adapter le discours syndical avec la partie sociale plus intégrée à la société. Je sais qu'historiquement, au niveau des syndicats, c'était surtout des syndicats d'affaires, pis tu négociais ton salaire, tu négociais des conditions, après ça t'allais dépenser ça. Tandis que tout le rapport qu'on pouvait avoir avec la société civile c'était plutôt secondaire disons, tandis que moi j'ai toujours été un peu l'aile sociale du syndicat, du syndicalisme. C'est pour ça que quand y avait des délégations souvent dans les groupes sociaux, des affaires de même, c'est moi qui étais la personne visée. Finalement, avec le temps, je pense que le syndicat s'est pas mal intégré à cette orientation-là; de plus en plus, les syndicats sont une aile sociale de plus en plus développée.

Serge

Les alliances

Le partage entre les organisations

Le partage entre les organisations consiste à mettre des ressources en commun (financières et humaines) pour réaliser des projets et s'entraider ponctuellement. Les échanges organisationnels sont importants afin, entre autres, d'élargir le champ des expertises et la circulation des idées. On insiste particulièrement sur les échanges entre le milieu syndical et le reste de la coalition.

Ben d'autres avantages, ça permet aussi au moins une certaine façon de partager lors de certaines activités. (...) De plus en plus, on veut payer, mais on veut participer aussi pis on veut participer à l'organisation. Toutes ces choses-là ça m'apparaît important, aussi la participation financière, mais aussi tous les échanges organisationnels qu'on peut avoir entre les groupes.

Serge

Ça nous permet de voir ce qui se passe dans les autres organismes, les activités, pis même on peut en venir à participer aussi ou s'impliquer avec d'autres organismes (...).

Anne

C'est important pour l'organisme de s'impliquer. Quand on se prend, pis on envoie des lettres d'appui, qu'on envoie des revendications.

Julie

Créer des alliances

La création d'alliances est l'association de différents groupes qui favorise une connaissance mutuelle, un partage d'information et qui permet de profiter de l'apport de chacun (synergie) et d'augmenter les ressources en vue d'atteindre des objectifs communs. Il s'agit d'un moyen idéal pour créer des liens entre les groupes syndicaux et les groupes sociaux communautaires. On insiste sur l'importance des alliances avec le milieu syndical. De plus, des liens permanents permettent de poursuivre des objectifs à long terme et ainsi favorisent le progrès social dans le sens du projet de société poursuivi par la coalition.

Quand il y a eu la réforme Axworthy, on s'est dit, écoute, faut faire de quoi contre ça. (...) Et on a parti de *Solidarité populaire*, par contre les groupes qui étaient présents c'était ceux-là. Et on a comme fait une coalition à côté pour impliquer les groupes syndicaux, on a dû passer par là. O.k. le chemin est peut-être pas l'idéal, pis ça, on se l'a redit, l'analyse qu'on en faisait c'est qu'on voulait pu ça bon, etc. Mais en même temps, c'est ça qui nous a permis de les accrocher à la cause de Solidarité (...)

Églantine

Aussi ça nous fait connaître les ressources, pis ça fait des liens entre les organismes. Ça fait que quand t'as besoin d'un organisme, tu connais la personne, tu sais que tu peux aller chercher souvent des références ou quoi que ce soit, moi ça m'a servi en tout cas, à date je ne connaissais pas beaucoup le milieu et c'est avec Solidarité populaire. que j'ai élargi mon réseau au travail.

Anne

Je pense qu'au niveau régional c'est la meilleure façon de pouvoir partager avec les groupes sociaux-là, cette tribune-là de *Solidarité populaire*. (...) C'est parce que c'est une plate-forme qui est permanente en plus. (...) ça permet de créer des liens permanents, pis d'être capable d'avoir des vues à plus long terme que juste organiser une activité (...) avec *Solidarité populaire*, t'as des objectifs, tu les maintiens à long terme, donc ça te permet de progresser socialement au niveau de la société.

Serge

La recherche du pouvoir

La recherche du pouvoir, c'est le désir ou le sentiment d'avoir la capacité d'influer sur le cours des événements, de faire entendre sa parole. Les groupes syndicaux sont perçus par d'aucuns comme ayant un pouvoir financier et un pouvoir lié à leur membership. Cette recherche de pouvoir se réalise, la plupart du temps, en s'associant avec d'autres personnes ou groupes, ce qui augmente ce sentiment. Entre autres, les grands rassemblements donnent à certains un sentiment de puissance. On désire avoir du pouvoir également comme citoyen.

Au besoin de se faire entendre. C'est sûr, quand on est un groupe, c'est plus facile de se faire entendre que quand on est un organisme.

Anne

Y faut pas se le cacher, y ont un certain pouvoir, les syndicats. Y ont l'argent, pis y ont la population, y ont des travailleurs.

Julie

On dirait que c'est tout le temps ça qui me revient le feeling, le trip, le thrill de c'est ça d'être là avec les autres, pis euh... t'sais qu'on est fort, pis euh... moi je me raccroche à ça en tout cas (...)

Line

Alors, je pense que tous ces moyens-là (l'exercice de la citoyenneté) amènent une prise de pouvoir, (...) Ça fait que si on dé-légitimise leur pouvoir, on reprend le nôtre, celui de construire, de bâtir des alternatives et de bâtir une société à notre image.

Mario

L'influence de l'organisation et de leur permanent

La participation (ou la non-participation) d'un représentant dans la coalition dépend de la volonté de l'organisation qu'il représente de participer aux activités de la coalition. *Solidarité populaire* est une coalition d'organismes et non un rassemblement de personnes qui y participent de leur propre chef. L'organisation doit préalablement voir un intérêt à être représentée dans la coalition pour y déléguer quelqu'un. La priorité que va accorder le groupe à cette représentation sera donc déterminante surtout si l'on prend en considération la prolifération des lieux de représentation. Cependant, les témoignages nous révèlent que les permanents dans les organisations ont souvent une grande influence sur les décisions de l'organisme. Leur motivation personnelle influencera normalement le type et le degré de participation, car en règle générale ceux-ci ont une certaine latitude dans la gestion de leur travail et de leurs priorités.

Une organisation qui est plus solide est capable de dire, non c'est ben de valeur, mais les filles, nous autres, on trouve ça important que vous soyez là, pis dégagez-vous du temps.

Martine

Mettons Martine que moi j'aurais dit : « Martine je suis débordée écoute *Solidarité populaire* ça demande ben trop une journée par mois je suis pas capable ». Tu aurais dit : « on va faire d'autres choix ». C'est sûr que si moi je m'étais dit, bof t'sais, y a pas nécessairement grand chose à faire. J'aurais la capacité de convaincre peut-être et de dire, bon ben j'irai pas, dans l'idée que même si le groupe trouve ça important. C'est ça, je trouve que ça devient un peu ça.

Églantine

Y a quand même une influence de la personne qui est là, qui maintient l'intérêt, pis qui dit oui c'est vrai que c'est important, pis oui je veux y aller. L'importance de la personne c'est important aussi, même si au départ c'est le groupe qui la dirige par là. Si la personne est intéressée, si elle a le goût, si elle montre qu'elle a le goût de

s'impliquer. Moi je pense que ça joue aussi malgré que le groupe a des orientations dans ce sens-là, je pense que ça joue aussi.

Line

La force du groupe

Chez les personnes interviewées, il ne faisait nul doute que le fait de se regrouper procurait des avantages notables autant au niveau des individus que des groupes. Plusieurs voient la mobilisation des citoyens et des citoyennes comme le moyen de reprendre du pouvoir sur notre avenir collectif. Au point de vue des groupes, on note l'importance de la présence de l'unité entre eux (le consensus) pour augmenter leur pouvoir. Le partenariat entre ces derniers aurait même avantage à être élargi à plus de groupes. C'est parfois par nécessité que l'on se regroupe et pour des besoins financiers. Enfin, la force du regroupement permet de rejoindre certains objectifs des organisations et de donner un impact plus large aux actions (régional, national ou international).

On contrôle pas les politiciens sauf que je pense que le poids de la masse des fois ça peut influencer, des fois c'est long mais j'ai l'impression que ça a une petite influence, parce qu'avec tout ce qui a été fait sur la loi contre la pauvreté, le gouvernement a commencé déjà à ramasser ça un peu, pis y en donne un peu plus. Je pense que si y avait eu rien de fait, l'écart entre les pauvres et les riches serait encore sûrement plus grand.

Serge

C'est bon de se renseigner pis y faut être en accord à quelque part, ensemble, sur la même chose. C'est ça qui fait la force. Ben *Solidarité populaire*, c'en est un regroupement de plusieurs organismes, donc on est en force quand on pose une action, on est en force quand on veut poser un geste, faire quelque chose, démarrer une affaire.

Julie

Parce que si on faisait chacun nos petites luttes chacun de notre bord. Y me semble que le fait d'être tous ensemble c'est ça que ça permet pour (notre organisme). Pis je me dis que même si on avait six ou sept ressources, on continuerait quand même à ... c'est certain qu'on continuerait à aller là à cause du fait justement que c'est des luttes qui ont une force plus régionale, pas des luttes régionales, c'est des luttes des fois mondiales. Mais en même temps, il me semble qu'on a un impact bien plus grand, bien plus fort en étant là régionalement.

Églantine

C'est bassement pécuniaire. Le fait qu'on n'a pas de fric, on est obligé de s'associer aux autres.

Églantine

C'est bien correct que l'argent nous amène là. Le manque d'argent nous amène à être plus solidaires.

Martine

Le projet de société

La vision d'acteurs¹² du changement social

Le changement social

Le changement social dont il est question chez les personnes engagées dans la coalition ne concerne pas n'importe quel changement de structure. Il vise le changement des structures qui freinent l'instauration de la justice sociale. Entre autres, en permettant l'iniquité, la fragmentation de la société par l'augmentation des écarts de revenus et de conditions de vie.

Des personnes font souvent référence aux bénéfices des organisations et des luttes sociales pour l'ensemble de la société. Les luttes pour les intérêts des travailleurs en sont un bon exemple. Dans ce sens, le changement social vise, à terme, le progrès collectif de l'ensemble de la population.

Ça permet à vos parents de pouvoir travailler, et ça permet aussi de faire avancer la société parce que y a beaucoup de grandes causes sociales qui ont été gagnées par les syndicats, si on regarde l'assurance-chômage, l'assurance-automobile. C'est toutes des revendications syndicales finalement qui profitent à toute une population. L'assurance maladie, c'est toutes des grandes batailles sociales finalement.

Serge

Bien moi je trouve que ce qui est intéressant, c'était la marche des femmes, mais qu'en réalité c'était la marche du monde parce que c'était le salaire minimum qu'on voulait

¹² Le terme « acteur » est plus adéquat pour cette partie, car il met davantage en évidence le lien avec l'action et confère aux personnes un rôle historique : leur action est une contribution à un changement social.

qu'y soit augmenté, pis c'est l'égalité, pis c'est si pis c'est ça. Bien, c'est pour tous les peuples et pour tout le monde.

Julie

Quand les femmes sont mieux, la famille va mieux. On prend les femmes, qu'est-ce que tu veux, elles sont proches des enfants pis tout ça, mais toute la société va s'en sentir mieux aussi.

Suzie

Le changement social répond à des aspirations personnelles fortement ancrées. Certaines expressions nous rappellent l'importance de l'identité personnelle dans l'engagement social : « je me reconnais », « ce qui me rejoint », « bâtir une société à notre image ». L'injustice et la souffrance des personnes font naître de l'indignation et poussent des personnes à agir. Certaines personnes refusent de démissionner devant les défis énormes qui se présentent pour instaurer plus de justice. Il y a parfois une capacité à se servir de cette indignation comme source de motivation dans l'action.

Moi je dirais que c'est quoi qui me rejoint là dedans, on dirait que c'est un besoin de faire quelque chose pour qu'y ait plus de justice sociale pour que la société...

Line

C'est le goût d'y croire et d'essayer de faire de quoi pour que ça change cette société-là qui est mal bâtie, qui est au détriment des personnes. Et des injustices flagrantes donnent le goût de croire qu'on va arriver un jour à quelque chose de meilleur que ce qu'on vit, donc faut faire de quoi. Moi c'est dans ce sens-là, avoir le sentiment de faire de quoi pour défendre des parties, faire avancer des choses, du côté des femmes, des jeunes, des travailleurs, des travailleuses, des appauvries.

Martine

Donc, pour moi, ça a été quelque chose qui a répondu vraiment au besoin de trouver quelque chose pour faire réaliser aux gens le besoin, l'urgence que ça change.

Mario

Alors, je pense que tous ces moyens-là amènent une prise de pouvoir, puis ces gens-là qui ont beaucoup de pouvoir, qui ont les pouvoirs financiers, qui ont les pouvoirs monétaires, qui ont le pouvoir maintenant de décider de notre vie et de notre mort collective à plus ou moins brève échéance. Ça fait que si on dé-légitimise leur pouvoir on reprend le nôtre, celui de construire, de bâtir des alternatives et de bâtir une société à notre image. Notre image, ça veut dire une société qui va survivre plus que deux

générations après nous. Je pense que, pour moi en tout cas, c'est un rituel qui est porteur d'espoir, qui donne l'espoir.

Mario

La coalition est pour certaines personnes un lieu pour vivre le projet de société à une échelle réduite. Cela peut même devenir une condition pour faire la promotion d'un projet pour l'ensemble de la société.

C'est sûr qu'à SP, c'est construire un projet de société ensemble, c'est construire une société plus juste où tout le monde va avoir sa part. (...) je suis convaincue que si on prône un projet de société et qu'on est pas capable de le vivre là où l'on a les pieds, ben continuons à le prôner on fait partie des intellos, ça pour moi c'est clair. (...) C'est pas plus facile au niveau mondial qu'au niveau de chez nous.

Yvette

(...) je trouve que *Solidarité populaire* c'est déjà un bel exemple de ce qu'on peut faire pis des fois ce qu'on peut se poigner aux cheveux, pis des fois ce qu'on peut s'engueuler, ça va pas nécessairement tout le temps bien. Mais c'est au moins une amorce de ce qu'on peut faire et jusqu'où on peut aller...

Églantine

C'est (l'expérience de *Solidarité populaire*) comme une petite poignée, on a espérance que ce soit une poignée par laquelle on peut arriver à un projet de société toute la gang ensemble.

Yvette

Faire des actions

Les actions sont essentielles pour la coalition. Il s'agit du moyen par lequel elle atteint son but : le changement social orienté vers son projet de société. De plus, le désir de changement dans une perspective assez courte implique d'être actifs pour le réaliser. Il faut voir des résultats – même s'ils ne consistent qu'en de petites avancées. Les actions dont il est question concernent le projet de société, le politique. Dans les groupes, il se fait toutes sortes « d'actions » et beaucoup de celles-ci sont axées sur l'aide individuelle. Dans la coalition, les actions sont d'un autre ordre.

Alors au moins, t'as l'impression de faire de quoi pour que ça ne coule pas de soi; qu'on manifeste quelque chose par rapport au politique, par rapport aux choix budgétaires, par rapport à ce qui arrive, comment on est mené par nos gouvernements.

Martine

Les actions sont étroitement liées à la réflexion et à l'analyse sociale dans un processus de conscientisation. C'est un facteur de motivation pour plusieurs personnes. On utilise souvent le terme « lutte » pour désigner des actions qui visent un changement social. Les actions sont de divers ordres : manifestations publiques, pétitions, réactions dans les médias. Par celles-ci, on vise à influencer les décisions gouvernementales et à sensibiliser l'opinion publique.

(...) c'est pas juste une table de réflexion, c'est une table où on mène des petites luttes, des petits combats, des petites actions. On fait des choses. C'est peut-être pas ... Je me souviens, on a vécu des grands moments à *Solidarité populaire*. Au niveau de l'action comme la grande marche pour l'emploi ça a été un lieu de convergence au niveau des luttes par rapport à la réforme Axworthy et tout de suite après la réforme de l'assurance-emploi. On en a-tu fait des manifs autour de ça ! C'est extraordinaire.

Joseph

(...) c'est un lieu pour prendre des pancartes. Aller dans la rue, défendre des causes.

Joseph

C'est sûr, pis avec toutes les grandes activités qu'on a menées. Une marche, la marche du pain et des roses, la marche l'automne dernier, la marche mondiale des femmes. Ça fait qu'on a toujours quelque chose. Faut avoir de quoi pour nous motiver. T'sais que je ne sais pas une marche ou quelque chose qui fait, une action qui se passe, pis ça fait que ça avance, pis beaucoup de gens prennent conscience.

Suzie

Pour certains, le travail en coalition est une opportunité pour développer une synergie qui permettra l'atteinte d'objectifs autrement irréalisables faute de ressource. Voilà une lecture de plusieurs groupes qui voient le travail en coalition non comme une perte de temps en réunion, mais comme un gain. D'autre part, l'analyse des organismes permet de faire des liens entre les problématiques locales et des causes globales, ce qui les amène à s'engager dans des actions qui dépassent le territoire de la population qu'ils desservent. Ainsi, certaines actions ont une portée régionale, nationale et internationale. Pour agir à tous ces niveaux, il est essentiel de développer des solidarités.

Moi je me dis à deux personnes dans un territoire comme (notre organisme) dessert, (...) on n'a pas les capacités de faire ça... toutes seules. (...) Parce que si on faisait chacun nos petites luttes chacun de notre bord. Y me semble que le fait d'être tous ensemble c'est ça que ça permet pour (notre organisme). Pis je me dis que même si on avait six ou sept ressources, on continuerait quand même à ... c'est certain qu'on continuerait à aller là, à cause du fait justement que c'est des luttes qui ont une force plus régionale, pas des luttes régionales, c'est des luttes des fois mondiales. Mais en

même temps il me semble qu'on a un impact bien plus grand, bien plus fort en étant là régionalement.

Églantine

Il faut rebâtir, je pense, à la base ces solidarités-là, communautaires ou de milieux, pour moi aussi c'est synonyme de changement planétaire. C'est sûr qu'on ne peut pas changer le monde, je ne pourrais pas demain matin décider du sort de la planète, sauf que moi, comme acteur, je peux changer des choses dans mon milieu.

Mario

Ça nous fait participer à ce projet de société-là, pis à toutes les actions qui sont menées, ça nous met dans les premières lignes, je dirais.

Émilie

Faire des actions, être en action voilà ce qui constitue un moteur de la coalition, ce qui suscite la mobilisation. On peut ici faire un rapprochement avec le phénomène de l'effet « surgénérateur ¹³ » présent dans des organisations où le sentiment identitaire des militants est intense. L'implication militante active et continue favorisera ainsi la participation et l'adhésion de nouveaux membres. La continuité de l'action est un aspect important relevé par plusieurs participants. L'implication au sein d'un comité est également un moyen de favoriser la mobilisation et l'intégration de nouveaux membres.

(...) c'est le projet de loi sur l'élimination de la pauvreté où je trouve qu'il y a eu beaucoup de choses, c'est ça y a eu le dépôt de la loi. C'est ça y a toujours eu une continuité, y a toujours eu des actions.

Émilie

¹³ Selon Neveu (1996 : 79), une organisation de masse reposant sur le militantisme doit maintenir un niveau d'activité voisin de celui atteint dans de hautes conjonctures pour conserver l'adhésion de ses membres.

Moi c'est sûr que j'ai été impliquée sur le comité relayeur, je ne connais pas d'autres choses que ça. Sauf que moi, en tout cas, je suis satisfaite. C'est significatif aussi en même temps parce que c'est mon premier dossier sur lequel je me suis impliquée à *Solidarité populaire*. (...) T'sais, l'intégration s'est fait vite par rapport au comité (...) j'ai comme accroché fait que ça été comme facile en même temps. Mais déjà au départ, on était à Québec pour le dépôt de la pétition (...).

Line

Les petites réalisations

Les actions réalisées sont souvent très modestes en regard des attentes des personnes dans la coalition. Les objectifs doivent se teinter de réalisme pour ne pas démotiver les personnes devant la tâche à accomplir. Pour ce faire, les personnes visent à réaliser de petits gains en espérant que le cumul de ceux-ci permette graduellement des changements sociaux. On insiste ainsi sur la stratégie « des petits pas ». On dira que les petites actions sont significatives, que les petits gains qui s'accumulent sont peu perceptibles, mais qu'avec un recul historique les changements s'imposent à l'évidence. C'est ainsi que l'on fait référence à certains acquis sociaux comme le droit de vote des femmes, les mesures sociales universelles, l'amélioration des conditions de travail, etc.

C'est sûr qu'on n'a pas atteint encore notre objectif, mais j'imagine que ça va prendre des années peut-être des décennies, mais je pense qu'y ne faut pas lâcher, il faut être tenace. Pis avec le temps, on a toujours des petits gains si minimes soient-ils. Quand tu les additionnes tous ensemble, tout bout à bout, un moment donné, on se rend compte qu'on a fait du chemin.

Serge

Il y a des petites choses qui se produisent, il y a des petits grains de sable qu'y mouvent. Il y a des actions qui ont été posées et qui ont amené des changements qui ont amené aussi des reculs, des fois de quelques mois, pour une certaine politique ou une certaine chose qui devait se faire tout de suite, pis finalement avec tout ça, bien on a réussi à les éloigner. Et des fois ça permet à d'autres de se regrouper, pis ça fait changer les choses. C'est les petits pas à chaque jour qu'on fait.

Julie

Et toutes les petites actions, c'est ça je disais tantôt (...) entre autres une qu'on avait fait sur les mines antipersonnel. On a fait une sortie là-dessus (...). Toutes les positions aussi (...), mais on a fait plusieurs des petites (actions) en disant, nous autres Solidarité ce qu'on pense de ça c'est ça. Et ça, c'est des moments, c'est très dans une limite de temps, tu dis nous autres c'est ça qu'on pense, pis c'est ça qu'on vous dit les médias et la population ...

Églantine

À quelque part, personnellement on peut faire de petites choses. Petites choses, petites choses, mais pis ça, on dit tout le temps je peux rien faire, je peux rien faire. On se raccroche à un gros projet de société, on se raccroche à tout ça, mais à plus petite échelle, on fait des petites choses pour ça.

Émilie

Changer les mentalités

La coalition s'efforce à enrayer certains préjugés véhiculés dans la société. D'une part, elle le fait en permettant aux participants de comprendre mieux la réalité vécue par certaines personnes victimes de préjugés et en particulier les personnes pauvres sans travail. Certaines personnes se sentent également interpellées à prendre la défense des personnes victimes de préjugés lorsqu'elles sont témoins de telles situations. D'autre part, les différentes luttes de la coalition visent à sensibiliser l'opinion publique à l'importance de la justice sociale et, par voie de conséquence, à lutter contre les préjugés dont sont victimes certaines catégories de personnes.

(...) les premières fois que j'étais à Solidarité, particulièrement au niveau des groupes de jeunes, les syndicats c'était juste pour protéger leur job (...) et la façon que c'était dit ça sous-entendait aussi vous protégez leur job et, en même temps, vous empêchez les jeunes de rentrer sur le milieu du travail, c'était l'action des syndicats. Et je pense que depuis ce temps-là, on a démystifié pas mal le rôle des syndicats (...)

Serge

Ça nous enlève les préjugés. C'est sûr qu'on parle communautaire, t'as plus une vision humaine, pis tous les préjugés. T'es plus proche de l'humain que les gens qui sont dans... je veux pas dire que les autres ne sont pas non plus, mais nous autres on en discute beaucoup, donc on est plus sensibilisé.

Suzie

(...) si quelqu'un vient me dire : « Regarde y est sur l'aide sociale y a rien qu'à y aller travailler. » Je vais dire : « Attends peu, c'est pu comme ça, c'est pas comme ça, ça marche pas de même. Peut-être qu'il est malade. Peut-être qu'y ne peut pas y aller travailler. Y a sûrement une raison. Bon bien, écoute.

Julie

Les personnes engagées socialement sont confrontées dans leur quotidien à des situations et des discours qui vont très souvent à l'encontre de leurs valeurs et de leur analyse sociale. Certains ont mentionné qu'elles intervenaient auprès de leur entourage pour tenter de faire évoluer les mentalités dans le sens de leur propre analyse.

Moi ce que ça me permet, c'est de faire comme une ouverture dans ma famille, dans mes amis, et moi y a ça. C'est bête, mais au moins tu te dis, en tout cas y nient pas complètement ou c'est comme, ou bien au moins ça les interroge (...) au moins je peux les interroger parce que mon analyse a depuis des années, j'ai des termes que je peux leur parler davantage, y a des affaires que je réussis, au moins les ébranler. Et ça je me dis, ha !

Églantine

Le changement social implique pour certains informateurs une démarche personnelle. Il n'y a pas que la société à changer, il faut également développer une ouverture d'esprit, remettre en question sa propre perception de la réalité. On mentionne aussi l'importance d'être capable de reconnaître son impuissance à changer certaines choses, à revoir ses objectifs et ses attentes.

Avoir une ouverture d'esprit pour être capable de dire, si je veux changer des choses y faut que je commence par changer ma façon de penser.

Julie

Ou accepter aussi notre impuissance des fois devant certains domaines, certaines actions qu'on a beau en faire, pis on se rend compte que ça ne mène pas où on voudrait. Accepter aussi de changer notre ligne, changer notre route. Des fois, y faut prendre un détour.

Julie

Les valeurs fondamentales que contient le projet de société

Les principales valeurs énoncées sont la justice sociale, la solidarité, la démocratie, l'équité, la personne humaine¹⁴. Ces valeurs s'incarnent pour plusieurs dans une utopie que l'on nomme projet de société. Même s'il s'agit d'une utopie, on tente de le mettre en route dans le quotidien, dans le fonctionnement interne de la coalition et dans la société.

La justice sociale

La justice sociale est une valeur de première importance pour les personnes interviewées. C'est elle qui est mentionnée le plus grand nombre de fois. Nous la définissons comme suit : la justice est le « Principe moral qui exige le respect du droit et de l'équité. (...) Justice sociale, celle qui exige des conditions de vie équitables pour chacun. » (*Petit Larousse illustré*, 1995). La justice sociale prend sa source dans la reconnaissance de la même dignité pour toute personne humaine. La justice sociale est relation étroite avec d'autres valeurs comme l'équité, la solidarité, la dignité humaine, la citoyenneté. Les informateurs sont particulièrement sensibles à l'exploitation des personnes, à l'exclusion, aux inégalités et, bien sûr, à la triste réalité de la pauvreté. On fait également référence en certaines occasions à des aspects plus globaux de cette réalité comme la mondialisation (néolibérale) et l'avenir de l'humanité. À travers ces propos, on peut y voir un parti pris pour les personnes en situation de pauvreté. La justice sociale est une valeur qui rassemble les personnes engagées socialement dans la coalition et permet de transcender des différences idéologiques comme en fait foi, en particulier, la dernière citation. En utilisant l'expression : « c'est un peu le prisme autour duquel on peut comme tous s'identifier » on fait explicitement référence à la dimension identitaire.

J'ai un intérêt de *Solidarité populaire*, la cause qu'il porte. Je trouve que c'est important d'aider les plus petits que soi, ben important. C'est important de défendre aussi.

Julie

¹⁴ D'autres valeurs dont la plupart sont liées au vécu de la coalition ont été nommées : ténacité, persévérance, ouverture, initiative, compréhension et harmonie. Notons au passage que certaines valeurs sont ressenties plutôt qu'affirmées sur des faits. Cela induit une dimension très subjective. On fait référence également aux valeurs religieuses en ne précisant seulement que celle de la justice.

Bien, la justice, pis l'égalité que chacun ait sa place.

Suzie

(...) le comité (...) est pas une organisation avec t'sais, c'est un petit groupe (de personnes) qui croit à l'importance de l'option pour la justice et l'option préférentielle pour les pauvres.

Martine

Pis dans mes valeurs, (...) l'importance de s'aimer dans le monde (...) travailler en riant, en tripant. Pis une société juste où tout le monde aura sa place.

Yvette

Puis qu'est-ce que je compte faire dans les prochaines années, bien c'est de rester tout le temps proche des injustices sociales, peu importe c'est quoi la cause, que ce soit la pauvreté, la mondialisation, c'est tout, on dirait que tout, moi pour moi, tout ça va attendre, tout un est proche de l'autre, puis c'est moi qu'est-ce que je vais penser qui est le plus pertinent pour moi d'aller me battre, bien c'est ce que je vais continuer de faire.

Olivier

(De qui ou de quoi ai-je pris le relais ?) . Bien c'est clair, ce sont des centaines de milliers d'hommes et de femmes qui se sont battus pour la justice, pour l'humanité, pour que l'humanité puisse avoir un espoir plus grand que celui de faire du profit ou celui de devenir le plus fort sur son frère ou sur sa sœur.

Mario

Mais la promotion de la justice sociale, je pense que c'est la valeur de fond. Pis autour de ça y se greffe un peu sensiblement toutes les revendications, les autres valeurs comme la dignité, la promotion des personnes, la dignité des personnes, ça ça en fait partie de la démocratie, de la citoyenneté, et je pense que le cœur même je sais pas si c'est autour de la justice sociale que ça se greffe. Pis je pense que c'est au nom de ça qu'on se reconnaît le plus, peu importe nos d'où on vient, peu importe nos options, un peu plus de fond. Je pense que celle-là c'est un peu le... c'est un peu le prisme autour duquel on peut comme tous s'identifier. J'aime le mot prisme parce que c'est la manière qu'on la regarde. Le prisme de la justice sociale c'est de tous les côtés.

Joseph

La solidarité

Nous définirons la solidarité comme étant la « Dépendance mutuelle entre les hommes qui fait que les uns ne peuvent être heureux et se développer que si les autres le peuvent aussi. » (Larousse, 1966 : 698.) C'est une valeur de base dans les groupes qui se concrétise à *Solidarité*

populaire autour d'un projet de société à développer. Elle appelle les personnes au dépassement dans leur travail afin de développer un esprit de solidarité « entre nous ». Le manque de ressources financières et humaines rend les groupes dépendants les uns des autres pour résoudre leurs problématiques qui dépassent souvent le cadre de l'organisme (problématiques régionales ou même mondiales).

Les valeurs sont celles des informateurs et celles des groupes qui forment la coalition. Les valeurs des groupes et les valeurs personnelles sont nommées par un informateur comme étant les principaux référents. Cependant, la coalition deviendra un lieu pour débattre de ces valeurs.

(...) pour moi, les valeurs de démocratie, de solidarité, de justice, d'équité, qui sont en bas de mon dépliant mettons, c'est pas mal ceux-là dans le fond qui me parlent et comme personne, pis aussi comme organisation. Et c'est ceux-là qui me font avancer, qui me font me poser des questions, qui me font sortir dans rue avec mon micro, c'est pas mal ceux-là alors ta question de projet de société, oui cet aspect là, mais ça va à des valeurs de base qui sont des valeurs du groupe dans lequel je suis, pis des valeurs que j'ai comme personne qui me permettent d'avancer, pis de me tenir, pis de dire ben à petits pas.

Églantine

Alors je trouve que c'est ça que ça nous amène à *Solidarité populaire* c'est le fait d'être en groupe, de débattre ces valeurs là qui sont nos valeurs de base, mais avec d'autres ensemble en fait.

Églantine

La fraternité est également une valeur importante qui traverse les témoignages. Cela transparaît également dans le vécu de la coalition où les relations entre les personnes sont importantes. Le mot repris plusieurs fois, la personne humaine, renvoie à cette idée du partage d'une même nature, d'une même condition à laquelle on donne une valeur supérieure. Cette vision donne une prépondérance aux droits individuels. Elle est un rempart face à la domination de la majorité sur les minorités.

Ben, c'est l'être humain la première valeur dans tout.

Suzie

L'humanisation, l'individu d'abord.

Julie

L'amour de son prochain ce devrait être toujours.

Suzie

C'est le projet de société. Moi je pense que c'est par ce biais-là qu'on est ensemble. On croit aux mêmes valeurs, on croit que la personne est importante.

Yvette

La solidarité est vécue avec ces catégories de personnes avec lesquelles il y a un lien de fraternité avec un degré différent. Disons qu'un lien de solidarité plus fort est présent avec les personnes victimes d'injustices, celles touchées par la pauvreté et les membres de la coalition. La solidarité exprimée dans le projet de société, quant à elle, a une visée nationale et même universelle. Elle vise à contrer l'individualisme narcissique pour recréer des modes de solidarité entre ses membres.

Je ne sais pas si c'est personnel ou si c'est en lien avec le travail, mais il reste quand même que la solidarité, moi dans le fond, *Solidarité populaire* ça me dit c'est la solidarité. Moi, c'est la solidarité autour d'un projet de société.

Joseph

Moi, la première valeur, c'est la solidarité, en fait, où est-ce qu'on a à travailler beaucoup beaucoup les regroupements, entre autres, parce que moi, c'est ça qui me parle plus dans le sens que c'est mon lieu de travail, pis les organismes individuellement aussi. C'est pas gagné, c'est loin d'être gagné et je trouve que *Solidarité populaire* c'est déjà un bel exemple de ce qu'on peut faire, pis des fois ce qu'on peut se poigner aux cheveux, pis des fois ce qu'on peut s'engueuler, ça va pas nécessairement tout le temps bien. Mais c'est au moins une amorce de ce qu'on peut faire et jusqu'où on peut aller...

Églantine

Le partage de la richesse est un thème récurrent dans les témoignages. Il s'agit de l'objectif principal de la coalition. Par partage, on entend principalement la redistribution de la richesse d'un État par le biais de la fiscalité en vue de diminuer les écarts de revenu entre les personnes plus riches et les personnes qui le sont moins. La lutte à la pauvreté dans sa dimension régionale est également présente dans une perspective de développement durable, dans un contexte de globalisation des marchés.

Ben moi dans ça, je pense que c'est la lutte contre la pauvreté, le partage euh... le partage de la richesse. C'est ce qui me rejoints le plus, pis aussi le développement des régions. Parce que dans le projet de société on parlait beaucoup aussi des ressources

euh... des ressources régionales. Ça, ça me rejoint beaucoup. Pis ben, ce qui s'en vient de plus en plus avec la mondialisation, je pense qu'on va devoir se serrer les coudes encore plus. On risque de se faire piller encore plus nos ressources naturelles si il y a des ententes multilatérales ou multimondiales, si je pourrais dire, où les gens pourront venir, particulièrement aux États-Unis venir nous exploiter et repartir avec la richesse (...).

Serge

Oui, c'était la vertu, lutter ensemble contre la pauvreté, puis avec un modèle qui était super intéressant, qui a commencé à être élaboré, puis qui demandait une participation de tout le monde dans le Québec.

Lucette

Je ne fais pas ça pour gagner un trophée, je fais vraiment ça pour l'amour, puis à un moment donné j'ai marqué la noblesse de la cause. Pour moi je trouve ça le fun, parce que c'est pas mal fin militer, c'est pas mal fin de se battre contre la pauvreté, puis j'ai pas l'impression que je joue dans le dos de personne, puis toujours le souci de la transparence, puis de la vérité.

Carl

La solidarité peut également se vivre entre certaines classes sociales. On désire entre autres créer des solidarités entre certains mieux nantis et les pauvres afin de mieux partager la richesse. Entre autres, les syndiqués – qui ont pour plusieurs amélioré leur condition de vie matérielle – sont perçus par leur représentant comme des gens aisés qui peuvent s'ouvrir au partage avec les plus démunis de notre société par opposition aux personnes riches qui ne désirent pas partager.

C'est important dans le sens qu'on est une société ; moi je pense qu'y faut créer quand même des liens assez serrés entre les groupes sociaux, avec les assistés sociaux, avec les mieux nantis, pis euh... on sait le problème avec les riches qui, eux autres, veulent pas partager. Au moins, toute la couche de société qui veut partager un petit peu ben, c'est important de les mettre en lien pour que ça partage.

Serge

La démocratie

La coalition véhicule des valeurs démocratiques comme nous l'avons vu maintes fois dans les témoignages des informateurs. La démocratie en elle-même est une valeur importante identifiée à plusieurs reprises. Elle fait la promotion d'une citoyenneté active qui s'inscrit dans la recherche d'une démocratie participative. On favorise la prise de parole autant à l'intérieur de la coalition qu'à l'extérieur lorsqu'il est question de défendre des enjeux sociaux.

Ben moi, le projet de société c'est bon cette partie-là, un peu comme cette part de rêve, d'utopie que les choses peuvent changer (...) c'est comme prendre une photographie hein! Tu photographies un cadre, un modèle euh... une maison hein! (...) À l'intérieur duquel, on peut inventer la démocratie, on peut inventer la capacité d'exercer pleinement notre citoyenneté.

Joseph

Un document de référence, *La Charte d'un Québec populaire* (1994), est souvent identifié comme le projet de société de la coalition. Plusieurs y font référence. Quelques personnes interviewées ont participé à son élaboration et ont trouvé dans cet exercice démocratique une expérience signifiante dans leur parcours au sein de la coalition. Ce document est imprégné d'idéaux démocratiques¹⁵.

Ma plus grande réalisation, moi, c'est la *Charte d'un Québec populaire*. Ça c'est une belle réalisation, (...) je pense qu'on a eu l'occasion aussi de créer beaucoup de liens lorsqu'on a rédigé cette charte-là, entre autres. Je me souviens de l'assemblée d'acceptation qu'on avait eue à Québec, j'avais trouvé ça extraordinaire ; tu voyais tout le monde ensemble, les syndicats, les gens de l'aide sociale, les chômeurs, les groupes religieux. Tout le monde était quasiment euphorique. Je pense que ça été la plus belle réalisation qu'on a faite.

Serge

Ce qui ravive l'espérance des représentants

Les croyances

« La croyance est le fait de tenir quelque chose pour vrai ou probable. » (*Théo : L'Encyclopédie catholique pour tous*, 1992 : 531.) Toutes les personnes interviewées croyaient qu'il y aurait un changement social dans le sens des valeurs portées par la coalition. Ce changement est également perçu comme la résultante de la volonté et des actions d'organisations et de personnes qui luttent pour changer les choses. L'engagement de tous et toutes est essentiel. Même si celui-

¹⁵ « Dans le Québec que nous voulons bâtir, nous assurerons les droits individuels et collectifs, nous renforcerons la démocratie, nous nous donnerons des moyens concrets pour assurer l'équité, nous transformerons l'État pour qu'il soit davantage au service des gens et des collectivités, nous respecterons les divers apports culturels et nous nous ouvrirons comme société sur le monde, nous protégerons l'environnement. » (Solidarité populaire Québec, 1994 : 3.)

ci semble négligeable, insignifiant devant l'ampleur de la problématique, c'est de cette façon, dans la mesure de nos possibilités actuelles, c'est-à-dire à petite échelle, que nous devons agir. Il s'agit davantage d'un pari, d'un acte de foi que d'une déduction rationnelle. La croyance s'ancre dans des valeurs profondes. Nier la réalisation de l'utopie aurait comme conséquence de faire le deuil de l'actualisation de ces valeurs fondamentales dans la société.

Moi c'est un petit peu, c'est ça, croire que ça peut changer. Se donner des buts aussi pis vu gros de même ça fait comme utopique pis irréalisable, mais quand tu le ramènes à petite échelle, pis tout ça, ça nous donne...

Émilie

C'est le goût d'y croire et d'essayer de faire de quoi pour que ça change cette société-là qui est mal bâtie, qui est au détriment des personnes. Et des injustices flagrantes donnent le goût de croire qu'un on va arriver un jour à quelque chose de meilleur que ce qu'on vit, donc faut faire de quoi. Moi c'est dans ce sens-là, avoir le sentiment de faire de quoi pour défendre des parties, faire avancer des choses, du côté des femmes, des jeunes, des travailleurs, des travailleuses, des appauvries.

Martine

On croit qu'un jour le monde va se lever pis y va dire ben, écoutez-nous! on embarque avec vous autres pis... mais c'est en faisant tout le temps de la sensibilisation, pis (c'est) tout le temps à recommencer. C'est tout le temps à recommencer, t'sais.

Anne

C'est comme d'espérer, (...) c'est de dire qu'au moins je vais avoir essayé de faire quelque chose avec d'autres personnes, qu'on va y avoir cru, qu'en même temps des fois je me dis, c'est-tu un idéal ? pis que ça pas de bon sens, mais j'ai le goût, j'ai le goût d'y croire, pis j'ai le goût de continuer à croire qu'un jour que notre société va être plus juste, plus équitable ; je me laisse embarquer là-dedans. (...) Mais c'est pas grave, j'ai le goût de continuer d'y croire, pis c'est ça, ça vient me rejoindre dans mes valeurs personnelles aussi.

Line

On y croit aux jours meilleurs, moi j'y crois. Parce que si j'y croyais pas, je m'impliquerais pas. J'resterais assis dans ma chaise berçante, pis je dirais : « à quoi ça me sert de me battre? »

Julie

L'espérance

L'espérance est le fait de considérer ce que l'on croit comme pouvant se réaliser. L'espérance vient des faits vécus ou observés par les personnes qui sont ensuite interprétés comme étant l'amorce de ce qui doit venir. Le cumul graduel et ponctuel de gains (souvent de petits gains) donne de l'espoir. Cette vision demande patience, persévérence et ténacité. Pour réaliser cette interprétation, il est souvent nécessaire de faire une lecture historique de l'évolution sociale.

Tu sais, si tu prends la marche des femmes « Du pain et des roses », on en demandait des affaires. J'sais pas combien on en demandait, mais si on en demandait 20, on en a eu 5 ou 6 ou 7, bien c'est bon. T'sais, pis la marche des femmes de l'an 2000, si on en a eu encore 3 ou 4 des 20 qu'on demandait, ben t'sais, ça nous en fait 10 d'acquis. Bien, si on continue, pis dans 5 ans on en fait un autre, pis qu'on veut aller chercher les 10 autres choses qui nous reste, bien c'est ça de l'espoir.

Julie

C'est sûr qu'on n'a pas atteint encore notre objectif, mais j'imagine que ça va prendre des années, peut-être des décennies, mais je pense qu'il ne faut pas lâcher, il faut être tenace. Pis avec le temps on a toujours des petits gains, si minimes soient-ils. Quand tu les additionnes tous ensemble, tout bout à bout, un moment donné on se rend compte qu'on a fait du chemin.

Serge

La clientèle qui vient (dans l'organisme communautaire) est bien consciente de ça (les problèmes sociaux), mais de leur montrer que avec on fait des actions, des petites affaires. C'est ça, et je pense qu'en même temps c'est un message pour eux autres. C'est comme un message d'espoir aussi pour les encourager.

Line

Ben moi, j'ai un espoir qu'un jour y va s'produire un miracle. Parce que je crois encore au miracle. Y va se produire quelque chose en quelque part un moment donné. Y'a une foule en quelque part qui va se lever et qui va dire « wow! » attend un peu ; on les suit, on n'a assez, c'est assez, « wow! »

Julie

De façon plus contextuelle, le retour des grandes mobilisations donne de l'espoir. Une certaine période de désenchantement en regard de la mobilisation collective semble chose du passé. L'expérience vécue dans la coalition est également un motif d'espérer. Des personnes y vivent une expérience signifiante de solidarité qui leur donne une prise réelle sur leur rêve. Enfin, l'espérance est puisée dans les rêves des personnes.

Bien, moi, vraiment, ce qui me donne vraiment espoir, c'est cette grande mobilisation-là qu'on voit. Entre autres, la Marche des femmes, même si c'était pas un dossier que je pouvais suivre de proche, ça fait du bien même si tu n'es pas tout le temps avec eux autres, puis bon, le dossier de la pauvreté, puis du Collectif (...)

Lucette

C'est comme une petite poignée (l'expérience de la coalition), on a espérance que ce soit une poignée par laquelle on peut arriver à un projet de société toute la gang ensemble.

Yvette

Mais y reste que, c'est comme faut entrer aussi dans la part d'utopie qu'il y a là-dedans, mais pas au sens négatif, au sens positif, où ce qu'on peut se permettre de rêver. Quand on arrête de rêver, on arrête de s'impliquer pis on s'installe confortablement dans nos petites pantoufles, pis on fait de l'Internet.

Joseph

Je pense que qu'est-ce qui nous fait rester là, c'est qu'on est des gens passionnés, on est des gens qui rêvent beaucoup, on est des rêveurs, puis si on nous enlève la possibilité de rêver, je pense qu'on s'arrête là, on ne peut plus continuer. Puis on rêve beaucoup quand on revendique nos affaires, donc on est souvent déçu par rapport aux réponses que le gouvernement nous fait.

Carl

La justification du choix des pointes d'observation

En résumé, retenons quelques constats tirés de l'observation.

1. L'engagement social est un mode de vie qui colore l'ensemble de l'existence des personnes. L'élaboration et l'acquisition d'un langage commun, l'adhésion à des causes sociales et la vie communautaire sont des éléments importants pour développer une identité commune. La coalition est un lieu pour se ressourcer en permettant de renforcer ses convictions personnelles, en faisant perdurer ses rêves et ses valeurs et en demeurant relié à un mouvement social.

2. La coalition est un lieu où l'on développe une analyse sociale par un processus de conscientisation. Elle assure la formation des membres entre autres par l'acquisition d'une vision globale des problématiques et des luttes sociales. De plus, elle permet l'acquisition d'informations stratégiques. Le lien entre les groupes, leurs représentants et la coalition favorise

la transmission d'un intérêt pour la coalition ainsi que la transmission d'une analyse sociale et d'options sociales.

3. La création d'alliances entre les organisations est la stratégie principale pour atteindre les objectifs poursuivis par les personnes. Les alliances permettent la mise en commun des ressources, une meilleure connaissance mutuelle, le partage d'informations. Par le biais de ces alliances, on croit acquérir un pouvoir d'influencer la société, de faire entendre sa parole. La force des consensus et de l'unité chez les groupes ainsi que la mobilisation citoyenne sont perçues comme des stratégies très importantes de changement social.

4. Les engagés sociaux recherchent le changement social visant une société plus juste et un progrès collectif. Il s'agit d'une réponse à des aspirations personnelles fortement ancrées : l'injustice et la souffrance font naître l'indignation et suscitent le désir de changer les choses. La réalisation d'actions visant à influencer l'opinion publique et à faire pression sur les gouvernements permet l'atteinte de cet objectif. La coalition est un lieu pour vivre un projet de société à échelle réduite.

5. Les personnes engagées dans la coalition s'impliquent en vue de la réalisation d'un projet de société composé des valeurs suivantes : la justice sociale, la solidarité, la démocratie, l'équité et la personne humaine. La justice sociale est une valeur de première importance; elle permet de réunir des personnes provenant de cultures différentes. La solidarité doit se vivre à tous les niveaux : d'abord entre nous dans la coalition, avec les personnes appauvries et exclues et entre certaines classes sociales. Enfin, est présente la recherche d'une véritable démocratie participative par l'exercice d'une citoyenneté active.

6. Les personnes croient à un changement social possible et qu'il sera la résultante de la volonté et des actions des organisations et des personnes qui luttent pour changer les choses. Il s'agit d'un pari et d'un acte de foi ancrés dans des valeurs fondamentales. Ces personnes puissent leur espérance dans le cumul de petits gains et dans l'évolution historique de la situation sociale. Le retour des grandes mobilisations, l'expérience vécue dans la coalition, ainsi que les rêves portés par les personnes donnent de l'espoir.

À la suite de cette synthèse des principaux éléments d'observation, revenons à notre question et à nos hypothèses de départ. Quel sens prend l'engagement sociopolitique dans la coalition *Solidarité populaire* pour les personnes qui y participent ? Et quels sont les facteurs qui

influencent la mobilisation ? Suite à la formulation de cette double question de recherche, nous avions formulé les trois hypothèses suivantes :

- 1 Les personnes engagées retrouvent leur motivation dans un projet de société où la solidarité est une valeur centrale. Des valeurs et des objectifs communs développent le sentiment d'appartenance : solidarité, importance accordée aux personnes, justice sociale, lutte à la pauvreté, etc.
- 2 La coalition est, pour une grande partie des représentants, un lieu de convergence pour sortir de l'isolement dans un travail pour raffermir le tissu social et porter une utopie qui ouvre des brèches d'espérance dans une société sans projet.
- 3 La mobilisation des personnes est influencée par le mandat qui leur est donné par leur conseil d'administration ou une autre instance, et par la disponibilité dont elles disposent pour prendre des engagements.

À la première hypothèse, nous devons reconnaître que les réponses données sur la motivation ne mentionnaient pas explicitement le projet de société sauf quelques exceptions. D'ailleurs, ce que nous avons relevé comme projet de société se résume principalement en des valeurs. Une exception à cela était la référence des personnes qui étaient présentes au début de la coalition et qui ont participé à la consultation visant l'élaboration de la *Charte d'un Québec populaire*¹⁶. Une personne faisait référence aux valeurs de son groupe comme étant le projet de société. Cependant, nous croyons que dans ce concept de projet de société, ce qui est commun en plus des valeurs est la variable temporelle, c'est-à-dire une vision d'un avenir à construire dans une perspective de long terme; c'est ce que signifie le mot « projet ». Penser l'avenir, planifier un développement pour demain. De plus, il y a un aspect de globalité contenu dans le mot « société ». On remarque le lien avec les objectifs de la coalition qui sont assez vastes et également la référence à *La Charte d'un Québec populaire* (qui est sans nul doute un véritable projet de société) et les liens étroits développés avec *Solidarité populaire Québec* qui était une

¹⁶ Notons que certaines activités dans l'optique d'un projet de société ont été réalisées (outre les manifestations) : Les États généraux du mouvement populaire et communautaire et, comme suite, une formation sur le projet de société, une consultation nationale de Solidarité populaire Québec, etc.

coalition portant un projet de société québécois. Les secteurs représentés dans la coalition représentent également une certaine diversité sociale. Lors de notre observation, nous avons pu remarquer une praxis qui visait à développer une vision globale tout en posant des actions plus pointues, mais situées dans cette vision. Une maxime souvent utilisée par des « altermondialistes » nous rappelle cette méthode : « Penser globalement et agir localement ». Ainsi, nous pouvons dire que cet aspect de globalité ou de totalité (Touraine, 1978 : 113) est présent dans la coalition. Concernant le sentiment d'appartenance, les valeurs ne sont pas suffisantes pour permettre son développement. Il faut également développer une analyse sociale, un vocabulaire et des actions communs ainsi qu'une vie communautaire.

La seconde hypothèse a été confirmée par notre observation¹⁷. Quant à la troisième hypothèse, elle est également fondée. Mais notre observation nous permet d'aller un peu plus loin et d'affirmer que la mobilisation des personnes est influencée par la transmission d'une analyse sociale et que cette transmission se réalise pour une part importante par les permanents dans les groupes. Elle se réalise également par l'influence d'un réseau de personnes qui ont connu la coalition et qui sont présentes dans plusieurs organisations.

La question de recherche nous a conduit dans deux grands ensembles dont l'un était lié à la mobilisation (le « qui » et le « comment ») et l'autre au projet de société (le « quoi »). Il y a donc un premier regroupement autour de ces deux questions qui font l'objet de notre recherche. Dans la première partie sur la mobilisation, nous retrouvons trois pointes d'observation. La constitution de l'identité des engagés sociaux est une pointe d'observation qui se distingue de l'ensemble. Selon nous, il s'agit d'un facteur déterminant de la mobilisation dans la société contemporaine. Nous voyons ici comment se forge le lien entre l'individu et le groupe (ou réseau) pour qu'apparaisse l'engagé social. L'observation permet de mieux comprendre l'articulation du « je », du « nous » et du « eux ». Le « je » étant l'engagé social, le « nous » le groupe auquel ce dernier s'identifie et le « eux » ceux qui sont identifiés comme étrangers au groupe. La seconde pointe, la conscientisation, est le processus cognitif qui permet aux engagés sociaux de se doter d'une analyse sociale et ainsi développer une perception commune de la

¹⁷ Les pointes d'observation ci-haut appuient cette affirmation.

réalité qui se traduira dans un discours et des pratiques propres à l'organisation. L'analyse agit également sur le système de valeurs et la vision du changement.

Ce sont les alliances, la troisième pointe d'observation, qui constituent le point névralgique de la coalition. C'est l'aspect stratégique, l'organisation pratique qui permettra le fonctionnement de la coalition. Nous avons pu observer que ce type d'organisation en réseau permet une circulation efficace de l'information et même d'une analyse sociale entre les groupes, mais également entre des milieux culturels différents. Le fait que la coalition soit permanente, contrairement à une certaine tendance aux coalitions spontanées sur des enjeux précis, favorise le développement identitaire grâce à la possibilité de tisser des relations sur le long terme entre les personnes et les groupes. Les informateurs voient dans la formation d'alliances, le moyen principal pour reprendre du pouvoir sur le devenir de la société. L'idée de la mobilisation d'un plus grand nombre possible de groupes et de personnes est centrale dans la vision stratégique du changement. L'unité de ces derniers est donc d'une importance capitale. Beaucoup d'espoir sera investi dans l'enjeu de la mobilisation. C'est à ce niveau que les solidarités sont mises à dure épreuve. Les difficultés vécues dans les alliances sont déterminantes pour l'engagement social des personnes. Les alliances confrontent aux réalités multiples des luttes sociales : jeux de pouvoir, conflits d'intérêts et de personnalité, etc.

La coalition est un lieu qui agit comme relais pour les groupes et les personnes. Beaucoup d'expressions renvoient à cette idée de mettre en lien, en relation, unir ou intégrer. Ce relais agit à deux niveaux : horizontal et vertical. Au niveau horizontal, il met en lien des groupes et des personnes présents dans la région. Au niveau vertical, il relie les groupes et les personnes avec des organisations supralocales et ce que nous pourrions nommer un mouvement social. Souvent, il permet aux groupes de développer l'action collective qui complète le volet individuel accompli dans leur organisation et ainsi leur permet de réaliser l'entièreté de leur mission. Ce relais permet également à des organisations pastorales et syndicales de s'intégrer plus aisément dans les enjeux sociaux de l'heure et d'être en contact avec les problématiques liées à la pauvreté et à l'exclusion sociale.

La deuxième partie sur le projet de société n'est pas distincte de la dimension identitaire, elle en est constitutive. Mais aux fins de présentation, afin de démontrer la particularité et l'importance de cette partie, nous l'avons distinguée de la première. De plus, elle répondait davantage à la question sur le sens du projet de société (le quoi). Dans la troisième pointe d'observation, nous voyons la vision du changement que nous proposent les engagés sociaux. Cette partie permet de

creuser en profondeur; elle pose la question des finalités; elle rejoint les croyances et la dimension symbolique. Ici, nous tentons de saisir la vision du changement social portée par les informateurs. Nous sommes dans la dimension contextuelle : comment entrevoir le changement ici et maintenant? Il s'agit de la perception d'un rôle historique. Le projet de société est une utopie portée par les personnes. Il s'agit de l'idéal¹⁸ à atteindre. Dans la quatrième pointe d'observation nous observons que cet idéal se définit en valeurs fondamentales formant des repères pour guider l'action et mobiliser vers l'action; elles sont en quelque sorte l'étoile du berger. Enfin, la dernière pointe d'observation, ce qui ravive l'espérance, est une relecture qui situe l'implication des personnes dans un horizon de sens reposant sur des paris.

La mise en relief des pointes d'observation nous amène à concevoir le sens de l'engagement non comme une réalité statique, mais plutôt comme un processus dynamique. Les pointes d'observation mises au jour ne sont pas dans les faits des éléments isolés les uns des autres, elles s'interpellent les unes et les autres. L'évocation de l'expression « la dynamique » qui est présente dans la coalition nous renvoie à l'idée de différents éléments en interaction. Quelques expressions des informateurs sont révélatrices de la dimension dynamique de la construction du sens de l'engagement :

(...) on est supposé avoir les mêmes valeurs, mais on ne parle pas le même langage
 (...).

Yvette

(...) c'est le fait d'être en groupe, de débattre ces valeurs-là qui sont nos valeurs de base (...).

Églantine

Ça s'articule très bien avec *Solidarité populaire*, (...) pour se refaire notre discours-là, notre discours social comme on appelle.

Joseph

¹⁸ 1. Modèle d'une perfection absolue, qui répond aux exigences esthétiques, morales, intellectuelles de quelqu'un, d'un groupe. 2. Ce qui donne entière satisfaction. (*Le petit Larousse illustré*, 1995 : 530)

Comme l'évoquent ces citations, le partage de mêmes valeurs n'est pas suffisant en soi pour constituer une identité commune. Les valeurs doivent être situées dans un cadre théorique qui permet d'interpréter la situation sociale et politique dans laquelle les personnes évoluent. Elles doivent être confrontées dans des pratiques et traduites en langage et en action à travers un réseau de relations et d'organisations pour permettre le développement d'une identité commune.

Ce retour sur certains éléments qui émergent de l'observation et ainsi que leur mise en relation, nous conduit au pari d'interprétation suivant : le développement de l'identité est l'élément central de notre observation. Et ce développement identitaire se réalise dans la dynamique communautaire de la coalition et en particulier dans la forme contemporaine du réseau.

LA PROBLÉMATISATION

La problématisation constitue le second temps de la démarche praxéologique en pastorale. Nous dirons que l'observation et la problématisation forment l'assise sur laquelle s'élabore une recherche de qualité. Mais qu'est-ce que la problématisation ? Nadeau la définit comme étant « la formulation conceptuelle de la dynamique d'un ensemble de problèmes dont les éléments sont liés. » (1987 : 194.) Elle permet d'aborder l'interprétation théologique en définissant une problématique. Celle-ci doit produire un effet de surprise ou de questionnement stimulant pour le chercheur. (*Ibid.*) Il existe différents modes de problématisation. Pour notre part, nous utiliserons le mode théorique par l'exploration des concepts, concepts que nous aborderons selon une perspective sociologique.

Aux fins de notre travail, nous tenterons d'approfondir quelques thèmes principaux. Le travail de maîtrise, demandant une certaine synthèse, nous conduit donc à faire l'économie d'une exploration plus approfondie en touchant d'autres concepts qui auraient été également très pertinents pour développer les possibilités multiples d'interprétation tirées de notre observation qui, il faut le mentionner, ratissait un large pan de l'expérience de personnes engagées socialement dans la coalition. Cette constatation nous surprend *a posteriori* puisqu'au début de notre travail de recherche nous craignions plutôt d'avoir de la difficulté à déployer des possibles de signification nouveaux. C'est plutôt la difficulté de faire des choix et de mettre de côté plusieurs pistes toutes fascinantes qui nous étreint à cette étape de la recherche. Entre autres, les alliances ou le réseau auraient pu être développés en tant que concept principal servant à notre interprétation. Cela aurait permis d'éclairer davantage la mobilisation des organisations dans une perspective stratégique et de mieux comprendre pourquoi cette coalition est maintenue et quelles sont ses forces et ses limites. Mais ici, nous avons plutôt choisi la dimension identitaire, car nous croyons que celle-ci s'inscrit plus précisément dans la perspective de notre question de recherche et qu'elle peut ainsi mettre en lumière des zones d'ombre de la pratique des personnes engagées socialement.

Donc, dans cette partie sur la problématisation, nous explorerons certains concepts clés aux fins de l'interprétation. Le concept d'identité sera introduit par la théorie sur les nouveaux mouvements sociaux qui est à même de nous situer dans le contexte social contemporain. Par la suite, nous définirons notre concept d'identité proprement dit. Et nous résiterons ce dernier dans l'environnement communautaire et, bien entendu, dans la forme contemporaine du réseau. La dernière partie de la problématisation sera le lieu pour faire des liens entre la partie théorique

développée et notre observation. Enfin, nous poserons une question d'approfondissement pour explorer les significations symboliques de nos sources religieuses.

L'identité comme facteur de mobilisation dans la société contemporaine.

Les nouveaux mouvements sociaux

La théorie des nouveaux mouvements sociaux (NMS) est née à la suite à de changements importants au sein des mouvements sociaux. La cause de ces changements sont d'origine structurelle pour certains (Touraine, 1978 : Melucci, 1978) et, pour d'autres, liée à un changement des valeurs sociales (Inglehart, 1977). Nous retiendrons ici la première hypothèse.

Selon Touraine (1978 : 15), c'est le passage de la société industrielle à la société programmée (postmodernité) qui a favorisé l'émergence des NMS. Dans la société programmée, les investissements centraux se réalisent au niveau de la gestion des appareils de production plutôt que dans l'organisation du travail (société industrielle). Dans la société programmée, la domination de classe se réalise grâce au contrôle des appareils de production et d'information en imposant ainsi un mode d'organisation de la vie sociale. Il s'agit d'un contrôle de type technocratique. Voici la définition de celle-ci par Touraine :

(...) dans la société programmée la domination de classe consiste moins à organiser le travail qu'à gérer des appareils de production et d'information, c'est-à-dire à s'assurer le contrôle souvent monopoliste de la fourniture et du traitement d'un type d'information, donc d'un mode d'organisation de la vie sociale. Telle est la définition de la technocratie qui dirige les appareils de gestion. (1978 : 16.)

Selon Melucci (1995 : 441), la société actuelle est caractérisée par une contradiction entre, d'une part, le développement de l'autonomie des individus et la croissance du potentiel de critique sociale et, d'autre part, la croissance des moyens de contrôle social et des pressions pour le conformisme. Cette contradiction est à l'origine des conflits dans la société actuelle.

Les paradoxes de la démocratie postindustrielle sont liés à la fois aux pressions à l'intégration et aux besoins de constitution de l'identité. Les paradoxes mentionnés plus haut, la variabilité et la prévisibilité, la fragmentation et la concentration, la participation et la planification, représentent, au sein de la sphère politique, les deux faces d'un problème systémique général. (Melucci, cité dans Klein et Tremblay, 1997 : 15.)

Les NMS réagissent à la société post-industrielle ou programmée en affirmant certaines valeurs, dont celles de l'autonomie et du développement de l'identité (Plizzorno, 1978). Selon Offe (1985), il s'agit de nouvelles valeurs développées dans les mouvements sociaux ; pour d'autres,

ce ne serait pas de nouvelles valeurs, mais plutôt la radicalisation de valeurs anciennes. Ces valeurs entrent en conflit avec le mode de contrôle technocratique exercé dans une société.

Selon Offe (1985), les NMS attirent surtout des membres de la classe moyenne, mais, à la différence des mouvements de classes de la société industrielle, ces revendications sont interclassistes, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas orientées dans l'intérêt d'une seule classe. Ces organisations reposent sur une structure souple et fluide, décentralisée, ce qui la rend apte à s'ajuster au contexte sociopolitique. Elle est formée, nous dit Melucci (1983), de regroupements à petite échelle dépouillés de structure hiérarchique et où le mode de décision se réalise par le mode de la démocratie directe. Pour Mushaben (1989), le rejet des organisations hiérarchiques est en lien avec l'idéologie des membres.

En ce qui concerne les modes d'intervention, les groupes se définissent comme des organisations *ad hoc* poursuivant une cause unique. (Mushaben, 1989.) Ils sont moins préoccupés des moyens de subsistance et davantage des « fins ultimes », ce qui donne aux revendications un caractère non négociable. « Les conflits fondés sur les priorités individuelles sont relativement difficiles à négocier, car ils n'ont pas les caractéristiques incrémentales des conflits économiques ; à l'image des luttes religieuses, ils tendent à se placer sur un plan moraliste. » (Inglehart, cité dans Filieule & Péchu, 1993 : 133.) Le conflit se déplace sur le terrain symbolique. (Sassoon, 1984.) Selon Melucci, les NMS laissent de côté leurs caractéristiques revendicatives en optant pour une « invention du présent » remettant ainsi en cause l'ensemble du système. Leur action ne vise plus la négociation avec l'État, mais elle tente plutôt de convaincre l'opinion publique à l'aide d'une exploitation efficace des médias. (Dalton et Kuechler, 1990 : 15.)

Pour Melucci, le mouvement social se présente sous les aspects suivants:

- 1) les réseaux de mouvements présentent tous les traits d'une structure segmentée, réticulaire, polycéphale ;
- 2) il s'agit d'une structure « diffuse », ou mieux de « latence ». Chaque cellule vit sa vie propre en complète autonomie par rapport au reste du mouvement même si elle maintient une série de liens à travers la circulation des informations et des personnes ; ces liens deviennent explicites seulement à l'occasion des mobilisations collectives sur des enjeux à propos desquels le réseau latent remonte à la surface, pour ensuite s'immerger à nouveau dans le tissu du quotidien ;
- 3) le caractère du rassemblement est contre-culturel, au sens littéral ;
- 4) il existe une imbrication croissante entre les problèmes de l'identité individuelle et l'action collective. La solidarité du groupe n'est pas séparable de la recherche

personnelle, des besoins affectifs de communication des membres, dans leur existence quotidienne. (Filieule et Péchu, 1993 : 142.)

Qu'est-ce que l'identité ?

L'identité a un caractère subjectif, cognitif, distinctif, et adaptatif. Précisons d'abord qu'ici l'identité est définie en relation avec la mobilisation collective. La première caractéristique de l'identité est sa dimension subjective. Elle fait appel à la réflexivité, aux sentiments, aux émotions. Melucci mentionne comme dimension de l'identité les investissements émotionnels ; Neveu dit qu'elle est un sentiment subjectif. Une seconde caractéristique de l'identité est qu'elle distingue l'individu ou le groupe d'avec ce qui lui est extérieur ou opposé. Les individus se reconnaissent dans les autres (Melucci). L'identité permet à l'individu ou au groupe de se situer dans le système social (Cuche). Une troisième caractéristique de l'identité est la construction de références cognitives, c'est-à-dire différents cadres utilisés pour analyser la réalité et interpréter et orienter l'action (Duperré, 2002 : 63). Ces cadres sont le produit de la socialisation; ils correspondent à la dimension culturelle. La dernière caractéristique de l'identité est qu'elle est en relation avec l'environnement et qu'elle interagit avec lui, s'y adaptant tout en conservant certains éléments de base. Retenons la définition suivante de l'identité.

L'identité sociale d'un individu se caractérise par l'ensemble de ses appartenances dans le système social : appartenance à une classe sexuelle, à une classe d'âge, à une classe sociale, à une nation, etc. L'identité permet à l'individu de se repérer dans le système social et d'être lui-même repéré socialement.

Mais l'identité sociale ne concerne pas seulement les individus. Tout groupe est doté d'une identité qui correspond à sa définition sociale, définition qui permet de le situer dans l'ensemble social. L'identité sociale est à la fois inclusion et exclusion : elle identifie le groupe (sont membres du groupe ceux qui sont identiques sous un certain rapport) et le distingue des autres groupes (dont les membres sont différents des premiers sous ce même rapport). Dans cette perspective, l'identité culturelle apparaît comme une modalité de catégorisation de la distinction nous/eux, fondée sur la différence culturelle. (Cuche, 1996 : 84)

La dimension subjective est présente dans la notion d'appartenance. Elle fait référence au partage de caractéristiques communes auxquelles les acteurs choisissent d'accorder une plus grande importance. L'appartenance suppose également la création de liens entre individus et entre groupes. On appartient à des groupes, à des réseaux, à un territoire sur lequel on décide de tisser des liens. L'identité renvoie également à l'émotion, au sentiment. La dimension réflexive, qui permet aux individus et au groupe de s'objectiver, c'est-à-dire de s'analyser, de s'évaluer, de planifier son action en fonction de ses objectifs, de ses valeurs et de l'environnement, est un

caractère particulier de l'identité. Bien que l'identité puisse être imposée par des classifications venant de l'extérieur par ceux qui disposent de l'autorité légitime (Bourdieu, cité dans Cuche, 1995 : 88), il demeure que l'individu ou le groupe se définit également lui-même selon des catégories qu'il adopte.

Ce qui crée la séparation, la « frontière », c'est la volonté de se différencier et l'utilisation de certains traits culturels comme marqueurs de son identité spécifique. Des groupes très proches culturellement peuvent se considérer comme complètement étrangers l'un à l'autre, voire comme totalement hostiles, en s'opposant sur un élément isolé de l'ensemble culturel. (Ibid. : 96)

La constitution de l'identité nécessite l'altérité. L'identité se définit par rapport à l'autre; elle se réalise en mettant en relief les différences. « Nous assistons donc ici à la création du nous en rapport avec le eux (...) c'est ce que Melucci a appelé la délimitation du sujet en rapport aux autres. » (Duperré, 2002 : 66.) Touraine (1978 : 51) nous présente également « l'identité » en relation dynamique avec « l'opposition ». Cet autre n'est pas nécessairement un adversaire ; il peut être, par exemple, un allié avec lequel l'acteur interagit, mais qui possède des traits culturels distinctifs.

L'altérité est également présente dans un groupe aux apparences unifiées. Loin d'être un tout monolithique, le groupe est hétérogène et en mouvement. Bien que l'on y fasse souvent apparaître l'image de l'harmonie, le groupe est un lieu de tension entre différents pôles antagonistes, il est souvent marqué par la complexité. Melucci (1983) affirme l'importance pour celui-ci de reconnaître la pluralité en son sein et la complexité de ce qui l'entoure pour assurer sa survie et ainsi éviter de se transformer en secte. L'identité « est la capacité de se reconnaître dans la différence et de gérer le poids et les tensions de cette différence. » (Ibid. : 24.) La reconnaissance de la complexité chez l'adversaire est également nécessaire; « en somme elle fait place à la « politique », au rapport entre les moyens et les fins, au calcul des effets de l'action. » (Ibid.) Cette complexité des identités est plus marquée chez les acteurs sociaux contemporains qui portent en eux de multiples appartenances et qui tendent à s'éloigner des engagements totalisants et exclusifs. C'est en ce sens que Nicole Olivier (1990 : 57) désigne le mode d'appartenance contemporain comme le passage d'un « nous exclusif » des années 70 à un « nous différencié ».

L'identité est également l'objet de luttes pour la conquête d'un espace. Les acteurs entrent en interaction et définissent leurs « frontières » respectives. Il peut y avoir une compétition pour imposer son système de représentation. L'action protestataire est un lieu important où se joue la

définition des identités. Les protestataires occupent l'espace public et s'identifient à un groupe, à des enjeux, à une culture. Certains arborent un signe distinctif et symbolique pour montrer leur appartenance. L'individu se classe ainsi dans des catégories et est l'objet également d'un classement de la part des tiers. « L'identité est donc l'enjeu de luttes sociales. Tous les groupes n'ont pas le même « pouvoir d'identification », car le pouvoir d'identification dépend de la position qu'on occupe dans le système de relations qui lie les groupes entre eux. » (Cuche, 1996 : 88.) La définition de l'identité n'est pas l'apanage de l'individu ou du groupe. L'identité est produite par un travail de négociation entre les catégories qui sont attribuées à l'individu de l'extérieur et celles par lesquelles celui-ci entend être défini ou reconnu (Neveu, 1996 : 81).

Pour Barth (1969), dans le processus d'identification, ce qui est premier, c'est précisément cette volonté de marquer la limite entre « eux » et « nous », donc d'établir et de maintenir ce qu'il appelle une « frontière ». Plus précisément, la frontière établie résulte d'un compromis entre celle que le groupe prétend se donner et celle que les autres veulent lui assigner. Il s'agit, bien sûr, d'une frontière sociale, symbolique. Elle peut, dans certains cas, avoir des contreparties territoriales, mais là n'est pas l'essentiel. (Cuche, 1996 : 95.)

Pour se constituer chez l'acteur, l'identité à besoin de rassembler des références cognitives. Nous appellerons ces références des cadres. Ces cadres sont le produit de la socialisation des individus et des groupes. Ils correspondent à la dimension culturelle.

Un cadre est un schéma interprétatif qui simplifie et condense le monde extérieur en accentuant et en encodant sélectivement des objets, des situations, des événements, des expériences et des séquences d'action à l'intérieur d'un environnement présent ou passé (Snow & Benford). (...) Gamson, en tentant d'expliquer ce qu'est un cadre, le compare à un paradigme, c'est-à-dire « un cadre de pensée qui (...) fournit son vocabulaire et ses principes » (Étienne *et al.*). Par ces caractéristiques et ces fonctions, les cadres sont un des deux fondements qui construisent l'identité. (Duperré, 2002 : 63)

Duperré fait référence à trois types de cadres différents : le cadre moral, le cadre interprétatif et le cadre d'action. Les valeurs et les croyances sont constituées sous forme de cadre; nous pouvons parler en ce sens d'un cadre moral. Elles sont définies et hiérarchisées pour servir de point de repère. Les valeurs et les croyances sont fondamentales dans la constitution de l'identité des acteurs.

Les cadres peuvent également être interprétatifs; dans ce cas, ils serviront plus particulièrement à représenter la vision que les acteurs ont d'eux-mêmes, des autres et du monde dans lequel ils évoluent. Ainsi, on peut parler de représentations, d'images ou de perceptions. Duperré nomme également ce cadre « filtre perceptuel » afin de faire ressortir la modulation du traitement de la

réalité : amplification de certains aspects et atténuation d'autres éléments, ce qui change les perceptions selon les différents acteurs. L'échange de différents points de vue entre individus ou groupes possédant des cadres interprétatifs différents permet « de mieux objectiver la réalité, la rendre plus complète et la dégager des points de vue particuliers des acteurs. C'est le processus de la triangulation et il peut servir de processus d'ajustement des cadres chez l'acteur collectif. » (*Ibid.* : 69)

Le cadre d'action, quant à lui, fixe le but à atteindre en fonction des cadres précédents. Il fournit le potentiel mobilisateur. Il s'inscrit dans la dimension temporelle en projetant l'acteur dans l'avenir vers son utopie. Selon Melucci (1989 : 35), l'une des trois dimensions fondamentales de l'identité est l'élaboration de cadres cognitifs qui définiront les buts, les moyens et l'environnement de l'action.¹⁹

La relation avec l'environnement est également importante dans la formation de l'identité. L'environnement est constitué du milieu avec lequel l'individu ou le groupe interagit. Il est interne et externe. C'est le groupe ou le mouvement social avec lequel il est en conflit. C'est aussi les autres acteurs avec lesquels il est en relation de partenariat. « L'altérité, la conscience de cet autre, permet une réflexion sur soi et sur son identité. La réflexion peut amener à des modifications chez l'acteur. » (Duperré, 2002 : 75) L'environnement est historiquement situé dans l'espace et le temps : c'est une conjoncture, un contexte (social, politique, historique) avec lequel on doit composer pour agir adéquatement. Le groupe confronté à cet environnement doit s'adapter tout en conservant les éléments qui préservent l'essence de son identité. Neveu (1996 : 81) dit à propos de l'identité qu'elle est « un travail permanent de maintenance et d'adaptation de ce moi (identité) à un environnement mobile.» (1996 : 81) Melucci conçoit la relation à l'environnement comme une relation circulaire avec un système d'opportunité et de contraintes.

(...) les mouvements sociaux développent une identité collective dans une relation circulaire avec un système d'opportunités et de contraintes. Les acteurs collectifs sont capables de s'identifier eux-mêmes lorsqu'ils ont appris à faire la distinction entre ce qu'ils sont et l'environnement. L'acteur et le système se construisent réciproquement, et un mouvement ne devient conscient (*self-aware*) de lui que par une relation à un environnement. (Melucci, cité dans Duperré, 2002 : 76.)

¹⁹ Les deux autres dimensions fondamentales étant l'activation des relations entre les acteurs et les investissements émotionnels.

L'identité est également liée étroitement au concept de culture. Celui-ci est plus complexe à cerner, car il comporte un aspect inconscient important. La culture est le fait de l'éducation dans son sens le plus large. Il s'agit de ce que nous acquérons, ce qui n'est pas inné à notre nature humaine. C'est pourquoi nous disons que les différents cadres cognitifs sont un apport culturel. En ce sens, identité et culture sont très liées entre elles. Mais ces réalités ne sont pas semblables. Contrairement à la culture, l'identité comporte une dimension subjective et réflexive. La culture se transmet à travers les générations et l'histoire. L'identité s'élabore sur une période de temps beaucoup plus courte. Également, la culture est toujours en référence à un groupe, à une communauté. L'identité, quant à elle, concerne également les individus.

La culture relève en grande partie de processus inconscients. L'identité, elle, renvoie à une norme d'appartenance, nécessairement consciente, car fondée sur des oppositions symboliques. (Cuche, 1996 : 83.)

Quel type de communauté retrouvons-nous actuellement ?

La modernité a donné naissance à l'individualisme et à la prolifération d'un nouveau type de liens sociaux qui prend le relais des communautés primaires fondées sur les liens du sang. C'est ce que Danièle Hervieu-Léger nomme la fraternité d'élection. Celle-ci « correspond à une certaine communauté de valeurs et de références qui s'est elle-même tissée dans le partage d'intérêts, d'expériences ou d'épreuves communes. » (1993 : 218.) Cette fraternité se caractérise également par une association volontaire d'individus dont l'engagement personnel a préséance sur le groupe d'appartenance.

Une autre caractéristique importante que l'on retrouve dans la fraternité élective est l'importance de l'investissement émotionnel des individus qui la composent. L'investissement émotionnel est l'une des trois dimensions de la formation de l'identité selon Melucci (1989 : 35). Celui-ci souligne également que le groupe répond au besoin personnel de faire partie d'une unité commune (*ibid.* : 45). Maffesoli réalise une interprétation semblable lorsqu'il parle des médias de masse et de leur fonction d'assurer le « mythe de la cohésion d'un ensemble social ».

Mais c'est parce qu'il (le contenu) conforte le sentiment de participer à un groupe plus vaste, de sortir de soi, qu'il vaut pour le plus grand nombre. En ce sens, on est plus attentif au contenant qui sert de toile de fond, qui crée l'ambiance et par là unit. Dans tous les cas, ce dont il est question est, avant tout, ce qui permet l'expression d'une émotion commune, ce qui fait que l'on se reconnaît en communion avec d'autres. (1988 : 42.)

Ces investissements émotionnels sont favorisés, entre autres, par de petits groupes où peuvent s'établir des relations de proximité entre les membres. Les relations entre les membres du groupe favorisent « la fusion des individus en un tout commun » et le développement d'une vision commune (Cooley, 1962 : 23). C'est dans cette optique que Maffesoli utilise la métaphore de la tribu :

C'est pour rendre compte de cet ensemble complexe que je propose d'employer, d'une manière métaphorique, les termes de « tribu » ou de "tribalisme ». (...) J'entends insister sur l'aspect « cohésif » du partage sentimental de valeurs, de lieux ou d'idéaux qui à la fois sont tout à fait circonscrits (localisme), et que l'on retrouve, sous des modulations diverses, dans de nombreuses expériences sociales. (1988 : 33.)

La fraternité élective ou la tribu, si elle permet la constitution d'un « nous » fort, grâce aux caractéristiques qu'elle possède, favorise l'exclusion et peut à l'extrême devenir autosuffisante et se couper de toute référence exogène. En accentuant ce qui est proche, la tribu a tendance à se refermer sur elle-même (Maffesoli, 1988 : 173).

(...) l'intensification émotionnelle de l'engagement au sein d'une fraternité élective, peut constituer, dans la mesure où elle « immédiatise », en l'affectivisant, le profit que ses membres tirent de leur participation communautaire, une forme paradoxale de « sortie de la religion ». (Hervieu-Léger, 1993 : 221.)

Quel mode d'engagement ?

Jacques Ion (1997), dans son livre au titre évocateur, *La fin des militants*, prétend que la militance s'est métamorphosée dans la société contemporaine (dans le contexte français) en ce qu'il nomme « l'engagement distancié ». Ce type d'engagement s'éloigne de l'engagement total de la personne au sein d'une organisation. Le caractère permanent fera place également à celui de la mobilité comme l'illustre bien l'image qu'il emploie.

A l'engagement symbolisé par le timbre renouvelable et collé sur la carte, succéderait l'engagement symbolisé par le post-it, détachable et mobile : mise de soi à disposition, résiliable à tout moment. (*Ibid.* : 81.)

Maffesoli abonde également dans cette idée de mobilité de l'engagement. Il oppose l'attitude extensive (relative à l'histoire) présente dans la société moderne à l'attitude intensive (relative à l'espace) qui caractérise la société post-moderne. Il souligne également la multiplicité des groupes d'appartenances possibles pour chaque personne dans le modèle qui présente l'attitude intensive. Cela rejoint la notion du « nous différencié » dont nous avons fait état ci-haut.

(...) la rationalité qui s'annonce est principalement proxémique, intensive (in-tension), elle s'organise autour d'un pivot (gourou, action, plaisir, espace) qui à la fois lie les personnes et les laisse libres. Elle est centripète et centrifuge. D'où l'instabilité apparente des tribus : le coefficient d'appartenance n'est pas absolu, et chacun peut participer d'une multiplicité de groupe, tout en investissant dans chacun une part non négligeable de soi. (Maffesoli, 1988 : 177.)

Cette mobilité peut même aller jusqu'à un transfert dans un autre réseau possédant une idéologie différente dans un court laps de temps. On peut en conclure que dans cette interprétation l'influence de la dimension de l'affect est plus déterminante que celle de l'idéologie.

(...) Il est certain que de plus en plus chaque personne est enclose dans un cercle fermé de relations, et en même temps elle peut toujours être frappée par le choc de l'inédit, de l'événement, de l'aventure. (...) déterminé par son territoire, sa tribu, son idéologie, chacun peut également, et dans un laps de temps très court faire irruption dans un autre territoire, une autre tribu, une autre idéologie. (Ibid.)

Jacques Ion (ibid.) note l'émergence de « l'acteur-individu concret » qui se substitue au membre « interchangeable » qui se fond dans le groupe. Dans les groupements contemporains, la qualité du membre devient un atout non négligeable. Celui-ci devient un « acteur social » doté de ressources particulières qui constitueront un apport essentiel à l'organisation. « Quand se délite le nous, c'est la qualité spécifique du membre qui devient progressivement un atout pour le groupement. » (Ibid. : 74.) De plus, on reconnaîtra davantage l'individualité des membres et leur autonomie par rapport au groupe. Entre autres, l'acteur social sera en mesure de mieux délimiter l'espace de l'engagement des autres aspects de sa vie. (Ibid. : 80.) Le développement de la mixité accentuera également ce phénomène. Ainsi, voit-on apparaître une préoccupation pour investir d'autres dimensions de l'existence (loisirs, familles, amis). (Ibid. : 61.)

L'implication devient donc moins « totalisante »; elle permet davantage un espace de liberté à la personne et reconnaît son individualité. Le lien entre l'individu et l'organisation devient plus lâche et ce dernier peut se lier à plusieurs organisations et développer plusieurs appartennances. Dans ce contexte, le qualificatif « militant » devient moins adéquat pour désigner les personnes engagées, car il provient d'une culture militaire (du latin miles, soldat) qui laisse peu de place à l'individualité comme le souligne Ion.

(...) La connotation cléricale et militaire de la notion de militant convient d'ailleurs bien peu pour qualifier cette figure. Après tout, qu'elle soit difficile à désigner n'est peut-être pas un hasard : la militance était suffisamment « prenante » pour définir tout l'être militant ; la façon actuelle de s'engager se caractérise au contraire à la fois par la diversité possible des intérêts pris en compte et donc aussi par leur mise à distance relative. C'est donc moins d'un rôle social incorporé qu'il convient désormais de parler

que d'une attitude qui peut être aussi bien endossée que quittée ; pour désigner ce mode d'engagement, nous parlerons donc d'engagement distancié. (1997 : 81)

Le réseau

Pour Maffesoli (1988), l'important dans l'analyse de la société est d'être attentif à ce qui est en train de naître. Pour ce faire, il concentre son attention non pas sur les finalités des groupes, mais sur l'énergie engagée pour les constituer. Cela l'amène à dépasser le groupe pour lui-même, comme entité isolée, afin de le comprendre dans les relations qu'il entretient avec d'autres groupes pour former un réseau. Celui-ci (*ibid.*: 123) soutient que « la constitution en réseau des micro-groupes contemporains est l'expression la plus achevée de la créativité de masses. » La proxémie permet ainsi l'élaboration d'un réseau qui alimentera à son tour ses parties constituantes et permettra l'émergence d'une socialité.

En effet, l'accentuation spatiale n'est pas une fin en soi, si l'on redonne sens au quartier, aux pratiques de voisinage et à l'affectuel que tout cela ne manque pas de dégager, c'est avant tout parce que cela permet des réseaux de relations. La proxémie revoie essentiellement à la fondation d'une succession de « nous » qui constituent la substance même de toute socialité. Dans la suite de ce qui a déjà été dit, j'aimerais faire ressortir que la constitution des micro-groupes, des tribus qui ponctuent la spatialité se fait à partir du sentiment d'appartenance, en fonction d'une éthique spécifique et dans le cadre d'un réseau de communication.²⁰ Tels pourraient être les maîtres mots de notre analyse. (*Ibid.* : 123.)

Le réseau et ses parties constituantes, les groupes, sont en interaction dynamique. C'est l'hypothèse centrale de Maffesoli (1988) : « (...) il y a (il y aura) de plus en plus, un va et-vient constant entre la tribu et la masse. » Le réseau repose ainsi sur les groupes qui le composent et permettent la proximité et l'affectuel. Cette dynamique présente entre la tribu et la masse est reprise par Ion dans des termes différents. Il indique que le « nous » de la proximité sociale ou géographique est renforcé par un « nous » qui renvoie à un ensemble virtuel plus vaste. Ce qui l'amène à conclure que ce « nous » est à la fois communautaire et sociétaire.

²⁰ Ce constat ressemble beaucoup aux trois dimensions fondamentales de la formation de l'identité collective définies par Melucci. « La première est la formulation de cadres cognitifs concernant les buts, les moyens et l'environnement de l'action. La deuxième est l'activation des relations entre les acteurs qui communiquent, négocient et prennent des décisions. Enfin, la troisième dimension citée par Melucci est celle des investissements émotionnels qui permettent aux individus de se reconnaître dans les autres. » (1989 : 35 dans Duperré, 2002 : 71.)

Dans ce nous du regroupement se trouve donc combinés, d'une part une forte sociabilité interne, ancrée sur des proximités sociales ou géographiques, confortés par une pratique en commun qui multiplie les occasions et les durées de réunions dans la vie quotidienne, et d'autre part, le sentiment entretenu d'une commune appartenance à un ensemble beaucoup plus vaste constamment actualisé par les références fédérales et constellaires. De telle sorte que ce nous dépasse largement les limites du collectif local rassemblé : les interconnaissances concrètes s'expriment aussi en entités abstraites qui renforcent en retour la puissance du groupement réel localisé : « nous parents d'élèves » ou « nous jeunes catholiques ouvriers », c'est chaque participant individuel qui se voit requalifié par son appartenance à un nous simultanément réel et virtuel. (Ion, 1997 : 54.)

Ion pousse l'interprétation encore plus loin en mettant les individus eux-mêmes au centre de l'action. Ces derniers en multipliant leurs lieux d'appartenance et leurs contacts permettent d'interrelier les différentes organisations et ainsi constituer des réseaux.

Et surtout, à l'insertion dans des conglomérats se substitue la possibilité de pluri-appartenances structurellement indépendantes les unes des autres et connectées seulement par le sujet lui-même. Le réseau n'est donc plus une donnée initiale, il est le résultat de l'action. (Ibid. : 80.)

Le réseau est un lieu très propice à la circulation de l'information, d'analyses et d'idéologies. C'est dans les interactions avec les autres membres de la collectivité que l'individu cherche à se valider. La validité de l'information et de l'analyse dépendra, selon Mann (1991 : 124), de la « densité des interactions significatives » entre les membres. Le réseau devient un lieu capital pour rechercher des significations et des normes qui permettront d'ajuster et de coordonner les actions des individus. « Les réseaux sociaux, parce qu'ils facilitent les interactions, jouent à la fois comme support des processus de communication (l'information circule plus vite le long des canaux - formels ou informels - déjà constitués) et comme lieux de production ou de maintien du sens. » (Ibid. : 124.) Danièle Hervieu-Léger (1993 : 138) soutient également que dans les sociétés modernes où se développe l'individualisme, « la confirmation sociale des significations tend de plus en plus à être assurée à travers un réseau diversifié de groupes d'affinités, où se joue, sur une base volontaire, le partage du sens. »

La fonction des rites

Parmi les éléments qui permettent de souder les membres d'une même communauté, nous retrouvons la coutume et le rituel. Selon Maffesoli, la coutume « est le « résidu », le non-dit qui fonde l'être-ensemble » et qu'il nomme « puissance sociale ». (1988 : 36) La convivialité, la circulation de parole souvent à l'occasion d'un repas partagé favorise la cohésion. Maffesoli attribue même une fonction sacrée à ces expressions sociales.

Ce sentiment collectif de force commune, cette sensibilité mystique qui fonde la perdurance utilisent des vecteurs bien trivaux. ... ce sont tous ces lieux de la parlerie ou plus généralement de la convivialité. (...) Ne l'oubliions pas l'eucharistie chrétienne qui souligne l'union des fidèles, et l'union au Dieu, n'est qu'une des formes réussies de la commensalité que l'on retrouve dans toutes les religions du monde. Ainsi stylisé le fait que dans le café, au cours d'un repas, en m'adressant à l'autre, c'est à la déité que je m'adresse. On revient par là, à la constatation, maintes fois exprimée, qui lie le divin, l'ensemble social et la proximité. (*Ibid.* : 40.)

Le rituel, à travers la répétition, rappelle l'unité de la communauté. Il sert « d'anamnèse à la solidarité ». (*Ibid.* : 31.) Il a également pour fonction de sécuriser les membres devant l'incertitude, de les rassurer de la permanence du groupe et de raffermir les liens de solidarité. Les manifestations sont un exemple de rituel qui permet de démontrer l'intégration des individus dans le groupe et de resserrer les liens de solidarité. Le rituel permet également de retirer du plaisir et de ne pas percevoir l'action collective comme un coût. (Mann, 1991 : 127.) Les rites, en plus de manifester l'identité des individus et des groupes, permettent de se situer dans l'espace et le temps.

Rappelons que, concrètement, il (le « nous ») se trouve garanti par tout un ensemble de rites qui sont soit des rites d'entrée (cartes et timbres d'adhésion, insignes, etc.), soit des rites de confirmation de l'identité collective (cérémonies annuelles de renouvellement de l'adhésion, manifestations extérieures, etc.). Ces rites disent et redisent la coupure entre les je associés et les ils de l'extérieur. Ils authentifient l'appartenance et simultanément la re-situent à un double niveau : d'une part dans un ensemble géographique autrement plus large que celui du seul espace local, d'autre part dans un temps qui n'est plus seulement celui de la répétition des activités quotidiennes ou hebdomadaires mais celui, orienté, de l'histoire en marche. (Ion, 1997 : 54.)

Du rituel au religieux

Se peut-il que le religieux réapparaisse au sein de ce réseau de relations ? La religion n'a-t-elle pas pour fonction de relier, de fonder l'être-ensemble qui donne cohésion à la collectivité ? Maffesoli aborde le concept de religion – non dans le sens de son contenu de foi mais plutôt de son « contenant » - comme étant « une matrice commune, ce qui sert de support à « l'être-ensemble ». » (1988 : 56.) Danièle Hervieu-Léger interprète la crise des idéaux religieux non comme une sortie de la religion, mais comme sa métamorphose.

La destruction des formes de solidarités du passé et l'effritement social des idéaux religieux sont deux processus totalement intérieurs l'un à l'autre : la religion décline parce que le changement social entame la capacité collective de créer des idéaux; la crise des idéaux défait les liens sociaux. Cependant, ce qui sort de ce double mouvement, ce n'est pas la fin de la religion, mais la métamorphose de la religion. (1993 : 38.)

La fraternité d'élection - dont nous avons fait état ci-haut - est également porteuse d'idéaux. Elle tente de réaliser « la fraternité idéale » qui ne peut être accomplie par les liens du sang. (Hervieu-Léger, 1993 : 243.) Toujours selon Hervieu-Léger, le refus de la « volatilité des affects » dans les fraternités électives peut conduire à un retour du religieux. Cela peut même se produire « sous la forme plus lâche de réseaux affinitaires » à condition que ces derniers mobilisent fortement la dimension affective des membres. (1993 : 222.)

La possibilité qu'une fraternité élective se transforme en groupe religieux, ou au moins qu'elle présente des traits religieux, intervient lorsque le groupe rencontre la nécessité de se doter d'une représentation de lui-même qui puisse intégrer l'idée de sa propre pérennité, au-delà de l'expérience immédiate dans laquelle s'inscrit la relation entre ses membres. C'est le cas en particulier lorsque le groupe s'installe dans la durée et qu'il lui faut - pour légitimer sa propre existence par-delà la « routinisation » inévitable des expériences émotionnelles dans lesquelles le sentiment de « former un seul cœur » s'est forgé - en appeler à un « esprit commun » qui dépasse les individus liés à ladite fraternité. (Hervieu-Léger, 1993 : 220.)

Retour sur les données de l'observation

La définition des concepts a permis d'éclairer notre observation et de valider des intuitions que nous portions. De plus, elle a permis le jaillissement de nouvelles questions. Il apparaît plus évident que l'implication des personnes interviewées dans la coalition ne répond pas seulement à une logique comptable de gains versus investissements pour un organisme ou son représentant. Leur implication répond également à un besoin d'être en relation avec d'autres personnes dans un projet commun dans lequel celles-ci se reconnaissent. Il va sans dire que cette signification n'était peut-être pas présente chez les membres au début de leur implication dans la coalition mais qu'elle a pu se développer avec le temps.

Il faut introduire ici une mise en garde importante. Notre recherche et notre interprétation se sont concentré sur le sens de l'engagement social pour les personnes qui y étaient investies. Le concept d'identité s'est inscrit dans cette perspective. Il ne faudrait pas que le lecteur comprenne que la coalition existe dans le but et en raison d'une problématique identitaire (nous entendons ici l'identité individuelle). Nous avons vu dans notre observation que la création d'alliances était une stratégie importante pour atteindre des objectifs que portaient en commun les diverses organisations. Il y a donc ici une dimension instrumentale de la coalition qui aurait pu être approfondie davantage à l'aide d'autres instruments d'analyse, et en particulier ceux apportés par les théoriciens de l'école de la mobilisation des ressources. Cette mise en garde étant faite, voici quelques observations qui font suite à notre définition des concepts.

Si l'engagement ne se définit plus comme de la militance en raison de son caractère plus souple et moins lié au groupe de façon permanente et totale, celui-ci demeure tout de même extrêmement exigeant. Les repères de sens pour l'individu ne sont plus donnés au préalable et une fois pour toutes, et ce dernier doit sans cesse modeler son identité à travers ses diverses appartenances. La personne doit également négocier le temps et l'énergie investis dans chacun des secteurs de sa vie personnelle et publique et subir les pressions de ces divers secteurs. D'autre part, l'engagement étant lié davantage à la dimension émotionnelle, il demande un investissement important de la personne. Même si l'engagement se concentre souvent dans une profession, il mobilise beaucoup : la signification de l'existence, l'espoir, les rêves, etc. Donc, l'expression « engagement distancié » est adéquate si elle exprime une distance de l'engagé social par rapport au groupe. Mais il ne faudrait pas y voir une distance par rapport à l'intensité de l'engagement personnel compte tenu de ce que nous venons de dire. L'engagement prend une autre forme, dans un contexte social différent, et il est toujours très impliquant; cependant, cette implication se manifeste sur des aspects différents de l'existence de la personne.

Dans nos données d'observation, nous voyons que le milieu transmet des exigences comportementales. Si pour une part, on reconnaît l'importance et la légitimité pour les personnes d'investir dans d'autres secteurs de leur vie, cela ne se fera pas dans une « liberté » absolue. Dans le type d'engagement que nous avons observé, où le quotidien devient souvent un lieu d'expression de choix politiques (par exemple l'achat local et éthique), nous constatons que la frontière entre la vie d'engagé social et la vie privée n'est pas si étanche que cela. Cette réalité demande aux personnes d'être très souvent en mode d'analyse et de résolution de problèmes éthiques. Il faut mentionner que ces exigences ont une portée différente, car elles concernent l'identité de la personne. Il ne s'agit pas de se conformer pour correspondre à une règle quelconque, mais pour vivre un idéal. Nous voyons ici une autre expression de la forme (individualisme) de l'engagement contemporain.

La définition du réseau nous a permis de corroborer l'interprétation des données où l'on faisait référence au besoin exprimé de se retrouver dans un groupe et dans un mouvement social qui manifeste une unité de pensée et d'action. La description du « nous local », nourri par la proximité et une forte dimension affective renforcée par un nous sociétal plus virtuel, éclaire notre observation, de même que la perspective développée par Maffesoli où il donne une importance à l'affect dans la formation des liens sociaux de proximité. Le cadre théorique apporte également un éclairage nouveau sur certains rites qui pouvaient sembler insignifiants, par exemple le dîner pris en commun, les activités de début et de fin d'année. La théorie sur le

réseau confirme et éclaire également d'autres éléments de notre observation : le réseau est un lieu où l'individu recherche et valide des informations, des interprétations et des significations; l'attention accordée aux relations autant entre les personnes qu'entre les groupes manifeste l'importance du réseau; le rôle central des individus dans la formation des réseaux.

L'élaboration du cadre théorique nous a interpellé sur la difficulté de gérer les rapports identitaires. Il appert que les personnes retrouvent dans la coalition des valeurs, une idéologie, des modèles, des pratiques, des relations signifiantes qui servent de repères pour la conduite et la finalité de leur existence. Elles développent ainsi une identité d'engagé social et se retrouvent dans une communauté ou un réseau d'appartenances. Cela entraîne des conséquences pour les individus et aussi pour les groupes. Comme le dit Melucci (1983 : 24), le développement identitaire commande « la capacité de se reconnaître dans la différence et de gérer le poids et les tensions de cette différence. » Ainsi, si le réseau assure la mobilisation des individus par le développement d'une identité commune – et cela de façon efficace et probante – leur nouvelle identité devient source de conflit identitaire et idéologique dans d'autres réseaux d'appartenances. Comment les individus peuvent-ils assumer ces tensions ? Celles-ci peuvent-elles être positives ? Un autre questionnement nous habite: comment les personnes peuvent-elles assumer leur idéal de solidarité vécue « entre nous » et dans un projet de société devant le fait de la distance importante entre leur idéal et la réalité ?

Nous voyons à cette étape de notre recherche se profiler un autre déplacement qui nous permettra de recentrer notre problématique. À travers le processus de constitution de l'identité, il nous semble que beaucoup de responsabilités sont imparties à l'individu. Nous avons vu que la qualité du membre devient un atout précieux pour une organisation; l'individualité et l'autonomie prennent plus d'importance. Il devient un acteur confronté à de multiples choix qui le conduiront à des réussites et des échecs dans son engagement social. La problématique recadrée ici est bien loin de la simple critique de l'individualisme. Elle se situe dans la redéfinition actuelle des liens sociaux qui prend en compte le rôle central de l'individu considéré

de plus en plus comme un acteur social. L'importance accordée à ce rôle nous conduit à poser différemment la problématique de l'engagement social dans notre société.²¹

Question d'approfondissement

L'engagement social mobilise toute la personne; il possède un potentiel insoupçonné. Il nourrit les rêves, les idéaux, le besoin de communion entre les personnes. Il devient ainsi un moyen extraordinaire de réalisation personnelle et collective. Il permet de donner un sens à la vie et à l'histoire, aux petites et grandes actions. Si la promesse de l'engagement est si grande, les écueils et les vides peuvent l'être dans la même mesure. Beaucoup de militants se sont retrouvés devant la déception, la solitude, le néant à la suite de l'érosion de leur idéal et de leurs rêves. Ou suite à l'épuisement devant la difficulté à traverser l'abîme qui coupe le rêve de la réalité. Nous voici donc devant une expérience où se côtoient la foi et l'incredulité, la promesse et la déception. Une citation tirée du livre de Jean-Marc Piotte (1987) traduit bien le désabusement d'ex-militants.

À l'opposé d'eux, qui ont toutefois tendance à recouvrir sous des généralités les transformations positives auxquelles aurait contribué leur militantisme, d'autres condamnent radicalement leur période militante. Serge est un de ceux-là : il a sacrifié en pure perte les plus belles années de sa vie au mouvement m.-l. qui marque un recul historique. Entre ces deux extrêmes, la plupart des anciens militants voient leur passé à la lumière de leur désenchantement : comme une plage vide. (1987: 119)

Notre recherche nous amène à conclure que les personnes engagées portent des idéaux très élevés en terme de solidarité vécue dans la coalition et attendue dans un projet de société et que ceux-ci demeurent fragiles devant la réalité. Nous avons vu dans notre observation l'importance accordée aux alliances entre les personnes et les groupes. Cette importance se manifeste de deux façons. Il y a d'abord la dimension stratégique : former des alliances est le moyen privilégié pour l'atteinte des objectifs poursuivis par les personnes. La force du consensus et de l'unité chez les groupes et la mobilisation citoyenne sont perçues comme des stratégies importantes de changement social. Ensuite, la solidarité vécue entre les membres de la coalition (et dans le réseau communautaire et syndical) est en elle-même un idéal à atteindre qui préfigure celui que

²¹ Cette réalité sociale est renforcée par la valeur accordée à la personne humaine (c.f. la solidarité dans la section sur l'observation).

l'on espère pour l'ensemble de la société. Le second idéal est celui d'un projet de société²² qui sera atteint par un processus de changement social mis en branle par les personnes et les groupes qui désirent changer l'ordre des choses. Cet idéal repose sur un pari et un acte de foi ancrés dans des valeurs fondamentales.

Maintenant, la réalité telle que nous la percevons. Les alliances et la solidarité entre les groupes et les individus sont un défi permanent. L'idéal est toujours supérieur au vécu des personnes et des groupes. Sous une apparente unité subsistent des différences identitaires et idéologiques, une lutte pour l'appropriation d'un espace social et pour l'appropriation des ressources. Un exemple illustre cette dernière affirmation : la difficulté de rassembler tous les acteurs sous l'égide de la coalition lors de luttes sociales. Beaucoup de compromis ont été faits – en laissant le leadership à d'autres acteurs – afin de conserver une unité d'action. De plus, la mobilisation des acteurs est également un défi permanent²³. Si, pour certains groupes, la mobilisation demeure passablement constante, d'autres n'assurent pas leur représentation de façon régulière ou s'impliquent peu dans la réalisation des activités de la coalition. Également, l'expérience nous démontre que la mobilisation citoyenne espérée par les personnes demeure très difficile.

Concernant le projet de société et son corollaire, le changement social, encore ici il y a un fossé entre l'idéal et la réalité. L'espace manque ici pour entrer dans les détails des orientations de l'État québécois dans les dernières décennies, mais nous affirmons que celui-ci a été influencé largement par des politiques néolibérales. Il en résulte que les luttes sociales, même si elles ont permis certains gains symboliques ou politiques, laissent les acteurs sociaux bien loin d'un projet de société désiré. Les personnes sont également confrontées à une culture populaire plus au « centre » par rapport à la leur où se véhiculent de nombreux préjugés sociaux.

C'est donc cet écart, ce fossé entre l'idéal que les personnes et les groupes se sont forgés dans la coalition (et par extension dans le réseau) et la réalité de la solidarité et la réalité sociopolitique,

²² Le projet de société en question est idéologique et non pas simplement constitué de valeurs. Dans ses grandes lignes, il comprend : la redistribution de la richesse par la fiscalité, des services publics universels, la lutte à la pauvreté, le respect des droits individuels et la démocratie participative.

²³ La mobilisation est difficile pour différentes raisons. Ce n'est pas seulement par manque d'intérêt. Mentionnons un manque de ressource dans certaines organisations, les distances, etc.

qui retiendra principalement notre attention pour la prochaine partie de ce travail de recherche. Nous l'aborderons à l'aide de la question suivante : comment peut-on vivre cette tension entre l'idéal et la réalité afin que l'engagement social demeure sensé et permette aux personnes et aux groupes de se réaliser pleinement ?

INTERPRÉTATION THÉOLOGIQUE²⁴

Nous en sommes maintenant au troisième moment de notre recherche en praxéologie : l'interprétation théologique. Nous y entrons avec une question, notre problématique, formée de thèmes suffisamment généraux permettant d'interroger la tradition chrétienne. Cette problématique s'inscrit également dans un horizon herméneutique en visant à intégrer « une réalité porteuse d'angoisse ou de douleur, réalité dont on ne saisit pas l'unité et qui, de ce fait, nous menace ou nous questionne.» (Nadeau, 1987 : 188.) Pour cette étape de notre recherche, nous faisons le pari que la tradition chrétienne comporte des référents signifiants susceptibles d'apporter un surplus de sens à la réflexion déjà élaborée.

L'interprétation théologique est composée de deux parties que nous nommerons herméneutique de la tradition chrétienne et herméneutique chrétienne du temps présent. L'herméneutique de la tradition chrétienne est le moment de « la mise à l'écoute du sens offert par la foi chrétienne. C'est le moment du rattachement au sens offert en Jésus-Christ et constamment repris dans l'histoire. » (Lucier, 1987 : 72.) Les textes fondateurs témoignent d'une expérience réelle d'une communauté de foi aux prises avec des problèmes de signification. L'examen de ces récits nous confronte à une nouvelle manière de composer la trame de la problématique qui nous intéresse. En plus de favoriser un déplacement causé par l'altérité du discours, ces récits, par leur langage symbolique, évoquent d'autres modes d'expression d'une même réalité; ils nous ouvrent à d'autres représentations du réel permettant ainsi de déployer de nouveaux horizons de significations. L'herméneutique chrétienne du temps présent est la rencontre dialectique entre l'herméneutique du temps présent – notre problématisation – et l'herméneutique de la tradition chrétienne.

²⁴ Précisons que cette dernière étape de ce travail de recherche sera moins développée que celles qui précèdent. Deux considérations expliquent ce choix. Tout d'abord, les sections précédentes sont approfondies et développées pour l'objet du présent travail. Ensuite, l'objectif du mémoire est de maîtriser la méthodologie de recherche et non pas d'apporter de nouvelles connaissances.

L'herméneutique de la tradition chrétienne

Le choix d'un texte

La recherche de réponses dans la bible à un questionnement contemporain précis n'est pas une sinécure ! Comment s'y retrouver dans cette bibliothèque de 73 livres de genres et de styles variés ? Nous nous sommes d'abord appuyé sur nos connaissances et notre intuition. Et pour nous aider à filtrer les matériaux utiles à notre recherche, nous avons fait ressortir quelques critères. La situation recherchée devrait donc comporter un certain nombre des éléments suivants :

- a) Une communauté ou un individu au sein d'une communauté;
- b) des idéaux qui sont transmis par la communauté;
- c) une expérience de solidarité;
- d) une réalité qui creuse un écart entre l'idéal convoité et la réalité;
- e) une interprétation ou une action qui résout ce dilemme.

Le texte des disciples d'Emmaüs dans l'Évangile de Luc (24,13-35) nous a semblé intéressant au départ à cause de la richesse et de la densité de son contenu et de ses similitudes avec certains aspects de notre analyse. L'expérience communautaire y est bien présente. On situe l'action dans un avant et un après la résurrection. L'idéal est présent : délivrer Israël. L'expérience de solidarité est moins perceptible. La mort de Jésus marque un écart entre l'idéal et la réalité. Et l'interprétation est présente dans l'explication des écritures ce qui redonne un sens à la mort de Jésus. Le rite de l'eucharistie permet de voir Jésus et ainsi résout le dilemme. Voilà donc un texte qui nous semble intéressant pour notre interprétation théologique. Passons maintenant à son interprétation.

Une première lecture en lien avec notre observation.

Étant imprégnés de notre observation, nous lisons le texte avec une grille de lecture propre à notre analyse. Nous remarquons certains éléments du texte qui, dans un autre contexte, procédant avec une autre grille, nous auraient paru moins signifiants. Voici donc ce qui ressort de ce premier regard orienté. Tout d'abord, les deux éléments, interprétation et rite, sont intéressants car ils sont présents également dans l'observation. Peut-on faire ici un parallèle entre

ces deux éléments ? Si oui, comment ? Dans le texte, c'est le rite qui permet de voir clair dans la situation. Est-ce que les rites dans la coalition auraient également comme fonction de nous éclairer ou de résoudre le drame de cet écart entre les attentes et la réalité ? Également, on voit que la dimension affective est présente dans le texte : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous expliquait les Écritures ? » (24,32b) L'explication des écritures et le rite les mettent en route vers Jérusalem (centre de l'œuvre du salut chez Luc). Le rite et l'interprétation ne sont-ils pas des éléments essentiels pour mettre les gens en route, en action ? L'évocation du déplacement (la route) peut également être significative : l'interprétation se réalise en chemin et non dans l'immobilité. On peut y voir une analogie avec la dynamique action-réflexion (conscientisation) dans la coalition. Cette relecture permet de retourner à nos éléments de l'analyse, à nos concepts.

Le texte nous renvoie au fonctionnement interne du groupe pour résoudre le dilemme de l'écart entre l'idéal et la réalité. Il ne s'agit pas de sortir de celui-ci, mais de faire ce qu'il faut, à l'intérieur de celui-ci, pour permettre aux personnes de voir clair et d'être en marche. Cependant, il y a une référence extérieure : la personne de Jésus. Dans la coalition, ce peut être une référence aux options et valeurs fondamentales portées par celle-ci. Cette référence permet d'ouvrir les yeux, d'éclairer la situation.

L'analyse discursive

Un des aspects intéressants à utiliser l'analyse discursive est qu'il s'agit de la même approche que celle utilisée pour l'analyse de nos données d'observation.²⁵ Dans un premier temps, il s'agit de dégager les thèmes principaux qui se retrouvent dans le texte. Pour ce faire, nous ferons ici un premier balayage du texte en ressortant les informations autour de trois pôles : les images et figures du temps, les images et figures des lieux (espaces et déplacements) et les figures et les représentations des acteurs (personnages ou objets). Ce travail devrait nous permettre de classifier les différents éléments du texte selon un certain nombre de thèmes. Il est à noter qu'une même figure peut jouer plusieurs rôles thématiques.

²⁵ Nous nous sommes inspirés de la méthodologie de Vogels (1988).

Dans un deuxième temps, il s'agit de découvrir les oppositions présentes dans le texte à l'aide des thèmes classifiés dans l'étape précédente. Les oppositions se présenteront selon la signification des thèmes donnée par le texte et non selon des oppositions qui lui seraient extérieures. Il faut donc rechercher les oppositions directement dans le texte. Dans un troisième temps, on doit donner une cohérence aux différents thèmes regroupés et placés en relation avec les thèmes qui leur sont opposés. Chaque paire d'oppositions correspond à un registre. Les différents registres peuvent se résumer par un terme abstrait qui donne signification à l'ensemble.

Images et figures du temps

Le troisième jour. Le troisième jour depuis que ces choses sont arrivées (la passion et la crucifixion) (24,21). Ce même jour : le premier jour de la semaine (24,1) ; c'est-à-dire celui qui suit le sabbat. C'est le jour où les femmes, Pierre et des disciples ou apôtres sont allés au tombeau et n'ont pas vu le corps de Jésus.

De grand matin. De grand matin au tombeau (24,22). À l'aube, les femmes sont allées au tombeau dès que les prescriptions du sabbat étaient levées.

Le soir. Le soir tombe et le jour déjà touche à son terme (24,29). Il s'agit de la fin du troisième jour. C'est à ce moment que les disciples reconnaissent Jésus dans le rite eucharistique.

À cette heure même (qu'ils ont reconnu Jésus et qu'il a disparu) (24,33). Les disciples partent dès qu'ils ont reconnu Jésus et qu'il disparaît.

On peut également dégager dans le récit trois grands moments : le temps de l'expérience (24,13 - 24), le temps du dévoilement (24,25-32) et le temps du témoignage (24,33-35).

Les oppositions présentes dans le texte : de grand matin / le soir

Les images et les figures des lieux

Emmaüs : c'est un village où se rendent les deux disciples qui ont quitté Jérusalem. On le situe par rapport à Jérusalem et il en est séparé par une distance de soixante stades²⁶. Au départ du récit, les disciples sont sur la route. Ils sont en marche en direction du village. C'est le verset 28 qui nous confirme que les disciples voulaient se rendre directement à Emmaüs. Le texte ne dit pas si les disciples se sont rendus à leur destination ou s'ils ont fait escale avant l'arrivée. Mais comme on dit qu'ils étaient près du village lorsqu'ils ont invité Jésus à rester avec eux (24,28), on peut supposer qu'ils se sont rendu dans une résidence du village pour partager le repas, peut-être était-ce leur résidence. Le texte ne nous dit pas le but de leur périple.

Jérusalem : capitale de la Judée et centre religieux et économique. Il s'agit d'un lieu symbolique, le centre prédestiné de l'oeuvre du salut dans l'Évangile de Luc (BJ, Lc 2,38, note g). « c'est là que l'Évangile a commencé, 1,5 s, et c'est là qu'il doit finir 24,52 s (...) car c'est de là que doit partir l'évangélisation du monde, 24, 47 ; Ac 1,8. » (BJ, introduction, p. 1412). Au début de la journée, les disciples se dirigeaient de Jérusalem en direction d'Emmaüs (24,13) et en fin de journée, ils retournent à Jérusalem (24,33). Les apôtres sont dans cette ville avec leurs compagnons (24,33).

Route : « Voie carrossable, aménagée hors agglomération. » (*Petit Larousse illustré*, 1995.) Chemin : « Voie aménagée pour se rendre d'un point à un autre. » (*Ibid.*) Direction à suivre pour aller quelque part. Lieu où l'on discute, où l'on fait des rencontres. La route est ce qui sépare Jérusalem et Emmaüs. Le récit nous indique que les déplacements sont faits en marchant (du moins lors de la rencontre avec Jésus) ; c'est donc un lieu où les disciples sont en action, en mouvement (sauf au verset 17). On y passe beaucoup de temps lors des déplacements entre agglomérations. Dans le texte, c'est le premier lieu où Jésus rencontre les disciples, échange avec eux et interprète les écritures. C'est également sur la route que les disciples vivent des émotions : visage sombre, cœur brûlant. Par analogie cela peut signifier l'expérience, le vécu de la communauté sur le temps long. Il n'y a pas d'événements qui se rapportent à la route du

²⁶ Selon Girard (1998 : 23), cette précision a probablement une valeur symbolique. Soixante contient le nombre six auquel il manque une unité pour être un chiffre parfait. L'auteur a pu vouloir signifier par cela l'idée d'un chemin incomplet ou plus symboliquement un cheminement incomplet.

retour. Elle prend peu d'importance dans le récit sinon l'empressement et l'action des disciples (la direction vers Jérusalem).

Tombeau : Lieu où sont disposés les morts et où l'on fait mémoire d'eux. C'est un espace fermé et fixe. C'est également un lieu où l'on fait des pratiques rituelles. Selon les prescriptions juives, on ne peut s'y rendre le jour du sabbat pour y faire les rituels (23,56).

La table : lieu où l'on se retrouve (à la fin du jour) pour partager le repas. C'est un lieu où l'on pratique le rituel de l'eucharistie ; c'est là que les disciples reconnaissent Jésus et qu'il disparaît (24,31).

Les oppositions présentes dans le texte :

- La route / le tombeau
- Emmaüs / Jérusalem

Les figures et les représentations des acteurs

Deux²⁷ d'entre eux : deux personnes, des hommes. Un d'entre les deux s'appelle Cléophas²⁸ et l'autre n'est pas nommé. Ils font partie de ceux qui étaient avec les onze apôtres (24,9) et ils étaient présents lors du témoignage des femmes qui sont allées au tombeau. Ils étaient donc de ceux qui n'ont pas cru les paroles des femmes (24,11). Au début du récit, ils sont en route vers Emmaüs (24,13), ont les yeux empêchés de reconnaître Jésus (24,16), sont arrêtés le visage sombre (24,17), ont le cœur sans intelligence (24,25). À la fin du récit, leurs yeux s'ouvrent (24,31), ils ont le cœur brûlant (24,32), sont avec les onze et leurs compagnons à Jérusalem (24,33) et racontent ce qui s'est passé en chemin (24,35).

²⁷ Girard (*ibid.* : 23) accorde une valeur symbolique à ce chiffre : l'imperfection (il lui manque une unité pour atteindre le chiffre trois symbolisant la perfection). Dans le texte, il peut signifier une communauté brisée ou inachevée.

²⁸ Dans le langage contemporain, on pourrait le traduire Cléopas par « Celui qui fait un reportage complet » ou « Celui qui se fait le porte-parole de tout le monde ». (Girard, *ibid.* : 28.)

Les oppositions présentes dans le texte :

- En route vers Emmaüs / retournent à Jérusalem témoigner (apôtres)
- Ne peuvent reconnaître Jésus / reconnaissent Jésus
- Le cœur sans intelligence / le cœur ouvert à l'interprétation des écritures (brûlant)
- Le visage sombre / le cœur brûlant.

Jésus :

On le présente d'abord sous le titre de Jésus et on précise que c'est lui en personne (24,15). Cette précision n'est pas anodine dans un récit d'apparition. Ensuite, il est perçu par les voyageurs comme un habitant de Jérusalem (24,18). Donc, le récit le présente comme un homme tout à fait normal. Il s'approche des deux voyageurs et fait route avec eux (24,15), les questionne (24,17). Il s'arrête et entre à la suite de l'invitation de ces derniers (24,29). Il est celui qui permet la transformation chez les voyageurs en interprétant les écritures (24,27) et en effectuant le rite du repas (24,30). Par la suite, il disparaît devant leur regard (24,31). Le personnage devient ainsi surnaturel. Il apparaît également à Simon (24,34).

Il est également présenté comme un prophète puissant en œuvres et en paroles. « Le prophète est un messager, un interprète de la parole divine. » (BJ :1072) Le message de celui-ci se retrouve dans sa parole, ses actions et même sa vie. (Ibid.) Sa puissance s'exerce devant Dieu et devant tout le peuple (24,19). Dans le récit, il est question également de son corps. C'est un cadavre, de la matière inerte, une partie de la personne. Le corps rappelle la personne, mais celle-ci n'est plus présente, on ne peut plus interagir avec elle. Celui-ci n'est pas vu au tombeau (24,23 s).

Jésus lui-même se présente comme le Christ. C'est une personne investie d'une mission de Dieu auprès du peuple d'Israël dont les prophètes ont annoncé la venue (24,27). Il devait souffrir pour entrer dans la gloire (24,26). Enfin, il est reconnu comme Seigneur par les apôtres à la fin du récit. Ainsi, on reconnaît sa nature divine.

Les oppositions présentes dans le texte :

- Jésus qui s'approche des disciples / Jésus qui disparaît
- Un prophète puissant en œuvres et en paroles / un condamné à mort et crucifié

- Le Vivant qui fait route avec les disciples / un cadavre que l'on cherche au tombeau
- Le Seigneur / le Christ qui doit souffrir pour entrer dans la gloire

Les grands prêtres et les chefs : des personnes qui exercent de hautes fonctions dans la communauté juive et, en particulier, qui détiennent le pouvoir juridique en siégeant au sanhédrin (tribunal supérieur du peuple juif). Ce sont eux qui livrent Jésus pour qu'il soit condamné et crucifié (24,20).

Quelques femmes : ce sont des personnes, des femmes. Elles sont avec le groupe des apôtres. Elles se rendent au tombeau pour les pratiques rituelles. Elles sont les premières qui ont reçu l'annonce que Jésus est vivant. Elles sont des témoins de la résurrection (24,23).

Les oppositions présentes dans le texte :

- En route vers le tombeau / témoins de la résurrection auprès des apôtres
- Ne voient pas le corps de Jésus / voient les anges annoncer qu'il est vivant

Les anges : ce sont des messagers de Dieu. Ils annoncent que Jésus est vivant (24,23).

Les onze et leurs compagnons : ce sont des personnes, réunies à Jérusalem (24,33). Elles sont des apôtres et des proches de ceux-ci. Les apôtres sont les personnes plus proches de Jésus. Ils ont une mission de premier ordre dans l'Église. Ils témoignent de la résurrection (24,34).

Simon : c'est une personne, un apôtre à qui Jésus a confié la responsabilité de l'Église. C'est lui qui est allé au tombeau à la suite des dires des femmes (24,24). Il a vu Jésus ressuscité (24,34).

Les thèmes :

Dans les figures et représentations du temps :

- Le temps de l'expérience, le temps du dévoilement et le temps du témoignage

Dans les images et les figures des lieux :

- La route, la table et Jérusalem sont les trois principales figures du récit.

Dans les figures et représentations des acteurs :

- Les principaux thèmes sont la vision et les déplacements (directions et mouvements).

La cohérence :

Les oppositions relevées ci-haut peuvent être résumées en une opposition fondamentale qui est : voilé / dévoilement²⁹. Cette opposition principale donne la cohérence à l'ensemble du texte.

Précisions supplémentaires sur le texte

Nous apporterons ici un supplément d'informations que nous avons puisés dans différents commentaires sur notre texte de Luc. Commençons par la symbolique des nombres apportée par Girard (1998). Pour ce dernier, l'auteur de l'Évangile utilise fort probablement à dessein deux nombres imparfaits : deux et soixante. Les deux disciples représentent ainsi une communauté inachevée, imparfaite (il lui manque une unité pour atteindre le chiffre trois symbolisant la perfection). L'arrivée d'un troisième compagnon de route symbolisera le retour à une véritable communauté³⁰. Le nombre soixante évoquerait également l'imperfection. Luc aurait pu vouloir ainsi souligner le chemin incomplet des disciples de Jérusalem à Emmaüs. En effet, après que leurs yeux se soient ouverts, il leur resterait à compléter leur « cheminement » d'Emmaüs vers Jérusalem. La distance ainsi parcourue atteindrait 120 stades, un nombre symbolique évoquant l'élection ou le peuple de Dieu (*ibid.* : 35). C'est donc dans la totalité du chemin parcouru que les disciples complètent leur « cheminement ».

Girard (*ibid.* : 28) donne au nom « Cléopas » une signification importante ayant une portée théologique. Dans le langage contemporain, on pourrait traduire ce nom par « Celui qui fait un reportage complet » ou « Celui qui se fait le porte-parole de tout le monde ». Le discours du personnage rapporte deux types d'informations : les unes objectives concernant les événements qui se sont passé et les autres plus subjectives portant sur leur sentiment intérieur. Pour Girard,

²⁹ Il m'apparaissait plus juste d'utiliser l'opposition voilé/dévoilement que voilé/dévoilé car le premier terme fait référence à un état, tandis que le second évoque un changement qui se réalise.

³⁰ Le chiffre trois évoque souvent, dans la Bible ou ailleurs, la perfection dans le domaine des réalités divines ou non observables. Tandis que le chiffre sept représente quant à lui la perfection dans le domaine des réalités observables. (Girard, 1998 : 23)

c'est par un long « réchauffement » à l'écoute de la Parole de Dieu que les disciples retrouveront le « Souffle ». Selon Cousin (1993 : 326), le problème des disciples, dans leur interprétation de la situation, est également un problème de mémoire (Lc : 24, 8). « De la sorte, cette scène (Lc : 24, 1-12) et les deux autres qui vont suivre ne témoignent pas seulement que Jésus est devenu le Vivant; elles décrivent aussi « une autre résurrection, celle de la mémoire » (J.-N. Aletti). » (Ibid. : 326.)

L'interprétation du texte :

Le travail précédent sur le texte nous a permis de nous en approcher un peu plus, de découvrir son organisation sémantique. Bien que cela déploie le texte, l'interprétation demeure le travail du lecteur qui peut s'appuyer sur les possibilités que nous donne le texte lui-même. Voyons maintenant notre interprétation du texte.

Au début du récit, les disciples se dirigent dans une mauvaise direction / regard voilé / ils ne reconnaissent pas Jésus / regard voilé /. Le voile est leur interprétation de l'écriture. On pourrait également dire qu'ils regardent au mauvais endroit dans l'écriture pour interpréter leur expérience actuelle. Leur regard est peut-être trop focalisé sur les derniers événements et pas suffisamment sur la parole de Dieu qui pourrait leur redonner une signification nouvelle ? Cette première interprétation les désoriente : les femmes cherchent le corps de Jésus au tombeau alors qu'il est vivant sur la route et les disciples se dirigent vers Emmaüs, un endroit sans signification explicite pour des disciples. Cela est appuyé par leur arrêt et leur sentiment dès que Jésus les interroge sur ce qu'ils étaient en train de se raconter. C'est ainsi que les anges disaient aux femmes qui cherchaient Jésus au tombeau : « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? » (24,5.)

Leur expérience ne se fait pas dans la pleine lumière, mais plutôt dans une pénombre : les femmes se rendent de grand matin au tombeau (24,22), à la pointe de l'aurore (24,1) ; leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître (24,16) ; le soir tombe et le jour déjà touche à son terme (24,29) / regard voilé /. Les femmes et les disciples sont « immobilisés » par une expérience sans lendemain où l'on fait mémoire du passé où l'on s'accroche à un personnage qui a été signifiant : le prophète Jésus. Dans le texte, c'est Jésus qui permet de voir la direction, le sens. D'abord de sa personne, ensuite des Écritures et enfin de l'action en prenant la route dans la bonne direction et dans la bonne finalité : témoigner de la résurrection.

Le dévoilement de l'identité de Jésus, qui permet de faire redémarrer l'histoire, est fait par les anges et Jésus lui-même. La révélation est leur initiative. Ils se manifestent là où on ne les attend pas. Ces derniers ouvrent de nouvelles significations qui permettent aux femmes et aux disciples de voir clair. D'ailleurs, la gloire (24,26) et les anges présentés comme des hommes avec des habits éblouissants (24,4) font contraste avec l'obscurité évoquée précédemment. Le dévoilement débute avec les disciples par l'interprétation des écritures. Si cette interprétation leur permet de découvrir un sens nouveau de l'Écriture éclairé par l'expérience de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, celui-ci demeure méconnaissable sur leur chemin. L'accueil de l'étranger par les deux disciples introduit la scène du dévoilement. Ce n'est qu'à la table, suite à la fraction du pain, que les yeux des disciples « perdront leur voile » et que Jésus-Christ sera reconnu / dévoilement³¹.

Dans la dernière partie du texte, les disciples sont transformés. Si cette transformation débute dès l'interprétation de l'Écriture par Jésus, la conscience de celle-ci n'est présente que lorsqu'ils reconnaissent Jésus (Cousin, 1993 : 332). La description des sentiments nous en informe : ils avaient le visage sombre et ils se rendent compte après coup que, déjà sur la route, ils avaient cœur brûlant. Ils ont également le cœur ouvert à l'interprétation de l'Écriture. Leur vision est également changée ; ils ne sont plus dans la pénombre, mais dans la clarté. Ils se dirigeaient sans raison importante apparente vers Emmaüs et maintenant, ils retournent vers Jérusalem témoigner de leur expérience. Ce retour dans la direction opposée a des similitudes avec le retour des femmes qui étaient au tombeau. Ils avaient tous le même rôle : témoigner de la résurrection aux apôtres à Jérusalem.

La révélation dans le texte s'opère progressivement. La première figure est celle du prophète. C'est la figure que les disciples ont reconnue dans leur expérience passée avec Jésus. La seconde figure est celle du Vivant. Jésus a vaincu la mort et il est vivant et présent sur la route des disciples. Jésus se définit lui-même comme le Christ en l'associant à l'image du serviteur

³¹ Ce passage nous renseigne sur une composante de l'identité : elle s'exprime dans les gestes de Jésus.

souffrant. La dernière figure est celle du Seigneur³². Nous pourrions dire que chacune de ces figures représente une dimension particulière de Jésus-Christ. Mais le texte tient particulièrement à nous faire comprendre la progression de la révélation : Jésus n'est pas seulement un prophète qui nous a quittés, l'aventure se poursuit, car il est toujours vivant parmi nous ; il est le Seigneur, il est Dieu.

Que retenir de cette relecture théologique aux fins de notre travail ? Trois pistes nous permettent de découvrir de nouvelles perspectives pour résoudre le dilemme de l'écart présent entre l'idéal et la réalité tel que présenté dans la problématisation : la capacité de modifier les cadres de référence, la référence à des repères fondamentaux et l'intégration symbolique des dilemmes par des rites.

L'herméneutique chrétienne du temps présent

La capacité de modifier les cadres de référence

Le récit des disciples d'Emmaüs nous témoigne d'une expérience de cheminement long et difficile des disciples. La part du récit consacrée à l'expérience est majeure comparativement à celle du dévoilement et celle du témoignage. Cela nous porte à croire que le cheminement est long avant de pouvoir accéder à une nouvelle interprétation de la réalité qui nous fasse quitter le « tombeau » pour être sur les traces du « Vivant ». Par extrapolation, nous pourrions également avancer que l'expérience d'engagement qui y est relatée risque fort de ressembler à nos propres expériences.

Pour les disciples d'Emmaüs, la capacité de résoudre le drame de la perte de leur idéal de libération historique à l'aide du prophète Jésus s'est réalisée grâce à une nouvelle interprétation de l'événement de la crucifixion de Jésus; en serait-il de même pour nous aujourd'hui ? Se peut-il qu'une grande part de notre résilience personnelle et collective se retrouve dans notre capacité formidable à porter de multiples regards sur les événements, sur les situations historiques ?

³² Selon Bovon (1988 : 205), le contenu du titre *Seigneur* est modifié par l'événement de la résurrection et de l'ascension qui lui donnent une valeur transcendantale. «C'est la Seigneurie de celui qui règne maintenant sur son Église et qui viendra établir définitivement son règne.»

Nous observons également dans notre récit de l'Évangile que l'expérience de modification des cadres de référence³³ se réalise à l'intérieur d'une communauté; à travers l'expérience de ses membres et non par le fait d'une révélation individuelle. Le texte nous traduit une expérience de la communauté chrétienne au temps où le récit a été écrit. Il est fort probable que cette modification des cadres a été le résultat d'une expérience communautaire. On peut donc en déduire que les relations avec les membres de la communauté sont utiles à la redéfinition des cadres de référence. Le texte nous interpelle également à l'accueil de l'étranger, à l'ouverture à l'autre, à la différence, à l'altérité. C'est l'étranger qui a permis aux disciples le dévoilement nécessaire à leur remise en route.

Nous pouvons relever certains aspects positifs de l'expérience des personnes engagées dans la coalition en lien avec la modification des cadres de référence. La diversité des groupes représentés a été mentionnée comme un apport significatif aux membres de la coalition. On a souligné également l'attention à ajuster continuellement l'analyse au contexte social. Voilà un autre atout intéressant. Dans le même ordre d'idées, une personne témoignait de l'importance de l'ouverture d'esprit pour changer notre façon de penser; d'accepter parfois notre impuissance et de revoir nos orientations.³⁴ Nous voyons que, dans la coalition, l'attention à s'ajuster à un environnement est bien présente. Également, concernant les stratégies d'action, la diversité des groupes représentés est perçue comme un atout. Au plan des actions, on peut également observer une variété de pratiques favorisant une conception « ouverte » du changement social : revendications, concertation avec les acteurs du développement local, promotion de l'achat local, etc.³⁵ En somme, nous pouvons conclure que la participation des groupes à la coalition est un moyen favorable à l'ajustement des cadres interprétatifs permettant ainsi une meilleure adaptation à la réalité de l'engagement social.

³³ Le concept de cadres développé au chapitre six, sera utile pour notre relecture théologique. Sans revenir sur le contenu développé dans le chapitre en question, rappelons-nous que nous pouvons faire ressortir trois types de cadres : le cadre moral, le cadre interprétatif et le cadre d'action. Nous croyons que ces trois types de cadre ont été modifiés suite à l'expérience des disciples.

³⁴ Cf. la section sur l'observation sous le thème : « changer les mentalités ».

³⁵ Cf. la section sur la présentation de la coalition.

Notre regard sur un texte de l'Évangile de Luc, dans le contexte de notre recherche, nous amène à une conception théologique de la parole de Dieu et de la tradition comme étant un réservoir de significations intarissable pouvant donner à l'expérience vécue une perspective ouverte sur la vie. Non pas que l'Évangile puisse être utilisé à « toutes les sauces » et pour toutes les justifications; mais plutôt qu'il puisse être porteur de plusieurs vérités convergentes. Ainsi posée, la question théologique ne consisterait pas à transmettre une vérité déjà acquise en l'ajustant au goût du jour, mais plutôt à exploiter ce formidable potentiel d'interpréter les situations historiques dans lesquelles nous nous trouvons afin d'y découvrir des perspectives neuves qui nous font sortir de nos « tombeaux »; donc qui nous appellent à modifier nos cadres interprétatifs.

Au plan théologique, cette perspective nous rappelle la théologie des signes des temps (Dinechin, 1985) qui tente de découvrir la présence de l'Esprit de Dieu agissant dans notre histoire pour l'édification du Royaume. C'est donc dire une théologie qui s'attarde à l'inédit de Dieu pour notre temps; elle appelle ainsi à réaliser des passages en fonction de ce que l'Esprit réalise au cœur d'une réalité sociale située dans l'espace et le temps. Donc, cette théologie peut s'avérer utile pour l'engagement social dans une perspective chrétienne.

La référence à des repères fondamentaux

La lecture du texte des disciples d'Emmaüs nous informe sur l'importance de posséder des références, des repères pour interpréter le présent et orienter notre action. Dans un premier temps, les disciples se réfèrent au Premier Testament pour interpréter leur réalité. À la fin du récit, la référence première devient Jésus reconnu comme Seigneur. C'est lorsque ce dernier n'est plus avec eux de manière tangible, mais plutôt de manière transcendante qu'il devient une référence plus fondamentale capable d'ébranler les repères acquis par le passé. Cette référence transcendante a été déterminante dans le dénouement positif du récit. Ce qui nous conduit à croire en l'efficacité surprenante de ce type de repère pour surmonter des impasses. Cela nous démontre également qu'un projet politique – même s'il semble se situer dans l'horizon de nos valeurs – n'épuise pas nos références les plus fondamentales et nous permet ainsi de ne jamais

faire un absolu de toute utopie. Il deviendra donc important de recadrer les répercussions de notre engagement en fonction de cette hiérarchisation des repères.³⁶

Dans un contexte laïc, les références communes dans la coalition ne peuvent pas être religieuses. Cependant, des valeurs fondamentales deviennent un point de convergence qui permet le développement d'une identité commune. De plus, certaines personnes croient en des utopies : l'avènement d'une société meilleure, la conscience des personnes humaines, etc. Elles font des paris importants sur lesquels repose leur implication. Le besoin de croire en quelque chose de fondamental est également évoqué. Dans la coalition, la *Charte d'un Québec populaire* est un document de référence qui identifie les valeurs importantes et plusieurs applications qui en découlent.

Une vision de l'histoire en marche, d'un mouvement de société, d'un Dieu engagé dans l'histoire peut favoriser une perspective positive de l'engagement pour la transformation sociale qui mobilise les personnes. Si l'on perçoit sa participation comme s'inscrivant dans un « mouvement », elle deviendra moins difficile à assumer, le sentiment d'impuissance de l'individu sera dissipé et son fardeau deviendra moins lourd. Dans le cas de la pensée chrétienne, ce sera Dieu l'artisan du Royaume, et les chrétiens et les chrétiennes ses collaborateurs. Dans une vision laïque, historique ou humaniste, une dynamique semblable³⁷ s'appliquera : un mouvement historique ou humain est à l'œuvre et la personne engagée apportera son humble mais non moins importante collaboration.

Ces valeurs s'incarnent dans les personnes qui en sont porteuses. Ces dernières peuvent même demeurer signifiantes en étant disparues devenant ainsi des « icônes » nous rappelant des valeurs essentielles. Les personnes ont donc un rôle de témoin important. Nous retrouvons le même rôle dans le récit des disciples d'Emmaüs où les femmes et les deux pèlerins témoignent auprès des leurs de la résurrection.

³⁶ Par exemple, une manifestation a pu donner de piètres résultats au plan des gains politiques mais elle a pu, d'autre part, susciter de grandes solidarités entre les groupes. On peut donc évaluer positivement une expérience qui peut, sur d'autres plans, être décevante.

³⁷ Une dynamique semblable ne signifie pas que les réalités du « Royaume » et de l'évolution de l'histoire soient des réalités de même ordre.

L'intégration symbolique des dilemmes par des rites

Le récit des disciples d'Emmaüs comporte deux volets importants qui ont contribué au dévoilement : l'interprétation de l'écriture et le rite du repas eucharistique. Après avoir abordé l'interprétation, voyons comment la part du récit qui traite du rite est en mesure de faire évoluer notre réflexion. La question à poser ici est la suivante : est-ce que le rite présent dans le récit est en mesure d'apporter un éclairage nouveau à la problématique que nous avons identifiée ? Ou bien, si le rite a été utile dans le récit pour dénouer le drame, peut-il être d'un quelconque secours pour nous aujourd'hui dans une perspective d'engagement social ?

Dans une société où est omniprésente la pensée rationnelle, il y a risque de perdre de vue l'importance de la dimension symbolique. Pour notre part, nous croyons que l'activité symbolique est opérante dans la vie des gens et des collectivités. Elle est même, dirons-nous avec Jeffrey, une composante fondamentale de notre condition humaine.

La logique symbolique, quant à elle, utilise le rituel pour mettre en scène des émotions au lieu de les refouler. La mise en scène rituelle est de l'ordre de la représentation, donc d'une distance bénéfique vis-à-vis du vécu immédiat. De plus, le rituel évoque des narrations appropriées qui contribuent à donner du sens à des événements qui ne peuvent être maîtrisés avec la raison. (2003 : 18)

La lecture du récit des disciples d'Emmaüs, dans le cadre de notre recherche, nous amène à considérer les expériences rituelles au sein de la coalition. Encore davantage que l'interprétation, le rituel ne serait-il pas un chemin privilégié pour éclairer notre expérience, pour l'unifier et pour unifier le groupe dans celle-ci? D'ailleurs, au plan étymologique, le mot symbole signifie mettre ensemble, unir. (Brodeur, 2004 : 525.) Dans le récit des disciples d'Emmaüs, nous pourrions supposer que le rituel est le moment qui permet de voir véritablement clair, car il réalise la jonction entre la dimension rationnelle et la dimension affective, il donne une cohérence au « cheminement » des disciples et il les « relie » à la communauté rassemblée à Jérusalem. Les activités qui comportent une dimension rituelle dans la coalition sont différentes de la liturgie des croyants mais auraient-elles, à certains égards, des fonctions semblables ? Il est intéressant d'observer qu'à plusieurs occasions, des personnes font référence à des activités qui comportent une dimension rituelle telles les manifestations.

L'activité rituelle peut également favoriser la « mise en route » des personnes et des groupes. Dans notre texte évangélique, il est étonnant de constater le changement de direction des deux disciples; leur retour abrupt à Jérusalem sans hésitation après une longue journée de voyage.

Nous avons également observé que des activités permettent aux personnes dans la coalition de se mobiliser dans leur travail respectif au sein de leur organisation. Nous voyons souvent la participation à un regroupement comme un lieu pour faire des actions ou pour la circulation de l'information, mais nous oublions souvent d'autres apports de ce type d'activité tels que les bénéfices qu'en retire la personne engagée socialement.

Une autre piste soulevée par notre recherche.

Certains éléments de notre recherche soulèvent des pistes intéressantes concernant notre question d'approfondissement qui sont absentes de notre relecture théologique. Tout d'abord, l'engagement social étant une responsabilité individuelle, il incombe à la personne de délimiter une frontière à son engagement afin de laisser de l'espace à d'autres aspects de l'existence personnelle. Certaines personnes dans les «focus group» ont mentionné l'importance d'établir des limites entre la vie privée et l'engagement social. Un auteur cité, Jean-Marc Piotte, préconisait de diversifier ses lieux d'investissement (1987 : 281). Notre regard théologique nous a conduit à considérer le fonctionnement interne du groupe pour explorer notre problématique. Les éléments que nous venons de mentionner ouvrent une nouvelle piste de réflexion : la distance nécessaire avec un type d'engagement. D'autres textes bibliques auraient pu nous permettre de relever des pratiques pour explorer cette avenue ; par exemple la pratique de Jésus de se retirer à l'écart de la foule et des disciples. Cette piste peut nous mettre en garde contre l'activisme débridé, l'enfermement dans une activité. La distance à l'égard d'une implication n'est-elle pas utile à la réflexion critique ? Si nous revenons à notre point de départ, nous pourrions même nous demander si la route qu'ont parcourue les disciples vers Emmaüs n'était pas nécessaire à leur expérience du dévoilement de la présence de Jésus ressuscité ce qui leur a permis de revenir à Jérusalem avec une tout autre attitude.

L'INTERVENTION

Nous voici au dernier temps de notre démarche praxéologique : l'intervention. La démarche praxéologique est en soi un mouvement d'action-réflexion. Elle débute par un regard sur une pratique et se termine par un retour sur celle-ci en étant investie de nouvelles hypothèses d'intervention. Lucier dira que la théologie doit être un discours utile ; elle doit faire profiter à d'autres de l'effort d'élucidation d'une problématique. (Lucier, 1987 : 67.) C'est pourquoi, à la fin de notre mémoire, nous proposons de porter un regard sur les effets de l'interprétation sur notre pratique, suivi de quelques recommandations pour l'orienter.

Les effets de l'interprétation sur la pratique

La pratique dans le cas présent peut se concevoir de deux façons : la pratique d'une intervention pastorale dans un groupe laïque et la pratique des membres de la coalition. Débutons par la première conception de la pratique. L'implication d'un agent de pastorale dans un milieu social étranger avec son premier milieu d'appartenance a des conséquences sur la vision sociale et théologique de la personne (à condition que la personne s'intègre bien dans le milieu). Elle affecte même le sentiment d'appartenance de la personne et par voie de conséquence son identité.

Considérer cet état de fait comme un éloignement de la foi et un rapprochement à une autre culture serait une mauvaise évaluation de la situation à partir de paramètres faussés. Cela reviendrait à dire que l'individu s'éloigne, car il s'inscrit moins dans « l'unité » de son premier groupe d'appartenances. Il faudrait ainsi présupposer que ce premier groupe constitue l'unique référence, la seule manière adéquate pour définir la « qualité » de la foi chrétienne. Un autre regard sur cette réalité permettrait de voir comment des individus peuvent déployer de nouvelles façons d'approfondir la foi chrétienne au moyen de ses multiples expressions, et voir de quelle manière développer une identité chrétienne nouvelle ajustée à un contexte social et à une analyse sociale située dans le temps et l'espace.

Ainsi, ce type de pratique (au sein du milieu populaire et communautaire) au lieu de devenir le modèle proposé en opposition avec d'autres pratiques pastorales, pourrait devenir une forme applicable à d'autres champs pastoraux et ainsi permettre l'expression d'une diversité de modes d'expressions de la foi et d'identités chrétiennes. Par exemple, une praticienne en liturgie pourrait s'intégrer au sein de groupes qui célèbrent d'autres aspects de la réalité humaine pour redéfinir sa pratique dans des catégories contemporaines. Pourquoi ne pas s'intégrer dans des

comités de fêtes de quartier ou de village ? non pas pour y proposer des célébrations de confession chrétienne, mais pour célébrer la vie des personnes du milieu. Cela influencerait assurément la vision théologique et la pratique pastorale de la praticienne.

Dans le contexte actuel de notre Église, il serait salutaire de favoriser une diversité d'appartenances qui correspond davantage à l'évolution de la société contemporaine. Si d'aventure, des chrétiens engagés socialement ne pouvaient plus se retrouver entre eux pour partager leur expérience, il y aurait un grand risque que ces derniers se dirigent plutôt uniquement vers le milieu communautaire. Leur renouvellement serait compromis.

Maintenant, voyons quels sont les effets de notre interprétation sur la pratique des membres de la coalition. Nous avons vu dans la définition de nos concepts une focalisation sur l'individu comme acteur central autour duquel se forme un réseau susceptible de mobiliser des personnes qui se forgeront une identité et réaliseront des actions visant à les rapprocher de leur idéal commun. Nous avons également observé que la valorisation de la personne est une valeur fondamentale. En ce sens, notre recherche nous amène à nous situer dans cet univers social et moral en portant davantage attention à la dimension individuelle de l'engagement. Nous croyons qu'une attention majeure doit être accordée aux personnes engagées et à leur cheminement.

Nous nous sommes beaucoup intéressé à l'adhésion des personnes à l'engagement social et nous nous sommes peu penché sur l'expérience d'engagement en elle-même³⁸. Notre recherche nous amène à suggérer un nouvel objectif qui est de proposer des moyens pour vivre l'engagement social de manière à ce qu'il favorise le développement des personnes. En ce sens, l'image du dévoilement suggérée par notre interprétation théologique demeure très évocatrice. La question de l'identité, des repères et du sens de nos actions étant une préoccupation très contemporaine, vu la « dispersion » des repères collectifs, une intervention qui nous aiderait à éclairer notre expérience en proposant un cheminement serait à notre avis très utile.

Le développement d'une identité d'engagé social a des conséquences importantes au plan du travail pour les personnes et les organisations. Cela commande une exigence de concilier le développement de l'identité personnelle et les conditions de travail. Il demeure en fait une

³⁸ Le CPMO s'est intéressé à cette question dans sa recherche sur le sens de l'engagement dont nous avons fait état dans notre observation.

ambiguïté entre l'engagement personnel et la condition de travailleur, entre la mission et la profession. Nous pensons que dans ce type de travail, il est nécessaire d'accorder beaucoup d'attention à la dimension identitaire afin que les personnes engagées et les organisations puissent être conscientes de cette situation et qu'elles trouvent des moyens de mieux concilier travail et engagement social.

Plan d'intervention auprès de la coalition

Une première étape essentielle afin de permettre aux personnes de mieux vivre l'engagement social est de sensibiliser la coalition sur les exigences et les impacts du développement d'une identité d'engagé social pour les personnes. Les intervenants plus expérimentés et ayant plus de responsabilités devraient être concernés plus particulièrement par cette démarche. Suite à cette sensibilisation, des interventions pourraient être développées par les responsables et il serait utile de trouver ou de développer des moyens et des outils pour l'accompagnement des personnes.

Afin de réaliser la première étape de sensibilisation, nous ferons une première intervention avec le comité de coordination de la coalition afin de leur proposer une présentation sommaire de notre recherche et en particulier de la problématique soulevée ainsi que les recommandations concernant plus particulièrement la coalition. Le comité de coordination est l'acteur principal qui peut ou non favoriser une intervention dans la coalition. Ce sont donc les premières personnes à rencontrer. À cette étape, le comité de coordination doit reconnaître l'importance de la problématique et décider d'aller plus loin pour poursuivre l'intervention dans la coalition. Dans l'éventualité où le comité de coordination décide de retenir comme objectif d'intervenir auprès de la coalition, nous leur proposerons une présentation de notre recherche à un groupe plus élargi. À ce moment, nous conviendrons avec le comité de coordination des modalités de la présentation.

Afin de dépasser l'étape de sensibilisation et de favoriser des changements susceptibles d'aider les personnes à mieux intégrer l'engagement social dans leur vie, nous proposerons qu'un comité examine les solutions possibles à mettre en place. Pour ce faire, le comité pourra s'inspirer des recommandations apportées dans notre travail.

Quelques recommandations à prendre en considération pour orienter la pratique

Nous ferons une recommandation principale suivie de quelques recommandations secondaires. L'herméneutique du temps présent nous a permis de faire affleurer de nouvelles hypothèses de

solution pour mieux intégrer l'expérience d'engagement social. Toute hypothèse demande à être vérifiée afin d'en mesurer la valeur. Le cadre de notre travail ne nous a pas permis cette vérification. C'est pourquoi, comme recommandation principale, nous proposons d'effectuer une première validation de la pertinence des trois hypothèses soulevées dans notre interprétation théologique, et ce, par deux moyens : consulter les personnes principalement concernées par la problématique et examiner la littérature sur le sujet. Comme suite à cette validation, si bien entendu elle s'avère positive, nous proposons de développer un outil permettant d'évaluer notre pratique en référence aux paramètres soulevés dans les trois hypothèses. Lequel outil serait expérimenté par quelques personnes et, s'il s'avère utile à la pratique, pourrait être proposé aux membres de la coalition et ailleurs, entre autres, aux responsables de la pastorale sociale. L'utilisation d'un tel outil de manière expérimentale pourrait aider à valider les hypothèses avancées.

Autres recommandations :

- Porter une attention particulière à l'intégration des nouveaux membres dans la coalition. Cela peut être fait par de l'accompagnement ponctuel avec une personne plus expérimentée.
- Être attentifs et attentives au vécu des personnes en prenant en compte les tensions qui découlent de l'engagement social. Proposer une vision de l'engagement qui respecte l'équilibre nécessaire à un développement personnel harmonieux.
- Proposer de nouveaux modèles d'engagement social correspondant à la réalité contemporaine des personnes engagées. C'est-à-dire des engagements peut-être moins spectaculaires, mais mieux équilibrés.³⁹
- Favoriser l'implication des intervenants sociaux avec des activités qui permettent une intégration symbolique de l'expérience ainsi qu'une modification des cadres de

³⁹ Être vigilant en regard de l'image que l'on projette en tant qu'animateur de pastorale en raison de la nature de notre engagement – qui est de l'ordre de la foi principalement – ce qui est propice à évoquer chez certaines personnes un engagement plus « total ».

référence (par exemple participer à certaines tables de concertation et à des mobilisations sociales).

- Poursuivre les activités qui permettent la réflexion sur les valeurs et les objectifs en lien avec la coalition. Par exemple, la formation sur la *Charte d'un Québec populaire*, la formation sur la citoyenneté⁴⁰.
- Favoriser des temps d'échange portant sur l'expérience d'engagement des personnes. Cela peut être particulièrement enrichissant pour les nouvelles personnes. Elles peuvent ainsi intégrer l'histoire de la coalition à travers les gens qui s'y sont engagés et situer leur expérience dans un cadre plus large.⁴¹

Autres recommandations spécifiques au milieu pastoral :

- Porter une attention accrue à la variable identitaire dans le travail pastoral. Conséquence pratique : défi de consolider des réseaux de chrétiens engagés socialement afin que ceux-ci puissent s'identifier à un groupe d'appartenance (exemple les Journées sociales du Québec) ; inclure cette dimension dans la formation et l'accompagnement des agents pastoraux.⁴²
- Être attentif à reconnaître ce que notre « culture pastorale » en tant qu'agent de pastorale dans le milieu apporte à celui-ci et le faire connaître dans l'Église diocésaine. Par exemple : le travail de concertation, les relations entre les personnes, la conscientisation, la célébration des événements. Ainsi, nous pouvons favoriser des communications écrites ou orales pour donner du rayonnement à cette pratique.

⁴⁰ La formation sur la *Charte d'un Québec populaire* a été donnée il y a environ trois ans, elle pourrait être poursuivie. Quant à la formation sur la citoyenneté, des personnes ont été formées pour l'offrir et elle pourrait être donnée aux membres de la coalition.

⁴¹ Nous avons eu des commentaires positifs suite aux groupes de discussion concernant le retour sur l'expérience des personnes. En particulier, le partage entre des personnes qui ont participé à différentes étapes de l'histoire de la coalition fut intéressant. D'une certaine façon, cette activité a été une forme d'intervention.

- Développer notre capacité d'interprétation et de modification de nos cadres de référence entre autres par la théologie des « signes des temps ». Cela pourrait se réaliser entre autre par une activité de formation.
- Identifier les rituels utilisés dans les groupes avec lesquels nous collaborons ; tenter d'évaluer leur efficience. Voir comment nous pouvons appuyer ce type d'intervention avec notre participation.
- Favoriser l'implication dans des réseaux pour être une référence parmi d'autres dans l'élaboration de repères pour les personnes et pour profiter de la synergie provenant de la diversité des groupes et des personnes.
- Réaliser une activité de relecture de notre implication sociale à la fin de chaque année (on pourrait y consacrer deux jours entiers afin de permettre une réflexion en profondeur). L'objectif de cette activité serait d'éclairer notre expérience à la lumière de nos références chrétiennes et de prendre parole ou réaliser une action qui manifesterait notre espérance.
- S'inspirer de la pédagogie présente dans le texte de l'Évangile. C'est-à-dire être d'abord à l'écoute des situations, des événements et du vécu des personnes. Par la suite, tenter avec ces personnes, lorsque l'occasion se présente et qu'il y a une ouverture suffisante, de découvrir un second niveau de discours qui fait appel à notre mémoire d'événements, de paroles de sagesse significatives et à nos convictions profondes (c.f. *Ce qui ravive l'espérance des représentants*).

⁴² Cela pourrait également avoir comme avantage d'aider les intervenants à mieux gérer les divergences identitaires. (C.f. section sur la problématisation dans la partie intitulée « retour sur les données de l'observation ».)

CONCLUSION

Ce parcours sur le sens de l'engagement et de la mobilisation nous a conduit à sonder une expérience contemporaine d'engagement social au sein de la coalition *Solidarité populaire*. Nous avons creusé cette question précise et nous avons obtenu des réponses en lien avec celle-ci. C'est donc un angle d'observation qui nous informe sur une partie de l'expérience, du vécu, de la réalité sociale de personnes engagées et non pas l'ensemble de l'expérience qui y est présente. Les deux volets de notre question de recherche nous ont ouvert un champ d'observation. La présentation des résultats selon notre grille a apporté des réponses à ces premiers questionnements. L'analyse de ces résultats, réalisée en tentant d'établir des cohérences entre nos pointes d'observation, nous a amené à recentrer notre questionnement sur la constitution de l'identité des personnes engagées socialement. Le sens de l'engagement ne se retrouve-t-il pas dans la cohérence entre l'identité de la personne et ses engagements ? L'identité est une question de valeur et de relation. Elle concerne tout autant nos deux volets de notre question de recherche : le sens contenu dans le projet de société et les valeurs qui le sous-tendent et la mobilisation.

Au cours de cette recherche, nos questionnements ont évolué grâce à la distance prise avec notre objet de recherche à l'aide de plusieurs éléments : la méthodologie de recherche, l'accompagnement de ma directrice et de mon directeur de recherche m'a permis de prendre une distance critique avec mes concepts et mes certitudes, et la distance prise avec le milieu grâce à quelques congés. Au début de ma recherche, il était évident que les questionnements que je portais correspondaient à l'idéal qu'avait semé en moi entre autres le réseau dans lequel j'ai évolué. Sans avoir quitté ces préoccupations, je les ai mises à l'écart afin de diriger mon regard sur d'autres éléments qui ont affleuré lors de ma démarche : la personne engagée en elle-même, la construction de son identité, les réalisations positives et les exigences contemporaines que cela comporte.

L'observation nous a permis de découvrir des personnes qui ont été littéralement transformées par une expérience collective où la constitution de l'identité est un élément fondamental. Nous avons également vu que celle-ci se développe dans le milieu social actuel par l'entremise d'alliances qui forment un réseau de relations. Et ce réseau est un moyen efficace pour la circulation d'informations, d'analyses sociales, d'une vision du changement social, de valeurs et d'idéaux. C'est dans la création de relations significatives, au plan local en particulier, que cette organisation puisera son énergie fondamentale pour transformer les acteurs sociaux. Énergie qui

sera d'autant plus forte qu'elle sera renouvelée par le lien qui est établi avec un mouvement social (au plan provincial et même international). Ce qui nous a conduit à proposer le pari d'interprétation suivant : le développement de l'identité est l'élément central de notre observation. Et ce développement identitaire se réalise dans la dynamique communautaire de la coalition et en particulier dans la forme contemporaine du réseau. Bien entendu, il serait illusoire de croire que toutes les personnes de la coalition y aient vécu une expérience similaire ou de penser que la coalition soit le lieu unique de la concrétisation de cette expérience. La coalition est une partie constituante d'un réseau de relations plus large où les personnes ont réalisé des passages importants. Néanmoins, notre observation nous porte à croire que l'expérience au sein de la coalition a été importante dans la formation identitaire de plusieurs personnes engagées.

La problématisation nous a conduit à approfondir nos concepts clés. Ceux-ci nous ont éclairé dans la compréhension de la constitution de l'identité des personnes engagées socialement. Nous avons découvert le rôle central de l'individu autour duquel s'organisent de petites communautés affinitaires reliées à d'autres dans un réseau de relations. La dimension identitaire prend tout son sens dans cet univers où l'affectuel, le besoin de s'identifier à une communauté locale et sociétale et de retrouver des repères tant au plan cognitif qu'au plan moral viennent donner sens à une expérience, à un engagement. La corrélation entre notre observation et la problématisation nous a conduit à situer l'enjeu fondamental de cette expérience (la problématique) non pas sur la difficulté de mobilisation sociale ou le manque de sens de l'engagement, mais plutôt sur la personne engagée socialement et sur les exigences que comporte la réalité dans laquelle celle-ci est investie. Et en particulier, sur les exigences du dilemme causé par cet écart entre un idéal (construit chez elles à travers leurs liens sociaux) et la réalité de leur expérience. Un idéal qui est composé d'un modèle de solidarité vécu entre nous dans notre communauté d'appartenance et projeté dans la société en général. Cette problématique nous a permis de formuler une question d'approfondissement : comment peut-on vivre cette tension entre l'idéal et la réalité afin que l'engagement social demeure sensé et permette aux personnes et aux groupes de se réaliser pleinement ?

C'est grâce à cette problématique suffisamment générale que nous avons pu entrer en dialogue avec la tradition chrétienne grâce un texte de l'Évangile de Luc. Ce court texte évangélique illustre éloquemment une interprétation de l'expérience de chrétiens et de chrétiennes. Celle-ci aurait pu s'intituler : le passage d'une communauté du judaïsme au christianisme. En fait, l'histoire d'une véritable métamorphose de l'identité d'une communauté croyante faisant face à un dilemme capital. Notre étude du récit nous démontre que sa cohérence se retrouve autour

d'une opposition fondamentale : ce qui est voilé et le dévoilement qui s'ensuit. Le problème n'est donc pas seulement dans la réalité qui concerne les disciples, mais dans leur regard porté sur celle-ci. Le fait d'avoir le regard voilé les désoriente et les conduit dans des impasses. De notre interprétation du texte sont ressortis trois éléments fondamentaux qui ont permis aux disciples de retrouver une vision donnant sens à leur expérience et qui deviendront des hypothèses de solution à la problématique soulevée : la capacité de modifier les cadres de référence, la référence à des repères fondamentaux et l'intégration symbolique des dilemmes par des rites. De plus, nous ajoutons à cette interpellation de la tradition une autre piste qui est la distance du sujet avec son engagement qui peut être prise en diversifiant ses lieux d'implication et d'intérêt.

Nous voyons que les communautés humaines sont des communautés interprétables et créatives capables de tisser des liens sociaux autour de conceptions du monde et de rites qui évoluent. Nous retrouvons encore ici la signification de la racine du mot religion – relier – présent dans notre analyse. Une interprétation plus théologique qu'anthropologique de notre récit, nous amène à un message plus fondamental : le bonheur ou la réalisation de soi ne sont présents que dans un engagement qui repose sur des paris fondamentaux, sur une identité bien campée qui permet de découvrir le sens profond de notre existence.

Avec notre approche de l'herméneutique du temps présent, nous croyons avoir réalisé un travail de corrélation critique valable en permettant une interrogation mutuelle des discours sociologiques et théologiques. Cette approche nous a permis d'établir des concordances entre les discours sans entrer dans une dynamique du dehors et du dedans, mais qui intègre les engagés sociaux dans le processus des disciples en respectant la logique propre des deux univers sémantiques. Notre démarche permet également de dépasser la division laïc / religieux et démontre que le discours théologique peut rejoindre le discours social sans l'absorber ou s'y faire absorber.

Concernant l'intervention, elle comprend certaines difficultés. Tout d'abord, la recommandation principale, qui consiste en la conception d'un outil d'accompagnement de l'engagement, est complexe. Nos hypothèses de travail sont très générales et les paramètres pour obtenir une évaluation de notre engagement sont difficiles à bien cerner. Comment évaluer une expérience symbolique? Comment évaluer les changements de nos cadres de référence ou nos aptitudes à le faire? Et enfin, comment faire le lien entre ces hypothèses et notre aptitude à mieux vivre l'engagement social ? Voilà tout un chantier ! Mais la tâche n'est pas irréaliste, selon nous, étant

donné que l'objectif premier n'est pas de valider une expérience d'un point de vue scientifique, mais de donner quelques paramètres servant de repères pour orienter l'expérience d'engagement social.

Ensuite, si dans le milieu pastoral les démarches d'accompagnement et de réflexion sur une expérience, et plus particulièrement sur les questions de sens par rapport à celle-ci, sont de mises, ce n'est pas nécessairement le cas pour les autres milieux où les personnes sont peu enclines à réaliser ce genre d'exercices. Lors de la recherche du CPMO, peu de personnes participant aux tables rondes ont répondu positivement à l'invitation à poursuivre le partage sur le sens de l'engagement⁴³ même si ces dernières avaient mentionné être très satisfaites de l'activité qu'elles avaient vécue. Le « chantier » demeure donc ouvert pour la mise en place de stratégies d'action pouvant rejoindre d'autres milieux.

Quant à la capacité de modifier les cadres de référence, on peut douter à juste titre que la théologie puisse devenir un « moteur » agissant au cœur de la culture québécoise actuelle pour ouvrir des horizons nouveaux. Les institutions religieuses sont en déclin et elles risquent un repli institutionnel doublé d'un vent de conservatisme. L'idéologie qui renvoie la religion au domaine privé rend difficile son intégration sociale. Le rapport des institutions religieuses avec la société sera déterminant pour la suite des choses. Les communautés de foi sauront-elles trouver des lieux communs avec la culture contemporaine pour favoriser une influence mutuelle ?

À une plus grande échelle, la définition de l'identité et des liens sociaux demeure une question de l'heure pour notre société. Les grandes religions perdant de leur capacité à demeurer signifiantes dans nos sociétés, ce seront fort probablement d'autres acteurs sociaux qui proposeront des repères permettant de définir notre identité sociale. Par exemple, la montée du milieu communautaire et l'influence encore importante du syndicalisme et de la coopération pourraient devenir encore plus significatives. L'avenir de la pastorale réside peut-être dans sa

⁴³ C'était le cas pour la table ronde de Chicoutimi.

collaboration avec ces acteurs sociaux et c'est peut-être là encore que peut se faire le lien entre la société et le religieux.

SOURCES DOCUMENTAIRES

- BÉLANGER, Paul R. et LÉVESQUE, Benoît (1992). *Le mouvement populaire et communautaire : de la revendication au partenariat (1963-1992)*. Dans DAIGLE, Gérard (sous la direction) et ROCHER, Guy (avec la collaboration). *Le Québec en jeu : Comprendre les grands défis* (pp. 713-747). Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- BELLEFEUILLE, Jean et al. (2002). *Tournée nationale sur le sens de l'engagement social : De l'indignation à l'espérance : Le sens de l'engagement chez les 20-45 ans*. CPMO, 147 pages.
- BIBLE DE JÉRUSALEM (1986). Paris : Les éditions du Cerf, 1844 pages.
- BOVON, François (1988). *Luc le Théologien. Vingt-cinq ans de recherches (1950-1975)*. 2^{ième} édition augmentée. Genève : Éditions Labor et Fides, 496 pages.
- BRODEUR, Raymond (2004). *Symboliser l'expérience : symbole – expérience symbolique – dynamique symbolique* (pp.525-537). Dans ROUTHIER, Gilles & VIAU, Marcel (sous la dir. de). *Précis de théologie pratique*. Montréal : Novalis. Bruxelles : Lumen vitae, 819 pages.
- Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec (1993). *Éléments d'orientations en pastorale sociale*. 9 pages.
- COOLEY (1962). Dans MANN, Patrice (1991). *L'action collective : Mobilisation et organisation des minorités actives*. Paris : Armand Colin Éditeur, 155 pages.
- COUSIN, Hugues (1993). *L'évangile de Luc : commentaire pastoral*. Outremont : Éditions Novalis, 346 pages.
- CUCHE, Denis (1996). *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris : Éditions La Découverte, 123 pages.
- DALTON, Russell j. & KUECHLER, Manfred (eds) (1990). *Challenging the political order : New social and political movements in western democracies*. London : Oxford University Press, Polity Press, 329 p.

- DESLAURIERS, Jean-Pierre (1991). *Recherche qualitative : Guide pratique*. Montréal : McGraw-Hill éditeur, 139 pages.
- DINECHIN, Olivier de (1985). *Présente Église, « Gaudium et spes », vingt ans après*. Paris : Le Centurion, 157 pages.
- DIONNE, Hugues et TREMBLAY, Pierre-André (1999). *Vers un nouveau pacte social ? État, entreprises et territoire régional*. Actes du colloque, tenu les 3 et 4 avril 1998 à l'Université du Québec à Chicoutimi. Chicoutimi : Université du Québec à Chicoutimi, 199 pages.
- DUBOST, Michel (rédacteur en chef) (1992). *Théo : L'Encyclopédie catholique pour tous*. Paris : Éditions Droguet-Ardant/Fayard, 1327 pages.
- DUPERRÉ, Martine (2002). *Constitution des acteurs collectifs et dynamique de développement régional : Le cas d'une association régionale en santé et services sociaux*. Thèse de doctorat, Université du Québec, 341 pages.
- FILLIEULE, Olivier et PÉCHU, Cécile (1993). *Lutter ensemble : Les théories de l'action collective*, Paris : Éditions l'Harmattan, 221 pages.
- GAUTHIER, Benoît (1997). *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 529 pages.
- GIRARD, Marc (1998). *La mission de l'Église au tournant de l'an 2000*. Montréal : Médiaspaul, 311 pages.
- HERVIEU-LÉGER, Danièle (1993). *La religion pour mémoire*. Paris : Les éditions du Cerf, 273 pages.
- INGLEHART, Ronald (1977). *The silent revolution : changing values and political styles among western publics*. Princeton, NJ : Princeton University Press, 482 pages.
- ION, Jacques (1997). *La fin des militants*. Paris : Les éditions de l'atelier, 124 pages.
- JACCOUD, Mylène & MAYER, Robert (1997). *L'observation en situation et la recherche qualitative*. Dans POUPART, Jean *et al.* La recherche qualitative : Enjeux

- épistémologiques et méthodologiques (pp. 211-249). Montréal : Gaëtan Morin éditeur lté, 403 pages.
- JEFFREY, Denis (2003). *Éloge des rituels*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 230 pages.
- KLEIN, Juan-Luis (1989). *Les mouvements sociaux et le local dans la régulation postkeynésienne*. Dans GAGNON, Christiane *et al.* *Le local en mouvements* (351-364). Collection développement régional. Chicoutimi : Université du Québec à Chicoutimi, 395 pages.
- LAROUSSE (1996). Larousse, trois volumes, tome trois. Paris : Larousse.
- LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ (1995). Paris : Les éditions Françaises Inc. 1777 pages.
- LESSARD-HÉBERT, Michelle et GOYETTE, Gabriel (1995). *La recherche qualitative : Fondements et pratiques*. Montréal : Éditions Nouvelles, 124 pages.
- LUCIER, Pierre (1987). *Réflexion sur la méthode en théologie* (pp. 61-77). Dans NADEAU, Jean-Guy (sous la direction de), *La praxéologie pastorale - Orientations et parcours - Tome II*. Montréal : Fides, 309 pages.
- MAFFESOLI, Michel (1988). *Le temps des tribus : Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*. Paris : Mériadiens Klincksieck, 224 pages.
- MANN, Patrice (1991). *L'action collective. Mobilisation et organisation des minorités actives*. Paris : Armand Colin éditeur, 155 pages.
- MAYER, Roberto et OUELLET, Francine (1991). *Méthodologie de recherche pour les intervenants sociaux*. Montréal : Gaëtan Morin éditeur, 537 pages.
- MELUCCI, Alberto (1978). « Sociétés et changement et nouveaux mouvements sociaux », *Sociologie et société*, volume 10, no 2.
- MELUCCI, Alberto (1983). « Mouvements sociaux : mouvements post-politiques. » *Revue internationale d'action communautaire*, no 10/50, pp 13-30.

- MELUCCI, Alberto (1989). *Nomads of present : social movements and individual needs in contemporary society*. Philadelphia : Temple University Press, 288 pages.
- MELUCCI, Alberto (1995). Dans DUBET, François et WIEVIORKA, Michel. *Penser le sujet : Autour d'Alain Touraine*. Paris : Fayard, 633 pages.
- MUSHABEN, J. (1989). *The struggle within*. In Klandermans, B. (ed) : *Organizing for Change*. Greenwich, CT : JAI Press.
- NADEAU, Jean-Guy (1987). *La problématisation en praxéologie pastorale* (pp. 181-206). Dans NADEAU, Jean-Guy (sous la direction de), *La praxéologie pastorale - Orientations et parcours* - Tome I. Cahier d'études pastorales, volume 4. Montréal : Fides, 257 pages.
- NEVEU, Érik (1996). *Sociologie des mouvements sociaux*. Paris : Éditions La Découverte, 123 pages.
- OFFE, Claus (1985). « New social movements : Challenging the boundaries of institutional politics ». *Social Research*, no 52, pp 817-868.
- OLIVIER, Nicole (1990). « Individualisme et mouvements sociaux. » *Nouvelles pratiques sociales*, volume 3, no 1, printemps, pp 53-60.
- PIOTTE, Jean-Marc (1987). *La communauté perdue : Petite histoire des militantismes*. Québec : VLB éditeur, 140 pages.
- PIRES, Alvaro P. (1997). *Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique*. Dans POUPART, Jean et al. *La recherche qualitative : Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 113-169). Montréal : Gaëtan Morin éditeur lté, 403 pages.
- PIZZORNO, Alessandro (1978). *Political exchange and collective identity in industrial conflict*. In Crouch, C. & Pizzorno, A. (eds) : *The resurgence of Class Conflict in western Europe since 1968*, vol II. London : MacMillan, pp 277-298.
- SIMARD, Gisèle (1989). *Animer, planifier et évaluer l'action : "La méthode du focus group"*. Laval : Mondia éditeur, 102 pages.

SOLIDARITÉ POPULAIRE QUÉBEC (1994). *La Charte d'un Québec populaire : Le Québec qu'on veut bâtir !* 32 pages.

TOURAINE, Alain (1978). *La voix et le regard*. Paris : Éditions du Seuil, 310 pages.

VOGELS, Walter (1988). *La Bible entre nos mains : Une initiation à la sémiotique*. Collection : De la parole à l'écriture. Montréal : Société catholique de la Bible, 63 pages.

APPENDICES

ANNEXE I

C A R T E R E L A T I O N N E L L E

L'objectif de ce travail est de faire un dessin qui représente l'ensemble des relations que l'on a, pour mieux comprendre le milieu dans lequel on est implanté. Chacun (chaque partenaire d'un couple) pourra dresser cette carte suivant les indications ci-dessous.

1) Tracer quatre colonnes sur une feuille de papier. La première colonne servira à faire la liste la plus complète possible de toutes les relations que vous avez. En regard de chaque relation, indiquez dans la deuxième colonne:

- | | | |
|----------|--|---|
| le signe | | s'il s'agit d' <u>institutions ou d'organismes</u> , où l'aspect "structure" est prédominant. |
| le signe | | s'il s'agit de groupes ou d'équipes plus " <u>informels</u> " où ce qui compte c'est l' <u>interrelation</u> entre les personnes. |
| le signe | | s'il s'agit de personnes. |

1	2	3	4
—	O a		
—	□ a		
—	□ a		
—	△ f		
—	○ f		
—	□ a		
—	O a		

N.B. La quatrième colonne vous servira plus tard dans l'exercice.
L'animateur vous indiquera comment l'utiliser

2) Classer ces relations selon leur degré de fréquence, et indiquer dans la troisième colonne, en regard de chaque relation, la lettre a, b ou c selon la fréquence de ces relations:

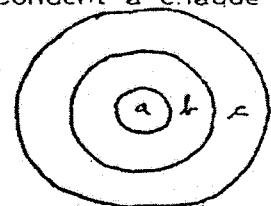
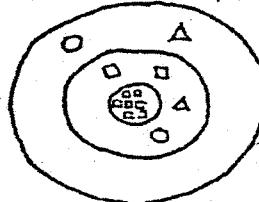
- a) au moins une fois par semaine
- b) au moins une fois par mois
- c) de temps en temps

3) Reporter sur une "cible" les signes , , qui correspondent à chaque relation, en plaçant le signe:

- a) dans le petit cercle si c'est au moins une fois par semaine
- b) dans le moyen cercle si c'est au moins une fois par mois
- c) dans le grand cercle si c'est de temps en temps

4) EXAMPLE: JE SUIS EMPLOYÉ DES POSTES

Chaque semaine (petit cercle) je rencontre ma famille (4 personnes=4 carrés), mes proches collègues de travail (3 personnes = 3 carrés). Au moins chaque mois (moyen cercle) je vais visiter mes parents (2 personnes= 2 carrés), j'ai une réunion d'un groupe syndical (1 triangle), d'un groupe de jeu de cartes (1 cercle). Au moins une fois par semestre (grand cercle) je rencontre un groupe d'amis de la nature (1 cercle), et j'assiste à la réunion du conseil d'administration d'une entreprise (1 triangle). Voici comment se présente ma carte de relations.



CARTE RELATIONNELLE(suite)

5) Toute relation que l'on a avec d'autres correspond à divers types de rapports selon le cas: on peut rencontrer quelqu'un par affaire, par amitié, pour l'aider, pour faire du sport ensemble, etc.
Nous proposons ici de regrouper, pour les fins de l'exercice, ces "types de rapports" en six catégories (cette classification n'ayant aucunement la prétention d'être la seule possible, ni même la meilleure). Ces six catégories sont identifiées par les lettres A, B, C, D, E et F décrites ci-dessous:

- A= relation qui se situe davantage au plan affectif (familiale, investissements de l'ordre du sentiment)
- B= relation qui se situe davantage au plan de l'intérêt personnel (dans des activités choisies parce qu'elles vous intéressent: sport, club culturel...)
- C= relation de type fonctionnel (dans le cadre de son métier, de sa fonction)
- D= relation qui se situe davantage au plan politique, où l'on est engagé avec d'autres pour un changement de structures
- E= relation collective, où l'on est engagé pour apporter une aide à une catégorie de personnes: immigrés, 3ème âge, alcooliques...
- F= relation où l'on est engagé dans une relation d'aide vis à vis d'une personne individuelle; cas par cas.

Certaines de nos relations correspondent à un mélange de "rapports" (on peut par exemple rencontrer quelqu'un à la fois par amitié et pour faire du sport). Il s'agit donc maintenant, pour chaque relation identifiée dans votre liste, indiquer dans la 4e colonne de la feuille 1 à quelle catégorie (A, B, C, D, E, F) correspond principalement votre rapport, et (si c'est le cas) à quelle catégorie correspond secondairement cette même relation.

6) Par exemple: je rencontre mes parents toutes les semaines pour jouer aux cartes avec un club de bridge: cette relation peut-être soit principalement affective (A) et secondairement par intérêt, pour jouer aux cartes (B), ou l'inverse. Certaines relations peuvent aussi comporter plus de 2 dimensions (parenté qui sont aussi des amis avec qui on travaille à aider les immigrés, etc il faudra alors décider quelle est la dimension principale et quelle est la plus importante des autres dimensions qui sera alors considérée comme secondaire. Enfin, certaines relations peuvent n'avoir qu'une seule dimension (ex: par affaire) elle est alors la dimension principale et il n'y a pas de dimension secondaire.

7) Tracer 7 colonnes sur une feuille. Dans la première colonne, indiquer le numéro correspondant à chacune de vos relations notées sur la première feuille (de 1 à ...). En haut de chacune des 6 autres colonnes, indiquer respectivement les lettres A à F correspondant aux 6 catégories ci-haut décrites.

Puis pour chaque relation, inscrivez le nombre de points obtenus dans la colonne correspondant à la catégorie appropriée, en vous basant sur les données inscrites dans les colonnes 3 et 4 de la première feuille et en vous servant du système de pointage suivant:

- fréquence a et relation principale = 6 pts
- fréquence a et relation secondaire = 3 pts
- fréquence b et relation principale = 4 pts
- fréquence b et relation secondaire = 2 pts
- fréquence c et relation principale = 2 pts
- fréquence c et relation secondaire = 1 pt

8) Exemple: Si votre feuille I se lit comme suit:

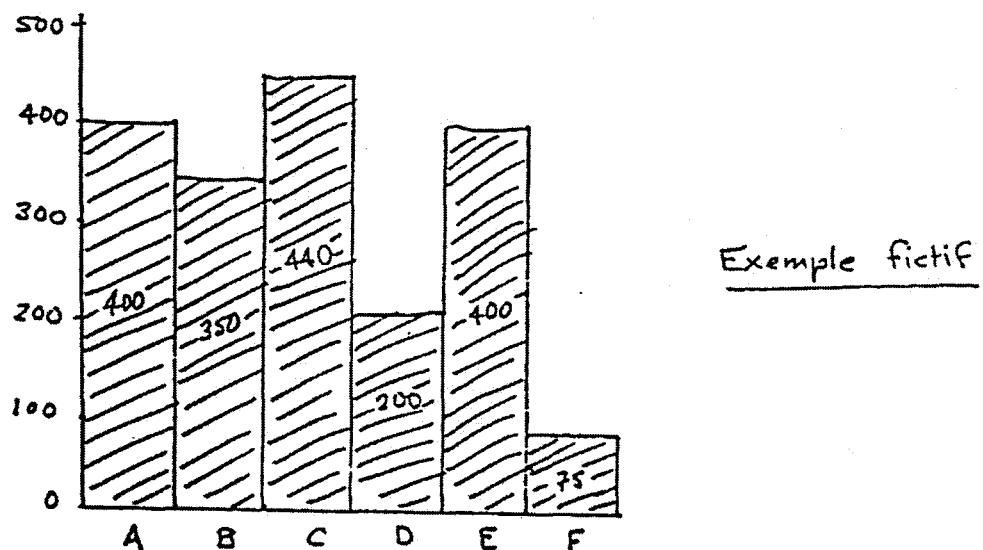
Noms	relation	fréquence	catégorie	
			principale	secondaire
1- Jean Benoît	□	b	A	D
2- Pierre Morin	○	a	B	-
3- Claudette Sirois	△	c	F	A

Votre feuille II se lira comme suit:

Numéro	A	B	C	D	E	F
1	4	-	-	2	-	-
2	-	6	-	-	-	-
3	1	-	-	-	-	2

puisque vous avez chaque mois (b) une relation de type principalement affectif (A) avec Jean Benoît, vous inscrivez dans la colonne A le chiffre 4 (fréquence b et relation principale); et secondairement une relation de type politique (D), vous inscrivez dans la colonne D le chiffre 2 (fréquence b et relation secondaire). Avec Pierre Morin que vous rencontrez chaque semaine (a), vous avez uniquement une relation d'intérêt (B); vous inscriv donc dans la colonne B le chiffre 6 (fréquence a et relation principale) et rien ailleurs; et ainsi de suite.

9) Calculez le total de chacune de vos 6 colonnes A, B, C, D, E et F et fabriquer le "thermomètre" de vos relations comme suit:



CARTE RELATIONELLE

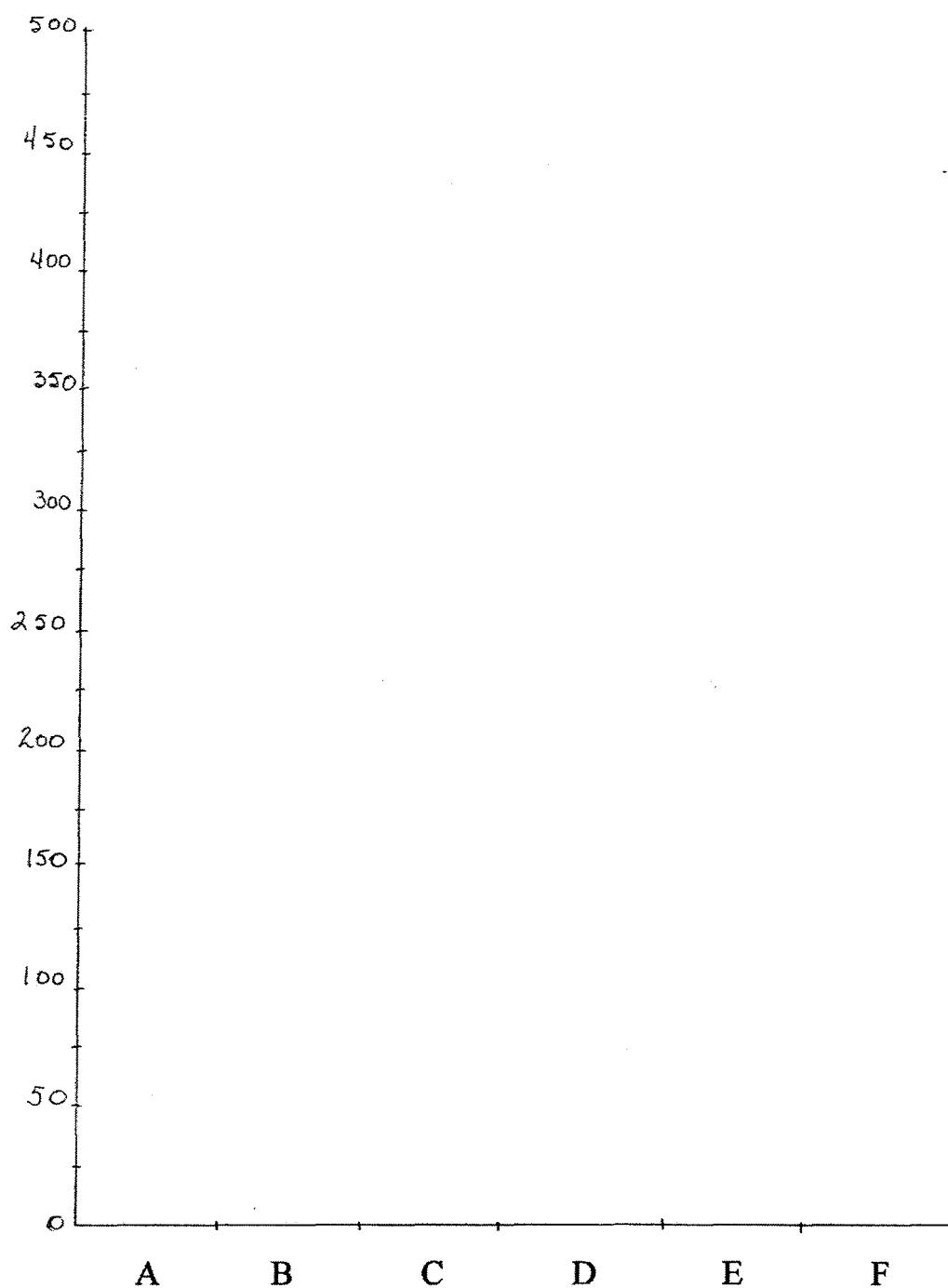
La carte relationnelle peut vous aider à voir où sont vos intérêts dans la vie quotidienne et à contrôler si ces centres d'intérêts correspondent à votre engagement.

Elle permet de savoir si nos relations interpersonnelles, nos réseaux d'information et de communication renforcent ou au contraire affaiblissent la portée de nos engagements affichés.

UTILISATION

- * Qui suis-je, à partir de mon agenda?
- * Questionner notre vécu quotidien pour en saisir un peu l'impact sur l'évolution de notre conscience sociale.
- * Les lieux que je fréquente :
 - travail,
 - loisirs,
 - magasinage...
 ont-ils quelque chose en commun?
 Quels sont leurs caractéristiques?
 Qui les fréquentent comme moi?
- * Les personnes que je rencontre ont-elles en commun une mentalité, des tendances, des expériences vécues?
- * Qui est-ce que j'invite à la maison?
 Qui est-ce que j'invite à manger chez moi?
- * Quelles sont mes principales sources d'information :
 - Journal : lequel, lesquels?
 - T.v., radio : quelles stations?
 - ai-je des personnes-références?
- * Mes sources d'information sont-elles
 - convergentes?
 - ou divergentes?
- * Quels sont mes critères de jugement devant un événement, une situation, une opinion?
- * Puis-je dégager les lignes communes
 - à mon monde,
 - à mes lieux,
 - à mes réseaux de relations,
 - à mes sources d'information?
- * A partir de tout cela, je puis faire
 - mon portrait social,
 - ma carte d'environnement,
 - la géographie de mes relations,
 - mon réseau d'intérêts.

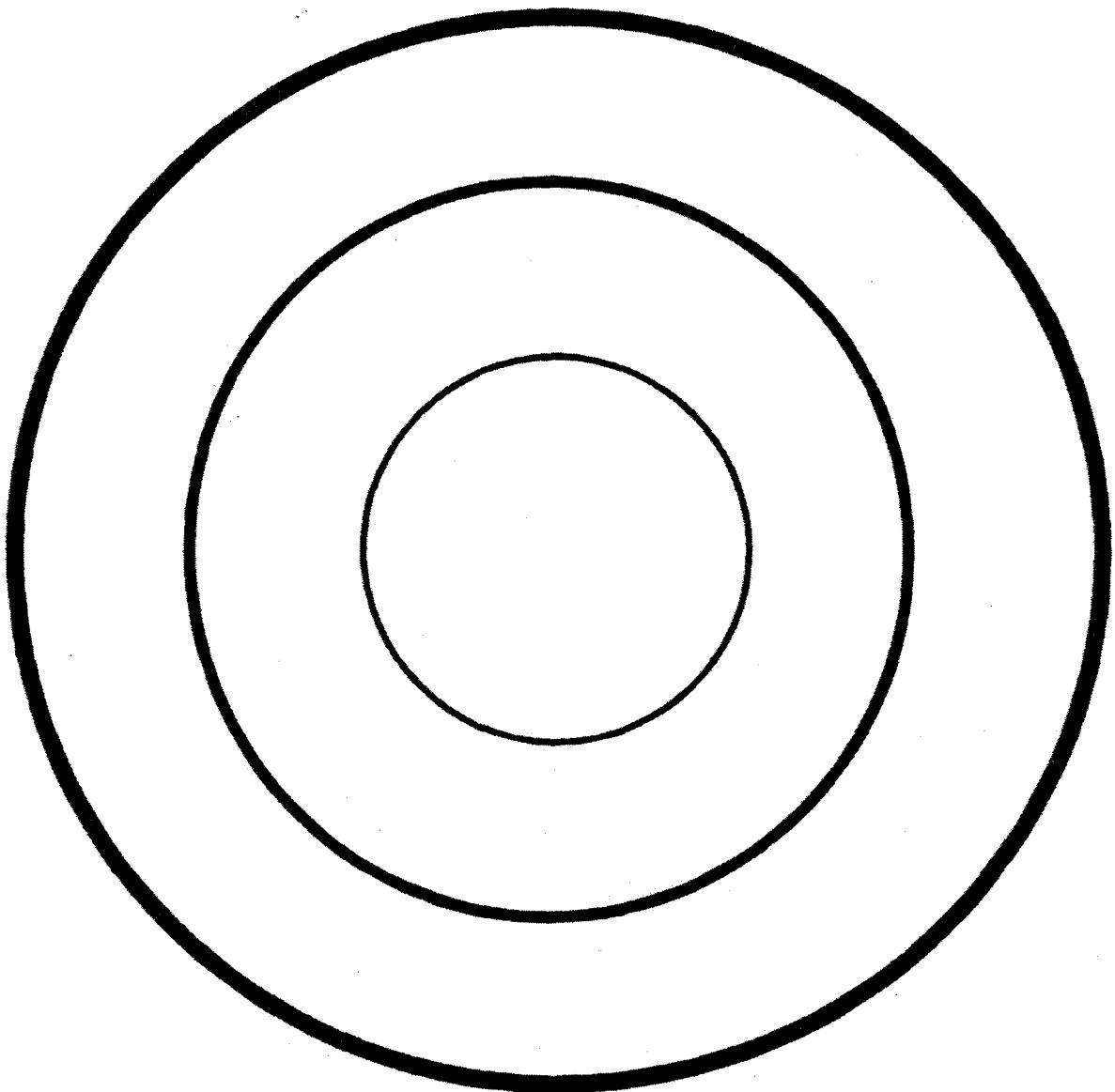
CARTE RELATIONNELLE



CARTE RELATIONNELLE

MA RÉALITÉ	MES VALEURS	MON PROJET DE FOND

CARTE RELATIONNELLE



ANNEXE II**Groupe de discussion sur l'engagement sociopolitique à SP02****Questionnaire**

1^{ier} bloc de questions sur les facteurs influençant la participation

Qu'est-ce qui vous motive à participer à la coalition ? Qu'est-ce qui vous donne le goût de participer ?

Quels sont les avantages pour le groupe que vous représentez de faire partie de SP02?

Quelles sont les principales contraintes à votre implication dans la coalition ?

Croyez-vous que c'est votre intérêt personnel ou celui du groupe que vous représentez qui influence le plus votre participation ?

2^{ième} bloc de questions sur la perception du mouvement

Quelles sont les activités ou les réalisations les plus significatives ? Celles dont vous êtes le plus fier, le plus satisfait ?

Quelles sont les activités ou les réalisations qui vous incitent à participer et pourquoi?

3^{ième} bloc de questions sur le sens et les valeurs contenus dans le projet de société.

Qu'est-ce qui vous rejoint dans le projet de société que porte la coalition ?

Quelles sont les valeurs que vous considérez importantes à SP02 ?

Dites-moi ce qui vous permet d'avoir confiance ou de croire aujourd'hui dans le projet de société que nous portons ?